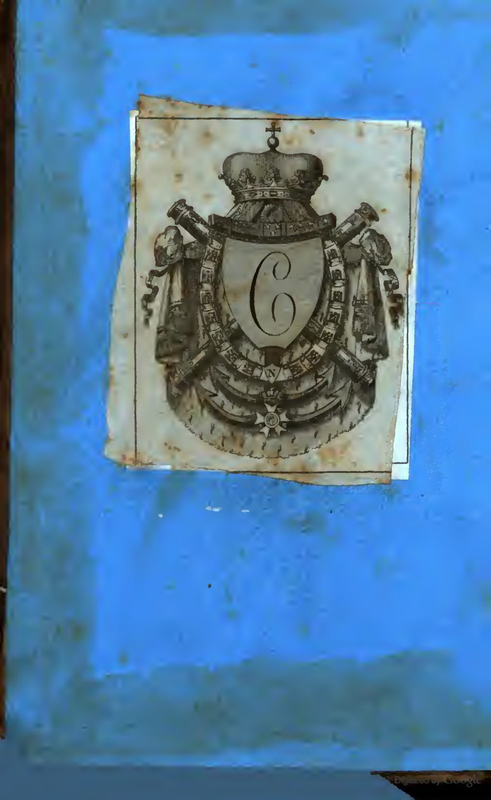



C
N

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME TREIZIÈME.

HISTOIRE
DE LA JEUNESSE
DU COMMANDEUR DE ***,
OU
MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DE MALTE.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

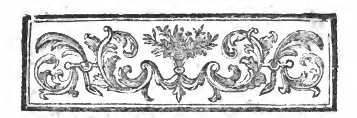
AVEC FIGURES.



A AMSTERDAM,
& se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.





HISTOIRE
DE LA JEUNESSE
DU COMMANDEUR DE ***;
OU
MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DE MALTE.

PREMIÈRE PARTIE.

DANS l'âge où la raiſon & l'expérience rendent les réflexions ſérieuſes, je conſidère que d'un ſi grand nombre de mémoires & d'aventures qui ont été publiés dans notre ſiècle, il n'y a pas un ſeul de ces ouvrages où l'auteur ſe ſoit propoſé un autre but que d'amuſer par des faits agréables, ou de faire

honneur à ſon eſprit & à ſon caractère par les aventures qu'il s'attribue. Le même tour d'idées qui m'a fait faire cette réflexion, me porte à me rappeler l'hiſtoire de ma vie dans des vues fort différentes. Je les laiſſe à diſtinguer au lecteur ; mais je le prie de ſe ſouvenir, en les découvrant, que j'ai commencé par l'en avertir. Ce n'eſt ni à la joie ni à la douleur que je l'invite, & je lui annonce néanmoins que, s'il eſt ſenſible, il en éprouvera plus d'une fois les mouvemens les plus vifs.

Mon enfance n'a rien de plus extraordinaire que les grandes eſpérances qu'elle avoit fait concevoir de mes qualités naturelles. Peut-être ſuis-je le ſeul chevalier de mon ordre qui, avec une fortune conſidérable & tous les avantages qui peuvent ouvrir dans le monde une carrière brillante, ſe ſoit déterminé par ſa propre inclination à ſe charger des devoirs d'une vocation pénible. Les volontés d'un père, & les diſpoſitions d'une famille, décident preſque toujours de ces ſortes d'engagemens ; & je n'avois d'abord que ce motif, puiſque je reçus la croix preſqu'en naiſſant ; mais la mort de mon aîné m'ayant fait ſuccéder à tous ſes droits, on fut ſurpris qu'à l'âge de dix-huit ans, & lorſque tout ſembloit m'appeler aux fonctions de chef d'une grande maiſon, je parlai

de me rendre à Malte pour mes caravanes, & d'abandonner à mes cadets toutes mes prétentions. J'avois pris ce goût dans la lecture. Rien ne m'avoit paru ſi noble & ſi grand que ma première vocation, & je ne pus me perſuader que des avantages auſſi frivoles que les biens de la fortune, duſſent balancer un ſentiment qui me paroiſſoit fondé ſur l'honneur & la raiſon. Les réſiſtances de ma famille n'eurent point la force de m'arrêter. Je partis avec deux de mes voiſins qui entreprenoient le même voyage, & notre navigation fut heureuſe juſqu'à l'entrée de la mer de Gênes: mais un vent impétueux nous ayant forcés de ranger la côte, le capitaine prit le parti de relâcher pour quelques jours dans le port d'Orbitello.

Tandis qu'il y faiſoit réparer ſon vaiſſeau, qui avoit eu quelque choſe à ſouffrir de la tempête, je me fis un amuſement de la chaſſe avec les deux compagnons de ma route. Nous ne penſions point à former des connoiſſances dans un lieu où nous devions nous arrêter ſi peu: mais la rencontre que nous fîmes d'un vieux commandeur, qui avoit ſes terres à peu de diſtance de la ville, nous fit comme une loi de lui offrir nos ſervices & de recevoir ſes honnêtetés. Il nous fit paſſer, malgré nous, un

jour entier dans ſon château. La ſatisfaction qu'il prit à nous faire un tableau de la cour de Malte, & à nous raconter tout ce qui lui étoit arrivé dans le long ſéjour qu'il y avoit fait, le conduiſit à nous faire juſqu'à la confidence de ſes plaiſirs. Les fumées du vin avoient un peu contribué à cette chaleur. Il nous confeſſa qu'ayant poſſédé un emploi conſidérable à la cour du grand-maître, il ne l'avoit abandonné pour ſe retirer dans ſa commanderie, que par le mouvement d'une paſſion aveugle qu'il avoit mis tout ſon bonheur à ſatisfaire. L'âge n'avoit pu l'en défendre. Toute ſa vie s'étoit paſſée dans des occupations laborieuſes, qui n'avoient jamais laiſſé d'accès dans ſon cœur au goût du plaiſir; de ſorte qu'il s'en étoit enivré tout d'un coup. Il ſe trouvoit riche. La jeune maltoiſe, qui lui avoit plu, l'étoit peu. Il l'avoit engagée à le ſuivre avec toute ſa famille; & depuis douze ou quinze ans il menoit avec elle une vie douce & tranquille dans ſa commanderie.

Son indiſcrétion alla beaucoup plus loin. Il parut piqué de ne pas nous trouver autant d'ardeur qu'il croyoit nous en avoir inſpiré pour voir ſa maîtreſſe. Quelle froideur, nous dit-il, pour des chevaliers de votre âge! ſavez-vous qu'après le ſervice de la religion, c'eſt

aux dames que nous devons nos premiers ſoins ; recevez cette leçon d'un vieillard. Et, ſe levant ſans nous avertir de ſon deſſein, il ſortit d'une marche tremblante pour nous amener les dames, que nous n'avions pas encore vues dans ſa maiſon.

Avec celle qu'il nous avoit annoncée, & qu'il nous préſenta la première, il en avoit chez lui deux ou trois d'Orbitello, que leurs maris laiſſoient ſans doute avec confiance chez un homme âgé de ſoixante-dix ans, & poſſédé, comme perſonne ne l'ignoroit, d'une paſſion fort ſurprenante à ſon âge. Mais ce ne fut ni ſa maîtreſſe, ni les dames d'Orbitello, qui s'attirèrent notre admiration. Le commandeur ne s'étoit pas vanté de ce qu'il y avoit de plus glorieux pour lui dans ſon aventure. Il étoit devenu père dès la première année, & ſa maîtreſſe étoit ſuivie d'une jeune perſonne de treize ou quatorze ans qui étoit le fruit de leurs amours. J'avois vu peu de femmes aimables, ou du moins mon attention ne s'étoit guère tournée de ce côté-là. Mais frappé de mille charmes que je crus découvrir dans la fille du commandeur, je me rendis coupable de plus d'une incivilité en leur donnant toutes les louanges qu'il ſembloit attendre pour ceux de ſa maîtreſſe. Il continua néan-

moins de nous laiſſer ignorer qu'ils euſſent un ſi heureux fruit de leur commerce, & nous quittâmes ſa maiſon ſans en avoir eu la moindre défiance.

Quelque impreſſion que la vue d'une ſi belle perſonne eût faite ſur moi, je n'emportai que mon premier ſentiment, qui avoit été celui de l'admiration. Mes deux compagnons ne s'en étoient pas ſauvés ſi heureuſement. Ils quittèrent à regret le rivage d'Orbitello, & pendant le reſte du voyage ils n'eurent point d'autre ſujet d'entretien juſqu'à Malte. Cependant ces grands feux ſe refroidirent inſenſiblement, & nous fûmes bientôt diſtraits par une multitude de nouveaux objets.

Le grand maître, qui étoit don Pedro de Roccaful, me traita avec une diſtinction que je ne dûs ſans doute qu'au témoignage qu'on lui rendoit de ma naiſſance, dans les lettres de recommandation dont j'étois chargé. Il confia mes premiers eſſais à la conduite du bailli de Buillantes, qui devoit mettre inceſſamment à la voile avec trois vaiſſeaux, ſur la nouvelle qu'on avoit eue de l'embarquement de quelques troupes turques, dont on ignoroit encore le deſſein. Ainſi mon premier ſéjour à Malte fut à peine de quinze jours, pendant leſquels je n'y fis point d'autres con-

noiſſances que celles qui m'avoient été procurées par mes lettres. Nous nous mîmes en mer dans un tems qui nous promettoit la plus heureuſe navigation : mais par le même ſort qui m'a toujours rendu cet élément funeſte, à peine fûmes-nous éloignés de la côte qu'une affreuſe tempête ſépara notre vaiſſeau des deux autres. Nous fûmes jetés vers la côte d'Afrique, où dans le triſte état de notre manœuvre nous ne vîmes rien de plus favorable que de nous mettre à l'abri dans quelque rade. Il falloit la choiſir écartée : nous étions au milieu de nos ennemis, & quoiqu'il n'y eût point de port conſidérable dans le voiſinage, il ſe fait une communication continuelle entre les corſaires, qui pouvoit nous faire appréhender leur rencontre. Mais comme nous approchions d'une baie déſerte, où deux montagnes nous paroiſſoient propres à nous mettre à couvert, nous fûmes ſurpris d'entendre des cris perçans dans un lieu qui n'étoit point habité : le tems, qui étoit fort épais, ne nous permettoit point de découvrir ceux qui nous avoient apperçus; c'étoient quatre miſérables qui luttoient contre les flots, ſur un mât qu'ils tenoient embraſſé, & dont le ſort nous apprit que le nôtre pouvoit devenir encore plus malheureux. Quelque ardeur que la ſeule huma-

nité nous donnât pour les fecourir, nous étions encore fi agités par le mouvement des vagues, qu'il ne fut aifé ni à eux de s'approcher de nous, ni à la chaloupe de s'avancer jufqu'à eux. Cependant deux de ces infortunés perdirent enfin la refpiration & les forces. Ils lâchèrent le mât, & nous eûmes la douleur de les voir périr à nos yeux. J'excitois par mes cris & par l'offre d'une groffe récompenfe, les matelots qui s'étoient mis dans la chaloupe : mais tous leurs efforts ne pouvant les faire approcher du mât, nous vîmes périr encore un des malheureux, à qui nous voulions donner du fecours. Le quatrième levant le bras par intervalles, fembloit nous témoigner qu'il déploroit l'infortune de fes compagnons, & qu'il s'attendoit bientôt à les fuivre. Il me parut fi cruel de ne pouvoir fauver du moins un de ces triftes objets de la colère du ciel, tandis que le mât s'approchoit quelquefois du vaiffeau jufqu'à le heurter fort rudement, que dans un mouvement de compaffion auquel je ne pus réfifter, je defcendis jufqu'au bas de l'échelle, un croc à la main, avec l'efpérance de faifir le mât lorfqu'il feroit rapproché par les flots. Je le vis paroître, je fis mille efforts pour l'accrocher, & j'en eus un moment l'efpérance : mais le flot qui l'avoit

apporté me le dérobant auſſi-tôt, je fus ſi vivement touché de cette trahiſon de la fortune, que, cédant ſans réflexion à l'ardeur de mon tranſport, je me jetai dans la mer, pour faire avec la main ce qui m'avoit ſi mal réuſſi avec le croc. Cette folle générosité devoit rendre ma perte certaine. Je me trouvai tout d'un coup dans un péril beaucoup plus grand que le malheureux même que je voulois ſecourir; mais par un miracle dont toute ma reconnoiſſance ne m'acquittera jamais envers le ciel, le vent qui avoit ſoufflé ſi impétueuſement juſqu'alors, perdit en un moment toute ſa violence, & le mouvement même des vagues diminua ſenſiblement. Je ne donne le nom de miracle à ce ſecours du ciel, que parce qu'il ne pouvoit être accordé plus à propos : car il n'étoit pas ſurprenant d'ailleurs qu'à meſure que nous avancions derrière la montagne, le vent & l'agitation de la mer ceſſaſſent de ſe faire ſentir. Rien ne fut alors ſi facile aux matelots qui étoient dans la chaloupe, que d'y prendre ſucceſſivement l'étranger qui ſe tenoit toujours vigoureuſement à ſon mât, & moi qui roulois à l'aventure ſans le moindre ſentiment de connoiſſance. J'ignore par quels degrés l'étranger fut rappelé à la vie : mais il le fut beaucoup plutôt que

moi. L'état où je demeurai long-tems, fit douter si je n'étois pas mort. Pendant plus de deux heures je fus insensible à tous les secours qu'on s'empressa de me donner; & quand j'ouvris les yeux, je demandai avec admiration par quel enchantement je me retrouvois dans le vaisseau.

Ma seconde question regarda l'étranger; mais à peine eut-il conçu de qui je parlois, que, se jetant à genoux devant mon lit, il se fit connoître à moi par ce transport, & par un ruisseau de larmes qui, dans un caractère tel qu'on connoîtra le sien, étoit peut-être le dernier effort de la reconnoissance. Il s'étoit rétabli facilement, & le commandeur de Buillantes ayant reconnu tout d'un coup qu'il avoit à faire à un homme au-dessus du commun, l'avoit traité avec toute sorte d'égards. Il s'étoit fait expliquer l'obligation qu'il avoit à mon zèle: son cœur s'étoit enflammé à ce récit. Il avoit paru plus inquiet du rétablissement de ma santé, que de tout ce qui intéressoit & sa vie & sa fortune; & me voyant enfin reprendre mes forces, il fut un quart-d'heure à mes pieds, pénétré de reconnoissance, & s'épuisant en discours passionnés que ma foiblesse ne me permettoit point encore d'interrompre.

Je ne pus désavouer que je lui avois rendu un service sans exemple : mais je l'assurai que je m'en croyois payé, en voyant à qui j'avois eu le bonheur de le rendre. Et je trouvois effectivement quelque chose de si noble & de si intéressant dans sa figure, que j'aurois recommencé par inclination, ce que je n'avois fait que par un aveugle emportement de générosité. Son empressement ne diminua point autour de moi, lorsque ma santé me permit de le recevoir & de l'entretenir. Il n'attendit point que je lui marquasse de la curiosité pour connoître son nom, & les circonstances de son naufrage. Il me fit ce récit.

Mon nom est Perès. Je suis né dans une province d'Espagne, où ma maison tient un des premiers rangs. Ce n'est ni l'amour ni l'ambition qui ont dérangé ma fortune, & je me trouve néanmoins plus malheureux qu'on ne le fut jamais au même âge. Je m'étois rendu à la cour, avec les espérances communes aux jeunes gens de ma sorte, & la protection d'une multitude de parens qui étoient revêtus des premiers emplois du royaume; je n'y fus pas long-tems sans me ressentir de leur faveur. On me proposa un mariage qui devoit m'allier au ministre, & qui m'assuroit tout d'un coup un poste considérable. J'y donnai mon consen-

tement ſans avoir vu l'héritière qu'on me deſtinoit : mais j'avois un rival dont on ne m'avoit fait connoître ni le nom, ni les vues ; homme lâche & capable des plus grands crimes. Il n'oſa ſe meſurer ouvertement avec moi, & la réputation de courage que je m'étois déjà faite en quelques occaſions particulières, lui fit éviter juſqu'à ma préſence. L'unique reſſource d'un concurrent ſi mépriſable étant la calomnie, il empoiſonna l'eſprit du miniſtre par de ſi horribles accuſations, qu'il lui fit changer de penſée pour mon mariage. J'en fus averti, & ma fierté m'empêcha d'en marquer beaucoup de chagrin. Cependant, comme il importoit à mon honneur d'éclaircir la cauſe de ma diſgrace, je redoublai ſi ſouvent mes inſtances auprès du miniſtre, que j'appris de lui les lâchetés de mon rival ; il ne me cacha pas même ſon nom. Une joie maligne que je crus découvrir ſur ſon viſage, & qui venoit peut-être moins de l'envie de m'offenſer, que de la ſatisfaction qu'il avoit de pouvoir juſtifier ſes refus, me fit tourner néanmoins mon premier reſſentiment contre lui. Je lui reprochai avec tant de hauteur cette indigne facilité à ſe prévenir contre un homme tel que moi, qu'il ſe crut offenſé à ſon tour. Ce qui n'avoit été qu'un refroidiſſement, cauſé par les noirs arti-

fices d'un ennemi, devint une haine perſonnelle, qu'il crut devoir à ma préſomption; & j'éprouvai bientôt que ce ne ſont pas les plus grandes fautes qui s'attirent les plus ſévères punitions.

Cependant j'avois été plus heureux que je ne le déſirois, en inſpirant à dona Béatrix *Marinan* des ſentimens que je n'avois pas conçus pour elle. A peine l'avois je vue dix fois, pendant que j'avois eu l'eſpérance de l'épouſer. Elle ſouffrit plus impatiemment que moi la révocation des ordres du miniſtre, & je fus ſurpris de recevoir d'elle un billet, qui m'apprit que je n'avois rien à regretter, ſi je faiſois dépendre mon bonheur de ſa tendreſſe. Je balançai ſur un incident qui ne me touchoit par aucun endroit ſenſible. L'amour ne me diſoit rien en faveur de dona Béatrix. Le ſeul motif qui m'auroit pu porter à profiter de ſa foibleſſe, étoit l'eſpèce de triomphe qu'elle me faiſoit obtenir ſur le miniſtre & ſur mon rival. Mais ne pouvant plus me promettre, en l'épouſant, les avantages qu'on avoit attachés d'abord à cette alliance, c'étoit acheter trop cher le plaiſir d'une ſi foible vengeance, que de lui ſacrifier mille autres eſpérances de fortune. Si je penſois d'ailleurs à faire éprouver quelques marques de mon reſſentiment à mon rival, c'étoit par des voies plus dignes de mon

courage. Il me parut dur, malgré ces réflexions, de laisser le billet de dona Béatrix sans réponse; & prenant le parti de lui écrire, je ne pouvois me dispenser de le faire dans des termes obligeans. Ma lettre fut galante. Loin de m'excuser sur l'indifférence de mes sentimens, je me plaignis au contraire du malheur qui m'ôtoit la liberté de les suivre; & de quelque manière qu'elle pût l'entendre, je ne la trompois point en l'assurant que j'aurois fait mon bonheur de l'épouser. Cette explication que je croyois propre à lui faire connoître que je ne portois pas plus loin mes prétentions, fut au contraire un nouvel aiguillon pour les siennes. Elle se hâta de me répondre qu'elle me rendoit le maître de mon sort; que la seule bienséance l'ayant retenue jusqu'alors dans la soumission qu'elle devoit à son oncle, elle ne s'y croyoit obligée par aucune loi, lorsqu'il abusoit de son autorité pour l'empêcher de suivre le penchant de son cœur; enfin qu'elle étoit disposée à m'accorder sa main aussi-tôt que je voudrois la recevoir.

Dona Béatrix étoit libre en effet, & suivant nos usages, elle avoit pu se choisir un mari depuis qu'elle étoit entrée dans sa vingtième année. Cette réflexion me fit penser qu'ayant consenti moi-même à notre mariage, l'honneur

m'obligeoit de ne pas rompre ſans ménagement avec elle, ſur-tout lorſqu'elle vouloit être fidelle à ſes promeſſes, & qu'elle paroiſſoit compter ſur les miennes. Je ſongeai auſſi qu'après tout il ne manquoit à mes premières eſpérances que la faveur du miniſtre, & le poſte qu'il m'avoit fait propoſer en m'offrant ſa nièce. Dona Béatrix avoit du bien ; j'étois riche. Un miniſtre ne vit pas éternellement ; & ſi je ne devois rien eſpérer de ſon appui, je ne voyois point ce qu'un homme de ma naiſſance pouvoit appréhender de ſa haine. Je me déterminai par la force de ces raiſons à renouer ſérieuſement avec elle. Dès notre première entrevue nous convînmes d'un jour pour la célébration de notre mariage.

Mais ſi je nourriſſois contre mon rival un reſſentiment que je voulois ſatisfaire par une vengeance éclatante, il n'étoit pas moins occupé du ſuccès de ſon amour ; & l'attention continuelle qu'il avoit ſur les démarches de dona Béatrix lui fit découvrir facilement de quels ſoins elle étoit occupée. Il l'aimoit avec une paſſion ſi furieuſe, que n'étant point capable des générofités de l'amour, il forma auſſi-tôt tous les noirs projets qui pouvoient aſſurer l'exécution de ſes déſirs. Le premier fut de charger de ſes intérêts un frère qu'il

avoit dans les armes; & qui penfant à s'avancer par le mariage de fon aîné, entreprit de me faire renoncer à mes prétentions. Ce brave ofa me tenter par des menaces; il apprit fur-le-champ qu'elles étoient peu redoutables. Je le tuai. La fureur qu'en eut mon rival, lui infpira le feul mouvement de courage qu'il eût jamais reffenti; encore fut-il fouillé par une lâcheté infame. Il m'attaqua, mais fecondé d'un autre de fes frères, qui n'eut pas plus de honte que lui de me forcer à un combat inégal. Dans mon indignation, je ne fongeai qu'à parer les coups du fecond, & je réfolus de tourner tous les miens contre don Antonio; c'étoit le nom de mon rival. Mais il n'eut pas plutôt pénétré mon deffein, que, cédant à fa frayeur, il prit honteufement la fuite. Son frère foutint fon entreprife avec plus de fermeté; mais il eut le malheur de tomber d'un coup mortel.

Deux combats, qui s'étoient fuivis immédiatement, m'obligèrent de garder quelques précautions. Je me retirai chez un de mes parens, où je pouvois attendre fans inquiétude ce qu'on penferoit de mon affaire à la cour. Mon rival trouvant dona Béatrix plus révoltée que jamais contre fa tendreffe & fes offres, prit le tems de mon abfence pour l'enlever. On ignora quelle route il avoit prife avec elle.

Mais

Mais ce qui sembloit propre à me justifier, acheva de me rendre odieux au ministre. Il me regarda comme la première source du malheur de sa nièce & de la disgrace de sa famille. Mon procès fut instruit avec la dernière rigueur; & tout ce qui put être allégué pour ma défense, ne fit excepter que ma vie d'une sentence cruelle, qui m'enlevoit l'honneur & toute espérance de fortune. Outre la confiscation de mes terres, je fus condamné à un bannissement perpétuel. La haine de mes ennemis parut jusques dans le choix du lieu de mon supplice: c'étoit Oran, le plus triste séjour de l'univers.

J'y fus conduit avec tout l'appareil qui fait une partie de la honte du crime. Quelque indifférence que je dusse avoir pour le lieu de ma demeure, après une aventure si funeste, je n'eus pas plutôt passé le détroit, que je sentis toute l'horreur du sort auquel j'étois condamné. Je me trouvai dans une ville peuplée d'un petit nombre de misérables, avec lesquels mon seul dégoût me faisoit prévoir que je ne formerois jamais la moindre société. La garnison même, qui étoit fort mal entretenue, sembloit s'être avilie par le commerce qu'elle avoit avec les habitans. Il ne falloit pas me flatter de trouver quelque moyen de sortir d'un si

trifte efclavage. Je n'avois d'un côté que l'Afrique, qui eft aujourd'hui plus que jamais le féjour de la barbarie, & de l'autre une mer qu'il m'étoit impoffible de traverfer, & qui m'ôtoit jufqu'à la penfée d'aller chercher de l'occupation dans quelque royaume de l'Europe. Les précautions qu'on prend pour empêcher la défertion des troupes, & pour arrêter tous ceux que le défagrément du lieu feroit penfer à retourner en Efpagne, tiennent les ports inceffamment fermés, & l'on ne fort de ce trifte féjour qu'avec des permiffions qu'il ne m'étoit pas même permis de demander.

Ce fut dans cette malheureufe fituation qu'excitant mon efprit à chercher tout ce qui pouvoit adoucir ma mifère, je m'efforçai de réveiller le courage du commandant & de la garnifon pour les préparer à quelque vigoureufe entreprife contre les maures. La ville avoit été infultée vingt fois par ces barbares, & l'on avoit regardé comme un triomphe de les éloigner de nos murailles. Après avoir pris quelque connoiffance de leur fituation & de celle du pays, je conçus qu'il étoit facile de les repouffer jufqu'à la rivière de Mega, & de leur en fermer le paffage une fois pour toujours en bâtiffant quelques forts au long des rives. Ce projet fut goûté du commandant;

Il m'en confia l'exécution. Mes essais furent si heureux, qu'ayant rencontré une troupe de maures, qui s'étoient rassemblés au premier bruit de notre approche, je les taillai en pièces jusqu'au dernier. Mais la facilité que ces barbares ont à se rejoindre, fit renaître en peu de jours une armée beaucoup plus nombreuse. Je la défis encore, & dans l'espace de trois semaines j'en forçai tous les restes à se mettre à couvert de l'autre côté de la rivière.

Le bruit de ce succès vola bientôt jusqu'à Madrid. Mes parens & mes amis firent valoir mes services à la cour, & je me ressentis de leur zèle par une pension que le commandant reçut ordre de me payer. Cependant le goût de la gloire, autant que la nécessité de m'occuper, me fit étendre insensiblement mes idées. Quoique les maures se continssent sur leurs bords, j'étois irrité de les y voir continuellement en état de défense, comme s'ils eussent pensé eux-mêmes à nous tenir en bride. Je fis jeter un pont sur la rivière, hors de la portée de leurs yeux; & prenant le tems de la nuit pour le passer avec mes troupes, je fondis impétueusement sur eux à la pointe du jour. Mon entreprise fut heureuse; mais ce ne fut point pour moi, qui eus le chagrin d'être fait prisonnier, tandis que mon armée victorieuse

donnoit la chasse aux fuyards. Mon cheval s'abattit si malheureusement, que je demeurai plus d'un quart-d'heure étourdi de ma chûte. Le jour étoit encore obscur : mes gens ne s'étant point apperçus de mon aventure, je tombai entre les mains d'un peloton de maures, qui se hâtèrent de m'emmener par des routes écartées, & qui me reconnurent, contre mon espérance, à l'adresse de quelques lettres qui se trouvèrent sur moi. Mon nom étoit déja célèbre sur toute la côte d'Afrique. Les maures regardèrent ma captivité comme un triomphe; je fus conduit directement à leur capitale, où le bruit de mon malheur étoit déjà parvenu. La foule du peuple que je vis assemblé autour du palais, me fit connoître que j'étois attendu. On me présenta au roi, qui me regarda long-tems sans ouvrir la bouche. Enfin m'adressant la parole : Chrétien, me dit-il, ta figure ne dément point ta réputation ; mais tu nous as fait trop de mal pour prétendre à mes caresses & à mes bienfaits ; & me tournant le dos sans attendre ma réponse, il donna ordre à l'un de ses officiers de me conduire au lieu qu'il m'avoit destiné.

Je ne fis point d'instances pour me faire écouter, & de quelque traitement que je fusse menacé, je ne cherchai point d'autre ressource

que dans ma fierté & ma constance. On me fit monter dans une voiture, où je ne fus accompagné que de l'officier auquel le roi m'avoit remis. J'étois trop occupé de mon chagrin pour examiner curieusement son visage, & je fis même peu d'attention au soin continuel qu'il prenoit de me le dérober. Toutes mes réflexions étoient amères. Quelle fin d'une carrière que je venois de m'ouvrir si glorieusement ! Je me rappelois l'origine de mes malheurs, & le peu de part que j'y avois eu par ma conduite. Les lâches pratiques de don Antonio, & l'injuste haine du ministre, étoient la seule cause de ma ruine. Devois-je trouver un motif de consolation dans le témoignage de mon innocence, ou reprocher ses crimes à la fortune, & m'en faire un sujet de désespoir ?

Nous arrivâmes à ma prison, qui étoit un château fortifié par l'art & par la nature, à douze ou quinze lieues de la capitale. L'officier qui me conduisoit se hâta de sortir de notre voiture, & me laissa entre les mains des gardes qui nous avoient escortés. On m'introduisit dans un appartement qui ne servoit pas pour la première fois de prison. Les fenêtres en étoient basses & grillées, les murs épais, & la porte défendue par une infinité de verroux. Je m'y livrai, avec un renouvellement

de douleur, à la considération de mon infortune: mais je n'y fus pas long-tems sans entendre ouvrir ma porte, & je reconnus à l'habit plutôt qu'au visage l'officier qui m'avoit amené. Il affectoit encore de se déguiser; & n'ayant aucune raison de croire que ce fût un soin qu'il prît par rapport à moi, je lui supposai quelque blessure ou quelque difformité qu'il s'efforçoit de me cacher.

Il s'approcha de moi d'un air plus mesuré que l'état de ma fortune ne sembloit l'y obliger; je m'apperçus même qu'il étoit tremblant, & le son de sa voix me le parut encore davantage. Il se servit de la langue espagnole pour me demander dans quelle partie de l'Espagne j'étois né. Je lui répondis naturellement que j'étois gentilhomme de Galice: il continua de me demander par quelle aventure je me trouvois en Afrique à la tête des troupes espagnoles. Quoique l'embarras que je croyois remarquer dans toutes ces questions fût capable de m'inspirer quelque réserve, n'ayant rien à me reprocher qui pût me causer de la confusion, je lui racontai une partie de mes malheurs, & je ménageai peu mes ennemis dans le récit que je lui fis de leur lâcheté & de leur injustice. Il m'interrompit par diverses questions. Il écoutoit mes réponses, & quelque-

fois il condamnoit brusquement ce que je lui représentois de plus juste & de plus innocent dans ma conduite. Il me demanda particulièrement ce que j'avois pensé de ma maîtresse, & si j'avois appris ce qu'elle étoit devenue. Ses mouvemens devenoient plus animés & son ton plus ferme à mesure qu'il m'entendoit ; dans quelques momens, je fus frappé de sa curiosité, jusqu'à me repentir de m'être ouvert si librement : mais la pensée que mes aventures n'avoient rien de commun avec ma situation présente, & que je n'avois rien d'ailleurs à raconter qui ne fût honorable à mes sentimens, me fit achever mon récit, sans égard pour des agitations & des témoignages d'inquiétude que je ne pénétrois pas.

Enfin, celui qui n'avoit fait jusqu'alors que m'embarrasser par ses mouvemens & ses questions, me causa une vive surprise, par le changement qu'il mit tout d'un coup dans sa posture & dans son langage. Il se leva d'un air aussi fier qu'il l'avoit eu timide, & comme si le tems qu'il avoit passé à m'entendre eût servi à le fortifier contre moi, il prit un ton qui ne m'annonça dès les premiers mots que de la haine & de la vengeance. Les injures furent aussi peu ménagées que les reproches ; & lorsque je commençois à douter si je n'avois

pas à faire à quelque insensé qui venoit de tomber dans l'accès de sa folie, il se découvrit le visage, & me laissa reconnoître tous les traits de don Antonio.

Mon étonnement, plutôt que ma frayeur, lui donna le tems de m'apprendre lui même, & son nom, & tout ce que j'avois à redouter de sa fureur. Traître, me dit il, avec une basse arrogance, reconnois-tu le plus mortel de tes ennemis, autrefois l'objet de tes insultes, aujourd'hui ton maître? Sais-tu que je commande dans ce château, & que le roi t'a soumis à mes ordres? Quoi! reprit-il, en voyant que je le regardois froidement, tu ne trembles pas du châtiment que je te prépare? Ah! quel compte tu vas me rendre du sang de mes frères, de la perte de ma fortune, & des mépris de dona Béatrix! Il continua long-tems de me traiter avec le même emportement, tandis que, cherchant en moi-même par quel étrange caprice du sort je le trouvois en effet dans le pouvoir de me nuire, l'indignation que je ressentois de cette nouvelle trahison de la fortune étoit le plus vif des sentimens qui m'agitoient. Je ne sais, lui dis-je sans m'émouvoir, à quoi le ciel me réserve: mais l'autorité que tu t'attribues ici, seroit sans doute pour moi le comble de l'humilia-

tion. M'étant levé après ces deux mots, il s'imagina que je le menaçois de quelque violence; & ne s'en fiant pas même à ses armes ni à la certitude qu'il avoit que j'étois désarmé, il se retira vers la porte, d'où sa haine se satisfit par un nouveau torrent d'injures. Songe en souffrant, me dit-il pour dernier adieu, songe en périssant, que tes tourmens & ta mort vont être mon ouvrage, & faire mes plus chères délices. Je détournai les yeux, & ne lui faisant plus un mot de réponse, je ne lui donnai pas même la satisfaction de me croire attentif à ses menaces.

Ma première réflexion fut que son autorité ne pouvoit être aussi absolue qu'il s'étoit efforcé de me le faire craindre, puisque sa vengeance étoit suspendue. Un lâche n'auroit pas perdu les premiers momens, s'il n'eût été retenu par quelque frein qu'il n'osoit rompre. Dans quelque faveur qu'il pût être auprès du roi, & par quelque voie qu'il s'y fût élevé, il n'y avoit aucune apparence que ce prince entrât dans ses ressentimens jusqu'à lui abandonner la vie d'un prisonnier de guerre, qu'il n'avoit aucune raison de mépriser. Cependant je concevois qu'étant livré à sa garde, dans un lieu dont il étoit gouverneur, il pouvoit me traiter avec une dureté qui me seroit un rigou-

reux ſupplice de ma priſon, & que s'il n'oſoit rien entreprendre ouvertement contre ma vie, il y avoit mille voies ſecrètes de ſe défaire d'un ennemi, qui ſont la reſſource ordinaire d'un perfide. Il ne m'arriva rien juſqu'au lendemain, qui pût me faire naître d'autres réflexions : mais lorſqu'après avoir paſſé la nuit ſans le moindre ſecours, je commençois à craindre que le deſſein de mon ennemi ne fût de ſe défaire de moi par la faim, je vis ouvrir les portes de ma priſon, & je me remis aiſément dona Béatrix, quoiqu'elle eût quitté, comme don Antonio, l'habit eſpagnol pour prendre celui du pays. Son viſage n'étoit pas moins changé que ſa parure. Elle étoit accompagnée d'un domeſtique, que je pris à ſa figure pour un homme de notre nation. Ils fermèrent la porte avec ſoin, & dona Béatrix ayant reçu mes premières civilités ſans me répondre, s'aſſit pour verſer un ruiſſeau de larmes, avant que de m'avoir fait entendre le ſon de ſa voix.

Je n'avois jamais eu pour elle une paſſion fort vive, & tant de malheurs qui étoient venus à la ſuite m'avoient laiſſé peu de ſentimens de reſte pour la regretter. Sa vue ne me cauſa donc aucun tranſport, & l'amour n'eut point de part aux premiers mouvemens de ma compaſſion : mais ſi je n'avois pu lui voir ré-

pandre tant de pleurs ſans être touché de ſa triſteſſe, je fus bien plus ſenſible au récit qu'elle me fit de ſa miſérable ſituation. Don Antonio lui avoit fait prendre la route de la mer en ſortant de Madrid, & trouvant à chaque pas des facilités qui devoient faire juger que ſes meſures étoient priſes de plus loin, il l'avoit forcée de s'embarquer avec lui ſur un vaiſſeau qui ſembloit lui appartenir, tant il avoit trouvé de diligence & de ſoumiſſion dans le capitaine & les matelots. Il avoit gagné avec le même bonheur la côte d'Afrique, où il lui avoit déclaré pour la première fois ſes deſſeins, en l'exhortant à s'y ſoumettre & à les approuver de bonne grace. C'étoit de quitter le chriſtianiſme avec les pays chrétiens, & de chercher à la cour du roi de Maroc, un établiſſement qu'il n'avoit pas trouvé à Madrid. Les plaintes & les larmes de dona Béatrix n'avoient ſervi qu'à faire prendre à ce miſérable un ton plus dur & plus abſolu. Il l'avoit traitée dès ce moment avec une hauteur inſupportable, en lui reprochant ſans ceſſe la préférence qu'elle m'avoit donnée ſur lui; & dans la ſuite, il avoit employé la violence pour ſe mettre en poſſeſſion des droits qu'il s'attribuoit ſur elle. Soit qu'il eût fait preſſentir le roi, qui étoit

qu'elle étoit soumise à la tyrannie de ce perfide, elle avoit vécu dans une guerre perpétuelle avec lui. Il n'avoit jamais obtenu d'elle que les faveurs qu'il lui avoit arrachées avec d'horribles violences, & souvent par le secours odieux de ses esclaves. Il lui avoit caché que je fusse prisonnier de guerre, & que le roi m'eût commis à sa garde : mais il ignoroit que le domestique espagnol pour lequel il avoit le plus de confiance, & qu'il avoit chargé des clefs de ma prison, étoit beaucoup moins attaché à lui qu'à dona Béatrix. Etant parti le matin pour aller rendre compte au roi de ma situation, il ne se défioit point que son confident, & celui qu'il se proposoit déjà d'employer à sa vengeance, dût être l'instrument de mon salut.

Dona Béatrix ne me laissa point le tems de lui marquer l'intérêt que je prenois à son infortune. Elle passa tout d'un coup à me conjurer de rompre ses chaînes, & de la rendre par toutes sortes de voies à sa famille & à sa patrie. J'admirai sa proposition, lorsque je me trouvois moi-même dans une captivité dont je craignois de ne pas voir aisément la fin. A la vérité je comprenois que son secours & celui du confident de don Antonio pouvoient m'ouvrir les portes de ma prison; mais quelle apparence de gagner les

bords de la Mega au travers des maures qui tenoient encore la campagne ! Il ne s'offroit pas néanmoins d'autres routes, car il y avoit encore moins d'espérance de s'échapper par les ports de ces barbares ; & pénétrer plus avant dans l'Afrique pour y trouver des chemins moins observés, étoit une entreprise dont la sûreté même ne pouvoit servir qu'à nous précipiter plus infailliblement dans d'autres dangers. Je fis ces objections à dona Béatrix. Elles me regardoient beaucoup moins qu'elle, puisque le péril ne m'auroit point effrayé si, je n'avois eu d'embarras que pour moi-même. Mais sa réponse & celle de l'espagnol me firent connoître qu'ils s'étoient déjà occupés de ce dessein, & qu'ils n'avoient attendu qu'un guide assez hardi pour les conduire. Ils me proposèrent de gagner Alger, où les priviléges du commerce nous ouvriroient un passage sous le titre de négocians. Il n'étoit question, me dirent-ils, que de nous dérober assez adroitement pour faire ignorer notre route, & pour éviter d'être poursuivis. La vraisemblance de ce projet ne pouvoit me frapper autant qu'eux, qui s'en étoient fait une longue étude ; mais comme mes craintes ne tomboient que sur dona Béatrix, je n'insistai pas long-tems sur un

danger qui lui caufoit fi peu d'alarmes.

La réfolution de notre départ fut ainfi formée dès le premier jour, & le domeftique efpagnol fe chargea des préparatifs. Mais le retour de don Antonio nous jeta dans d'autres inquiétudes, dont il me fut encore plus difficile de me délivrer. Dans le deffein de m'ôter la vie, il avoit fait entendre au roi que le chagrin de mon malheur avoit altéré ma fanté; & fe propofant de me faire périr par le poifon, il avoit déjà préparé toute la cour à la nouvelle de ma mort. Cette précaution lui avoit paru néceffaire, parce qu'il voyoit tout le monde attentif à mon fort, & que le roi n'ayant point encore fait connoître fes intentions, on ignoroit quelle conduite ce prince tiendroit avec moi. Obfervé d'ailleurs par les maures qui le fervoient, il n'avoit point la hardieffe d'employer une voie plus violente que le poifon. Son efpagnol étoit le feul de fes gens à qui il ofât fe fier de fon entreprife ; & lui ouvrant fon cœur à fon retour, il lui avoit déclaré qu'avec une poudre mortelle qu'il vouloit mêler dans mes alimens, il comptoit que dans l'efpace de peu de jours il ne manqueroit rien à fa vengeance. Il nous parut facile de tromper fa fureur, en feignant que j'avalois chaque jour la quantité

de poiſon qu'il me deſtinoit ; & les préparatifs de notre fuite ne pouvant traîner longtems, nous comptâmes nous-mêmes d'être à couvert de ſa haine avant le jour qu'il regardoit déjà comme le dernier de ma vie. Mais dès la première fois que l'eſpagnol m'apporta ma nourriture, il fut extrêmement ſurpris qu'au lieu de lui confier ſa poudre, don Antonio ſe trouvant à la porte de ma chambre prît ſoin lui-même de la mêler dans mes alimens. Je commençai à craindre de ne pouvoir échapper à cette funeſte exactitude ; & comprenant même, lorſque le domeſtique m'en eut informé, que mon ennemi étoit peut-être demeuré à la porte pour s'aſſurer que j'avois avalé le poiſon, je fus réduit à cacher dans un coin de ma chambre tout ce qu'on m'apportoit d'empoiſonné. Ce ſoin nous auroit réuſſi, ſi l'impatience, & peut-être un reſte de tendreſſe que dona Béatrix conſervoit pour moi, ne nous eût précipités dans un autre malheur, dont elle porta ſeule tout le poids. Elle ne put ſe modérer aſſez pour attendre, à me voir, que ſon tyran fût retourné à la cour. Elle compta trop facilement ſur des précautions légères, qui n'empêchèrent point don Antonio de s'appercevoir qu'elle me rendoit de fréquentes viſites. L'eſpagnol,
ſur

fur qui il tourna fes premiers tranfports, évita fa vengeance en lui perfuadant adroitement que chaque fois qu'elle lui avoit demandé fes clefs, il l'avoit crue autorifée par fes propres ordres. Mais le perfide don Antonio ne fut pas fi crédule pour les juftifications de dona Béatrix. N'écoutant que fa jaloufie, il lui fit avaler dès le même jour un poifon beaucoup plus violent que celui qu'on me préfentoit. Le domeftique fut forcé de prêter la main à ce cruel office, & ce fut de lui que j'appris avant la nuit que la malheureufe Béatrix venoit d'expirer aux yeux de fon tyran.

Il ne me falloit point d'autre garant de la bonne foi de ce garçon, que les expreffions de fon défefpoir, & l'horreur qu'il conçut pour fon maître. Mes fentimens étoient fans doute auffi vifs, quoique je les fiffe éclater beaucoup moins. Mais prenant un parti qui me fut dicté auffi-tôt par l'honneur autant que par le défir de venger une fille infortunée, dont les malheurs n'avoient jamais altéré la vertu, je conjurai l'efpagnol de ne pas différer plus long-tems que la nuit fuivante à m'ouvrir les portes de ma prifon ; & fans m'expliquer fur mes deffeins, je l'affurai que s'il reftoit quelques traces d'humanité dans

le pays où nous étions, je ne voulois que deux jours pour faire monter son détestable maître sur un échafaud. Il seroit trop glorieux pour un infame, lui dis-je, de périr de ma main. Mais je n'avois pas eu besoin d'une longue réflexion pour former mon projet. Il ne fut exposé à manquer que par l'impatiente fureur de don Antonio, qui avoit choisi la nuit suivante pour achever l'effet du poison. Il communiqua heureusement son dessein au domestique, qui saisit un instant pour m'en avertir, & qui me marqua le premier moment de l'obscurité pour notre départ. Quelque facilité que don Antonio eût à me poursuivre, je ne voulois que le tems de gagner Fez, & je me flattois que tandis qu'il s'agiteroit pour trouver son confident, il me seroit facile de m'éloigner.

Il me le fut encore plus que je ne l'avois espéré ; car ayant trouvé à quelque distance du château deux chevaux extrêmement légers, nous fûmes peut-être arrivés à la capitale avant qu'on eût le moindre soupçon de notre fuite. J'allai descendre au palais du roi, & faisant demander une prompte audience, je m'annonçai ouvertement sous le nom de don Perès, général espagnol. La surprise où je vis tout le monde sur mon passage étoit précisé-

ment l'effet que j'étois charmé de produire, & je souhaitois que le roi pût ressentir la même impression. Je fus introduit si promptement dans son cabinet, que je ne doutai pas, du moins, de l'impatience qu'il avoit de m'entendre. Mon abord fut ferme, mais respectueux. La même facilité que j'ai eue à m'échapper de ma prison, lui dis-je, je l'aurois eue à sortir de vos états; mais l'opinion que j'ai de votre générosité ne me permet pas de vous quitter en fugitif. C'est de vous-même que je veux obtenir la liberté de retourner dans ma patrie, & je veux la mériter par un service dont vous allez sentir le prix. Un infame vous perd d'honneur. Vous m'avez traité en roi qui use des droits de la victoire, & le misérable à qui vous avez confié ma vie vous expose à passer pour mon bourreau. Là, je lui racontai non-seulement le dessein que don Antonio avoit formé de m'empoisonner, mais l'effet de sa jalouse fureur contre dona Béatrix; & reprenant notre démêlé dans son origine, je le vis rougir plusieurs fois de la lâcheté d'un homme à qui il prodiguoit toute sa confiance. Voyez, ajoutai-je, si j'ai droit d'exciter votre justice contre un perfide, & si l'intérêt de votre gloire doit vous y porter moins que celui de ma vengeance.

Quoique dur & féroce, le roi de Fez eſt généreux. Il ſentit la nobleſſe de mon procédé; & ne penſant pas même à me donner des gardes, il ne me demanda que le tems de faire paroître devant lui ſon gouverneur. Les ordres qu'il donna pour me faire paſſer agréablement le reſte de la nuit, me firent connoître également, & qu'il vouloit répondre à l'opinion que j'avois de lui, & qu'il avoit pris de ma bonne foi celle que je m'étois flatté de lui inſpirer. Dès le matin du jour ſuivant, je fus averti qu'il me demandoit, & que don Antonio avoit été amené au palais par des gardes. Je ne pus me défendre d'un mouvement de joie, en apprenant l'humiliation de mon perfide ennemi. Elle redoubla lorſqu'il m'apperçut, & qu'il ne put douter que je ne fuſſe devenu ſon accuſateur. Le roi lui reprocha en ma préſence tous les crimes dont je l'avois chargé; & le preſſant d'en faire l'aveu, il lui fit enviſager de près le ſupplice qui l'attendoit. Mais l'adroit renégat ſe flattant de ne pouvoir être convaincu par ma ſeule dépoſition, prit le parti de ſe défendre par un déſaveu formel, & proteſta même qu'il ne m'avoit pas connu en Eſpagne. Cette apologie étoit ſi peu vraiſemblable, que le roi en parut indigné; cependant ſa colère étant retenue par la qualité de muſulman que

le misérable don Antonio avoit toujours soutenue avec affectation, il n'osa peut-être donner une préférence éclatante au témoignage d'un chrétien. Il me regarda : Perès, me dit-il, je mets la différence que je dois entre vous & votre ennemi ; mais comment prouverez-vous des imputations qu'il désavoue ? Je ne me fis pas répéter cette question ; mon honneur m'en paroissoit blessé. La voie des armes est ouverte, répondis-je avec chaleur. Le roi loua ma proposition ; & faisant valoir à don Antonio la permission qu'il lui accordoit de se justifier par son courage, il ne put deviner que ce qu'il regardoit comme une faveur, fût pour mon ennemi un châtiment aussi certain que le supplice.

Pour moi qui le compris tout d'un coup, j'eus honte pendant quelques momens, de la nécessité où je me mettois de tremper mes mains dans un sang si vil. Cependant n'ayant aucun avantage à tirer du témoignage de son domestique espagnol, qui ne passoit aux yeux des maures que pour un esclave, & m'étant trop engagé pour laisser mon honneur en doute, chez une nation qui me regardoit comme son vainqueur, je me préparai à terminer cette querelle dès l'après-midi du même jour. J'abandonnai le choix des armes à mon ennemi. Il se

déclara d'abord pour l'épée, contre l'ufage des maures qui ne fe fervent que du fabre. Un quart-d'heure après il me fit prier de nous fervir du piftolet. Je confentis à ce changement: mais ce ne fut pas le dernier. Il renvoya chez moi, pour me faire demander en grâce que notre combat fe fît à coups de fufil. Sa lâcheté me fit pitié, car tant d'incertitude ne pouvoit venir d'une autre caufe. Enfin lorfque je me difpofois à partir pour le joindre, je reçus de lui une lettre écrite en efpagnol, par laquelle il me conjuroit avec les plus baffes expreffions de la crainte, de ne pas pouffer plus loin ma vengeance, & de me contenter de l'humiliation où je l'avois réduit. Il me promettoit de fe reconnoître coupable devant le roi, à la feule condition que j'emploierois mon crédit auprès de ce prince, pour lui faire conferver avec la vie, fon rang & fa fortune. La force du mépris éteignit tous mes reffentimens. J'appris au roi les offres de fon gouverneur; elles furent exécutées avec des circonftances qui auroient fait mourir de honte un homme moins lâche & moins perfide. Mes inftances lui fauvèrent la vie, & le feul avantage que je tirai d'être venu à la cour, fut de me trouver fi bien dans l'efprit du roi, qu'après m'avoir comblé de témoignages d'eftime, ce prince m'accorda la liberté. Il y mit

néanmoins une condition fort dure : en m'offrant de me faire conduire à Oran ou dans quelque port d'Efpagne, il me fit engager ma parole que je ne prendrois jamais les armes contre les maures, & que je n'affifterois pas même le gouverneur d'Oran de mes confeils. Ainfi la feule voie que la fortune m'avoit offerte pour me rétablir dans ma patrie m'étant fermée par une loi inviolable, il ne me reftoit qu'à choifir quelque autre endroit du monde, où je puffe tenter de réparer mon malheureux fort. Après mille réflexions, je me déterminai à paffer en Italie, où la guerre étoit allumée entre l'Empire & la France. Je me rendis à Alger avec une efcorte de maures, qui me traitèrent fur la route comme un homme chéri de leur maître, & je m'embarquai fur le premier vaiffeau qui fit voile vers les états du grand feigneur, d'où je pouvois trouver plus de facilités pour gagner l'Italie par terre ou par mer.

Une troupe de paffagers, maures ou turcs, qui étoient à bord avec moi, ne m'infpira pas beaucoup de curiofité pour les connoître. Je paffois feul le tems de ma navigation à méditer fur mes nouvelles entreprifes, lorfque je fus interrompu par un efclave de ma nation, qui me conjura d'abord de prêter beaucoup d'attention à ce qu'il n'avoit la liberté de

m'expliquer qu'en peu de mots. Je suis observé, me dit-il, & chaque moment que j'emploie à vous parler, m'expose peut-être à des traitemens cruels. Vous voyez un malheureux, qui l'est moins par ses propres peines, que par celles d'une femme qu'il aime uniquement, & qui doit être bientôt la proie de quelque infidèle. J'ai été élevé avec elle sur la côte de Catalogne. On nous mène en Turquie pour nous vendre. Quelques efforts que j'ai malheureusement tentés pour nous sauver par la fuite, m'ont attiré un châtiment dont je frémis. Cependant la mort m'effrayant moins que le sort dont je ne puis me garantir, je conçois qu'avec votre secours il n'est pas impossible encore de rompre nos chaînes. Etes-vous assez généreux pour me l'accorder?

A peine eus-je répondu qu'il pouvoit compter sur mes services, que se hâtant de m'expliquer son projet : Je suis homme de mer, me dit-il ; j'ai commandé dix ans un vaisseau de guerre. Il est question de m'aider pendant la nuit à jeter la chaloupe. Deux des compagnons de mon sort, que j'ai gagnés par l'espérance de se mettre en liberté, ne suffisent pas pour exécuter ce dessein sans bruit ; mais le tems est si calme, qu'il ne restera vraisemblablement que le pilote au gouvernail. Je le tuerai si

vous me prêtez quelque arme, & je ne doute point qu'avec la connoiſſance que j'ai de la manœuvre, nous ne venions à bout dans un inſtant de mettre la chaloupe en état de nous ſervir. Vous ſerez le maître alors, ajouta-t-il, ou de vous livrer à ma conduite, ou de demeurer dans le vaiſſeau ſans qu'on puiſſe ſe défier du ſecours que vous m'aurez prêté. Ce plan ne me parut point auſſi facile qu'à lui. Cependant ſans lui faire ſentir que les imaginations d'un déſeſpéré ne font pas la même impreſſion ſur un eſprit tranquille : Il me ſuffit, lui répondis-je, que vous me donniez l'occaſion de ſervir des infortunés. Je ne ſuis point aſſez attaché à la vie pour vous faire valoir le riſque auquel je vais l'expoſer ; & je lui engageai ma promeſſe d'être ſur le tillac avec mes armes & tout ce qu'il jugeroit néceſſaire pour le ſecourir. Je lui demandai comment il ſe promettoit d'y faire monter ſa dame, qui devoit être renfermée dans quelque cabane avec les autres eſclaves de ſon ſexe ? Il craignoit, me dit-il, de riſquer trop en m'expliquant ſes meſures ; mais elles étoient certaines, & je pouvois m'en repoſer ſur l'intérêt qu'il avoit à les faire réuſſir.

M'ayant quitté, il me laiſſa le tems de délibérer moi-même ſur ce que je pouvois ajouter à ſon deſſein pour en faciliter l'exécution. Nous

étions à la hauteur de l'île de Corse ; & comprenant que dans une mer si étroite il ne nous seroit pas difficile de gagner cette côte, j'avois d'autant moins de répugnance à m'abandonner à la conduite de l'esclave espagnol, que je m'épargnois bien des embarras & des lenteurs pour gagner l'Italie. Le domestique de don Antonio composoit toute ma suite. Je lui devois trop de confiance pour ne pas compter sur son attachement. Il m'embarrassa par diverses objections. Cependant mes promesses ayant été trop formelles pour les rappeler à l'examen ; je lui donnai ordre de se tenir prêt à me suivre. C'étoit avant-hier, c'est-à dire, la nuit qui a précédé celle-ci, que nous devions tenter une si grande entreprise. Vous savez à quelle heure commença la tempête, puisque vous l'avez essuyée. Il fut bien moins question de penser à la fuite, qu'à la conservation du vaisseau que nous voulions abandonner. Je me prêtai au travail comme le moindre matelot ; ce qui n'empêcha point que dans l'affreux désordre où étoit l'équipage, je ne visse l'espagnol & ses deux compagnons détacher la chaloupe, sous des prétextes que personne n'avoit la liberté d'examiner. Heureux s'il a profité assez habilement de sa hardiesse, pour se délivrer tout-à-la-fois & de l'esclavage & de la mer !

Je le perdis de vue dans l'obſcurité ; & ne penſant moi-même qu'à défendre ma vie à l'inſtant d'un naufrage inévitable, je me ſaiſis d'un mât fracaſſé, que je jetai aſſez adroitement en mer, pour m'élancer deſſus au même moment. Le domeſtique de don Antonio, que j'exhortai à me ſuivre, ſe jeta après moi avec le même bonheur. Notre exemple anima quelques autres matelots à nous imiter. Ils n'ont pas réſiſté ſans doute à l'impétuoſité des flots, puiſque cette voie de ſalut n'a été favorable que pour moi ; mais j'errois depuis plus de ſix heures au gré du vent, & je voyois encore quelques-uns de mes compagnons attachés au mât. Les cris que la vue de votre vaiſſeau nous a fait pouſſer comme de concert, ont attiré vos yeux ſur nous : mais lorſque mon agitation redoubloit par des eſpérances ſi prochaines, j'ai ſenti à la légéreté du mât que mes malheureux compagnons périſſoient ſucceſſivement. J'ai tiré de nouvelles forces du malheur d'autrui. L'ardeur que j'ai remarquée à vos gens pour me ſecourir, m'a fait même éprouver que, dans l'extrémité du péril, on peut être ſenſible à la joie. Mais que dis-je ? je l'ai été juſqu'au tranſport, à la compaſſion & à la reconnoiſſance, lorſqu'après vous avoir vu faire mille efforts pour vous ſaiſir de mon

mât, je me suis apperçu, en vous voyant disparoître, que vous aviez été englouti par les flots; & j'aurois abandonné mille fois l'instrument de mon salut, si j'avois eu la moindre espérance de racheter votre vie aux dépens de la mienne. Enfin j'ai été enlevé au milieu de cette agitation, par des mains puissantes, qui m'ont couché tranquillement dans la chaloupe. J'avois toute ma connoissance. Mon premier mouvement a été de presser mes libérateurs de vous rendre le même office. Ils vous cherchoient; & la violence de la tempête étant extrêmement diminuée, ils n'ont pas eu de peine à vous trouver. Quelques liqueurs fortes avoient déjà rétabli mes forces. Si l'on vous a dit avec quelle effusion de joie & de reconnoissance je vous ai tenu embrassé pendant un quart-d'heure, pâle & sans mouvement comme vous étiez, m'efforçant de vous communiquer la chaleur que je devois moins à ma vigueur naturelle qu'à la force des circonstances, & me plaignant au ciel de m'avoir mis dans le cas d'une reconnoissance dont je me croyois déjà condamné à ne pouvoir jamais m'acquitter, on n'a pu vous faire prendre qu'une foible idée du sentiment qui accompagnoit mes mouvemens extérieurs. Je me suis retiré en vous

voyant ouvrir les yeux, trop content d'être assûré de votre vie; & je n'ai voulu reparoître devant vous qu'après vous avoir su assez rétabli, pour être en état de vous rappeler ce que vous avez fait pour un inconnu, & de comprendre vous-même que vous ne devez mettre ni mesures, ni bornes aux droits que vous avez acquis sur moi.

Un récit si intéressant augmenta beaucoup l'inclination que je m'étois sentie pour Perès sur les seules grâces de sa figure; & je ne désavouerai point que ce que j'avois fait pour lui, ne fût encore une sorte de lien qui fortifia ce penchant. On s'attache autant par le bien qu'on fait, que par celui qu'on reçoit.

Je ne pensai néanmoins qu'à lui faire interrompre des remercîmens qu'il ne finissoit point. L'étonnement que j'avois de le voir si-tôt rétabli, tandis qu'au troisième jour je me sentois encore la tête & l'estomac dans un étrange désordre, me fit souhaiter d'apprendre comment il s'étoit défendu si heureusement contre les flots. Il m'assura qu'à la réserve du premier moment où il avoit avalé, malgré lui, quantité d'eau, il avoit eu peu de peine à se soutenir à l'aide du mât. Les vagues, qui passoient à tous momens sur sa tête, ne lui avoient jamais fait perdre

assez la respiration pour avoir trouvé beaucoup de difficulté à la reprendre. Il avoit conservé toute la liberté de sa raison ; & n'ayant appréhendé qu'une lassitude dont il se sentoit encore fort éloigné, sa surprise étoit que ses compagnons n'eussent pas eu la force de résister comme lui à des secousses qui l'avoient si peu fatigué. En effet, l'expérience m'a fait connoître dans la suite que le moindre appui soutient facilement un homme dans la mer, & que la présence d'esprit & le courage sont deux ressources d'une grande utilité contre la tempête.

J'eus la satisfaction, après mon rétablissement, de reconnoître de jour en jour que le goût de mon caractère avoit autant de force que la reconnoissance pour me faire un intime ami de don Perès. Je lui jurai les mêmes sentimens. Sa fortune commençoit à m'intéresser beaucoup plus que la mienne, & ce fut après avoir beaucoup réfléchi sur la manière dont je pouvois m'y rendre utile, que je m'efforçai de l'engager à prendre, comme moi, le parti d'entrer dans l'ordre de Malte. Il ne s'y sentoit pas le même penchant. Dans quelque désordre que sa fortune fût en Espagne, il ne pouvoit perdre l'espérance de la rétablir au premier changement de ministère. Il étoit

l'aîné d'une maison puissante ; & mon exemple ne servoit tout au plus qu'à l'ébranler. Cependant, lorsque le commandeur de Buillantes lui eut expliqué que les derniers engagemens peuvent être long-tems reculés, & qu'il n'iroit rien chercher dans les armées d'Italie, qu'il ne pût trouver au service de la religion ; l'amitié lui fit vaincre le reste de sa répugnance, & le seul désir de ne pas nous séparer lui tint lieu de vocation. J'étois assez riche d'une grosse pension que je m'étois réservée, pour ne lui laisser sentir aucun besoin de fortune ; la difficulté n'étoit qu'à lui faire accepter des secours contre lesquels il ne manqueroit pas de se révolter. Mais je convins avec le commandeur de Buillantes, qu'en attendant ce que nous lui faisions espérer de la générosité du grand-maître, le commandeur lui créeroit quelqu'emploi dans son escadre, & que sous ce prétexte il lui assigneroit des appointemens considérables, que je payerois secrètement.

Nos trois vaisseaux s'étant rassemblés, nous continuâmes pendant quinze jours de chercher les galères turques : mais la même tempête qui nous avoit dispersés, les avoit fait rentrer dans leurs ports. Ma première caravanne fut ainsi réduite à une course aussi stérile pour la gloire, qu'elle me paroissoit heureuse par l'acquisition

que j'avois faite d'un ami. Nous regagnâmes Malte, où la tempête avoit causé tant de dommage jusqu'au milieu du port, qu'on y regarda le retour de nos vaisseaux comme une faveur du ciel. Don Perès, que nous présentâmes au grand-maître, en fut reçu avec la distinction qui étoit due à son mérite & à sa naissance. Mais il sentit dès le premier jour un triste effet de l'engagement qu'il avoit pris avec le roi de Maroc. En apprenant qu'il avoit commandé les espagnols contre les maures, le grand-maître, qui avoit reçu quelques sujets de plaintes des Algériens, lui proposa de se charger d'une expédition qu'il méditoit contre ces corsaires. L'honneur étoit une loi que Perès respectoit trop pour mettre quelque chose en balance avec elle ; il déclara naturellement que toute la côte d'Afrique étoit un lieu sacré pour lui. J'aurois cru qu'il y pouvoit mettre quelque distinction, & qu'un serment qui regardoit le roi de Maroc, ne devoit pas s'étendre à tous les maures ; mais il se rappeloit les termes du roi, qui avoient compris également ses sujets & ses alliés.

Perès avoit autant d'étendue d'esprit, que de noblesse de sentimens. N'étant pas bien déterminé à s'engager dans notre ordre, il conçut qu'il y avoit d'autres voies de s'y attirer

de

de la considération, & toute son étude fut de les chercher. Après avoir refusé vingt fois les secours que je l'avois pressé d'accepter, il me fit un jour cette ouverture. J'ai honte, me dit-il, de recevoir du grand-maître une pension & des caresses que je n'ai méritées par aucun service ; & tout considéré, si je dois accorder à quelqu'un cette sorte de droits sur ma reconnoissance, il est plus naturel que ce soit à mon ami. Vous avez, dites-vous, dix mille ducats comptant & des lettres de crédit pour une plus grosse somme. Voulez-vous contribuer à la fortune de celui qui fait profession de vous devoir déjà la vie ? Cette proposition m'ayant comblé de joie, je m'arrêtai bien moins à lui faire valoir la satisfaction que je ressentois de le pouvoir servir, qu'à le prier, comme je faisois continuellement, de ne pas exagérer les obligations qu'il m'avoit ; & comme nous nous trouvions chez moi, je ne fis que prendre ma cassette, que je voulus aussi-tôt lui mettre entre les mains. Non, non, me dit-il, vous prenez mal ma pensée. Il m'a semblé, continua-t-il, que rien ne seroit plus noble & plus digne de vous, que d'employer une somme qui est inutile dans vos coffres, à servir la religion à vos propres frais ; & qu'en équipant un vaisseau sous l'au-

torité du grand-maître, vous acquerriez bientôt, avec l'honneur d'une entreprise presque sans exemple, de quoi vous dédommager des premières dépenses. Qui sait à quoi la valeur peut vous conduire? Vous me donnerez votre lieutenance; & tout ce qu'on peut attendre d'un peu d'usage & d'une parfaite amitié, vous me le verrez faire constamment pour votre gloire.

Ainsi cette assistance que Perès m'avoit demandée pour lui, se réduisoit à me servir moi-même par la plus glorieuse idée qu'il pût m'inspirer. Cher & illustre ami, lui dis-je en l'embrassant, je ne trouve qu'un changement à faire dans un projet qui m'enchante. C'est que ma jeunesse, le peu d'expérience que j'ai dans les armes, & le fond que je fais sur votre généreuse amitié, m'obligent de vous demander pour moi le rang auquel vous voulez vous réduire. Vous commanderez le vaisseau, je serai votre lieutenant, & je ne vois rien au-dessus de mes espérances lorsque vous m'animerez par vos exemples. Je n'écoutai point toutes les raisons par lesquelles il voulut combattre ma réponse; & ne pensant qu'à solliciter l'agrément du grand-maître, je l'assurai qu'avant la nuit, j'aurois la permission qu'il désiroit, si elle pouvoit être obtenue.

Ma propoſition parut nouvelle à la cour. La plupart des jeunes chevaliers étant des cadets ſans bien, il étoit inoui qu'on eût ſervi la religion ſans intérêt ; & cette penſée, qui pouvoit faire craindre au grand-maître quelque relâchement dans mon obéiſſance, fut le principal obſtacle qui retarda ſon conſentement de quelques jours. Cependant, après avoir pris l'avis de ſon conſeil, il m'accorda la faveur que je lui demandois, ſous la ſeule condition que je ne ſerois jamais abſent plus de trois mois, & que la religion tireroit ſes droits ordinaires de tous les avantages que je remporterois ſur les infidelles. Perès ſe crut au comble de ſes déſirs. Je lui abandonnai le ſoin d'acheter un vaiſſeau & de le faire équiper. Il ne s'en trouva point qui le ſatisfît dans le port de Malte. Nous partîmes, avec la permiſſion du grand-maître, pour Veniſe, où l'on nous fit eſpérer que nous trouverions à choiſir entre pluſieurs bâtimens que la flotte de cet état venoit d'enlever aux turcs. Nous y arrivâmes ſi heureuſement, qu'on y étoit preſque à la veille d'en faire la vente. Perès, qui avoit employé le peu de tems qu'il avoit paſſé dans l'île de Malte, à ſe mettre au fait de la marine, & qui n'avoit laiſſé rien échapper à ſa pénétration, nous acheta un des meilleurs voi-

liers que les turcs eussent dans cette mer; & par un autre avantage que nous n'aurions pas trouvé si facilement à Malte, il engagea à notre service cinquante soldats résolus, qui nous composèrent, avec dix matelots bien choisis, soixante hommes capables de toutes sortes d'entreprises.

Toutes les instances par lesquelles j'avois espéré de le déterminer à prendre le commandement, & les efforts que je renouvelai en nous mettant en mer, ne purent le faire changer de résolution. Je ne trouvai qu'une voie pour finir ce différend. Ce fut de supprimer le titre de capitaine, & de faire connoître la forme de gouvernement que je souhaitois d'établir, par le nom même que je donnai à notre vaisseau. Je le nommai *les deux Commandans*, & je déclarai dès le premier jour à l'équipage, qu'il n'y avoit point de distinction de titre entre mon ami & moi; de sorte que tous nos gens s'accoutumèrent d'eux-mêmes à ne parler de nous qu'en nommant l'un, *le commandant françois*, & l'autre *le commandant espagnol*. La défiance de notre soumission, que j'avois cru remarquer au grand-maître, nous fit prendre le parti de retourner d'abord à Malte, pour recevoir les premiers ordres à la tête de nos gens; mais la fortune, qui nous

destinoit plus de gloire que de bonheur & de richesses, nous préparoit sur la route une rencontre dont toutes les aventures de ma jeunesse ont pris leur source.

A peine étions-nous sortis du golfe, que don Perès, avec qui je m'entretenois de nos desseins sur le tillac, apperçut un vaisseau qui sembloit prendre le large pour nous éviter. Serions-nous assez heureux, me dit-il, pour trouver sitôt l'occasion de faire l'essai de nos armes? & pressant la manœuvre, il fit tourner nos voiles vers ceux qui paroissoient nous fuir. Toute leur vîtesse ne put nous empêcher de les joindre. C'étoit un vaisseau turc, qui ne put être trompé à la figure du nôtre; car nous avions pris soin d'en faire changer jusqu'à la forme. Quoiqu'il fût fort bien en artillerie, la chaleur d'une première entreprise ne nous permit point d'avoir recours à des voies si lentes. Nous allâmes furieusement à l'abordage. Perès nous donna des exemples que le plus foible de notre troupe auroit eu honte de ne pas suivre; & pour ne rien déguiser, nous trouvâmes si peu de défense dans nos ennemis, que notre victoire fut sans honneur. Ils n'étoient pas en moindre nombre que nous; mais soit qu'ils fussent effrayés de notre résolution, ou que le remords des crimes qu'ils venoient de

commettre éteignît leur courage, ils nous rendirent les armes sans résistance.

La premiere vue de notre proie nous promit peu de richesses ; & nous apprîmes au même moment, que nous n'avions à faire qu'à des pirates de *Dulcigno*, qui n'avoient rien à risquer que leur vie & leur vaisseau. Cependant, aussi-tôt que nous les eûmes fait enchaîner, il se présenta plusieurs femmes, qui vinrent nous remercier comme leurs libérateurs. Elles nous racontèrent que s'étant embarquées sur la côte de Gènes pour se rendre à Malte, elles avoient eu le malheur d'être arrêtées par ces corsaires, qui, ne trouvant point sur un vaisseau de passage plus de richesses qu'ils n'en avoient apperçu, s'étoient déterminés barbarement à faire main-basse sur tout ce qui ne leur avoit pas semblé propre à leur infame trafic, & n'avoient réservé que les femmes, avec quelques hommes qu'ils avoient choisis. Ils avoient coulé ensuite le vaisseau à fond, pour se délivrer de l'embarras de le conduire après eux, dans une mer où ils avoient mille périls à redouter. Je demandai à ces étrangères s'il y avoit parmi les captifs quelques personnes de distinction. Elles me répondirent qu'il s'y trouvoit deux dames, dont la figure avoit plus d'éclat que leur train, & qui avoient paru plus

affligées que toutes les autres du malheur qui les avoit fait tomber dans l'esclavage. Perès marqua autant d'empressement que moi à les voir. Tout étant si tranquille autour de nous qu'il ne nous restoit qu'à voguer tranquillement vers Malte, nous cherchâmes à nous amuser dans la compagnie de ceux qui nous devoient leur liberté. Nous ne prévoyons ni l'un ni l'autre que nous y allions trouver la perte de la nôtre, & l'origine d'autant d'infortunes que de plaisirs. Ces deux dames, dont je ne me remis pas tout d'un coup le visage, étoient la maîtresse & la fille du commandeur de M...., qui nous avoient traités avec tant de politesse dans le voisinage d'Orbitello. Le commandeur étant mort, elles avoient pris aussi-tôt le parti de retourner à Malte, & les corsaires les avoient enlevées dans leur route.

On se souvient que la jeune fille n'avoit pas plus de treize ans, lorsque le vaisseau qui m'amenoit de France avoit relâché à Orbitello. Il s'étoit passé six mois depuis mon arrivée à Malte : on connoît donc son âge. Mais, ce que j'ai mal représenté dans notre première rencontre, ou plutôt ce qui ne pouvoit être que le fruit des six mois qui s'étoient écoulés depuis ma visite, car il n'est pas vraisemblable que mon cœur & mes yeux ne

fussent plus les mêmes, je lui trouvai plus de charmes qu'une femme n'en a jamais réuni. Ce fut l'impression d'un seul moment, & l'effet en devint tout d'un coup si terrible, que ne pensant pas même à m'en défendre, je m'approchai d'elle avec une avide impatience, comme si tout mon bonheur eût déjà consisté à la voir de près, à la contempler, & à ne plus m'éloigner d'elle un moment.

Mais la force d'un sentiment si peu réfléchi me fit découvrir avec la même promptitude que j'avois un rival dans mon ami, & que le cœur de Perès éprouvoit tout ce qui se passoit dans le mien. J'évite également de retracer ici l'excès de mon plaisir & de ma peine. Peut-être suis-je le seul exemple d'un amour né au milieu de tant de douleurs. Les premiers mouvemens en furent aussi aveugles que leur cause. J'arrêtai Perès par le bras, & sans avoir démêlé ce que je trouvois de redoutable dans l'ardeur qu'il marquoit pour s'approcher de la fille du commandeur, je lui donnai lieu, pour la première fois, par une interruption si brusque, de penser que je me croyois quelque supériorité sur lui. Cependant la honte que j'en ressentis m'ayant fait faire un effort pour me vaincre, j'affectai de réparer cette grossièreté par une contenance riante, & je

ne trouvai rien de mieux pour aſſurer mes prétentions autant que pour ſortir d'embarras, que de m'abandonner à la joie que je devois reſſentir d'avoir ſi heureuſement rendu ſervice à deux perſonnes que je connoiſſois depuis long-tems. J'ajoutai mille choſes que je croyois capables de faire entendre à Perès, que ce n'étoit pas de ce jour-là que j'avois le cœur touché pour la jeune Italienne; & je ne me ſouvenois point, en lui tenant ce langage, de lui avoir proteſté mille fois que j'étois ſans amour & ſans engagement.

La maîtreſſe du commandeur m'ayant reconnu au premier inſtant, je fus ſoulagé de mon embarras, par la néceſſité de répondre à ſes remercîmens. Perès n'avoit point ouvert la bouche, & ſa ſurpriſe n'étoit peut-être pas le plus vif de ſes ſentimens. Il continua de garder le ſilence, en jetant les yeux ſur moi par intervalles; ce qui ne m'empêcha point de continuer mes careſſes à la mère & à la fille, avec une eſpèce de tranſport qui me rendoit inſenſible à toute autre conſidération. Mes ſoins ne furent pas perdus. Elles m'apprirent que le commandeur ayant été emporté par une mort ſubite, le viſiteur de l'ordre, qui ſe trouvoit chez lui par hazard, avoit mis auſſi-tôt le ſcellé ſur tout ce qu'il y avoit de précieux dans la

maison, & qu'après avoir vêcu si long-tems avec un homme qui leur avoit promis cent fois de leur faire une fortune honnête, elles ne s'en trouvoient pas plus riches en retournant dans leur patrie. Je ne sais si l'intention de la mère étoit de sonder ma générosité ; mais elle ne dut pas me trouver difficile à gagner, puisque je m'empressai d'aller au-devant de ses désirs. Je pris un moment pour lui faire entendre que, sans être commandeur, je jouissois d'un assez gros revenu pour l'empêcher de regretter ce qu'elle avoit perdu. La seule méprise qu'il y eut entre nous, fut qu'elle s'imagina que mes offres s'adressoient à elle-même, & que se félicitant déjà de la conquête de mon cœur, elle crut retrouver avec un amant plus jeune, la même fortune qui venoit de lui échapper.

Cependant, comme rien n'étoit si éloigné de mes idées, je me livrai au plaisir de croire que j'allois devenir heureux par l'amour. Cette passion, que je ne connoissois que depuis un instant, me faisoit déjà sentir que je n'avois point d'autre bonheur à désirer. Tous les momens que j'avois passés sans aimer, me paroissoient une perte continuelle du seul bien auquel la nature m'avoit rendu sensible. Je fus pendant tout le jour dans

cette ivresse, & toute ma conduite s'en ressentit. Ayant fait passer les deux dames dans notre vaisseau, je ne les quittai pas un moment jusqu'au soir. L'erreur de la mère se confirma d'autant plus, que sentant le besoin que j'avois de la ménager, mes intentions se tournoient continuellement vers elle ; & l'amour d'ailleurs, qui m'avoit touché si vivement pour la fille, m'inspiroit une retenue qui ne me permettoit point de prendre avec elle un air si libre. Perès n'étoit pas plus tranquille; mais avec plus d'expérience & de raison que moi, il savoit déguiser ses sentimens comme il avoit su pénétrer les miens. Ne se défiant point que je fusse déjà si avancé avec la mère, il avoit fait marcher le soin de nos affaires communes avant toutes les prétentions de l'amour ; & moitié incertain, moitié piqué de mes vues, il n'avoit pas laissé de mettre l'ordre nécessaire dans le vaisseau que nous avions pris.

Je ne pus éviter de le rejoindre le soir; mais je dois confesser que sans conserver pour lui moins d'amitié, sa présence me jeta dans une contrainte insupportable. Mon chagrin redoubla, lorsque, dans l'entretien que nous eûmes avec les dames, je crus lui remarquer de l'affectation à mettre quelque différence entre son

état & le mien, par les engagemens que j'étois résolu de prendre dans l'ordre de Malte, & qui ne me laissoient point la liberté de disposer de mon cœur. C'étoit peut-être la jalousie qui me faisoit empoisonner ses intentions; mais ayant été surpris de le voir si peu empressé pour la jeune italienne, après avoir cru découvrir la première impression qu'il avoit ressentie de ses charmes, je me figurai qu'il avoit compté sur cette voie pour me disputer son affection. Nous nous quittâmes sans aucune marque de refroidissement. Cependant j'emportai des soupçons de sa bonne foi, qu'il avoit peut-être aussi de la mienne; & je me mis au lit avec cette malheureuse défiance. Elle eut peut-être autant de force pour m'engager dans tous les sentimens qui exerçoient déjà leur tyrannie. Je ne pus penser que j'avois un rival si dangereux, sans chercher tous les moyens de mettre les intérêts de mon cœur à couvert. J'avois la parole de la mère; mais étois-je sûr de la tendresse de la fille? Il ne me vint rien de plus favorable à l'esprit, dans ces premières réflexions, que de feindre en arrivant à Malte une maladie, qui m'obligeât d'interrompre, pour quelque tems, nos courses, & qui engageât Perès à se remettre en mer jusqu'à mon réta-

bliſſement. J'eſpérois dans cet intervalle de lier ſolidement mon intrigue, & d'être bientôt en état de braver toutes ſortes de rivaux.

Combien de difficultés échappoient à mon imprudence ! Je ne parle point du tort que j'allois faire à ma fortune, en ruinant l'opinion que le grand-maître avoit eue juſqu'alors de mes mœurs & de ma conduite. Cette idée ne s'offrit pas même à mon eſprit, & je l'euſſe rejetée ſans doute, ſi elle étoit venue troubler des eſpérances de plaiſir, avec leſquelles je ne mettois rien en balance. Mais je ne voyois pas que la maladie même que je voulois contrefaire étoit ce qu'il y avoit de plus oppoſé à mes déſirs, puiſque ne pouvant me propoſer de vivre dans une même maiſon avec ma maîtreſſe, je me privois du plaiſir de la voir, & je la laiſſois expoſée, non-ſeulement à Perès juſqu'au jour de ſon départ, mais à toute la jeuneſſe de l'ordre, dont l'avidité eſt extrême pour les femmes. D'ailleurs, quel étoit mon but, en me ſuppoſant même au point de confiance où je voulois parvenir ? Quel lieu voulois-je choiſir pour la poſſeſſion tranquille de mes amours ? Avois-je une retraite, comme le vieux commandeur, pour en faire le ſéjour de deux femmes, que je ne devois pas me promettre de pouvoir ſéparer ?

Et quand il m'auroit été plus facile de m'en procurer une, étois-je donc résolu d'abandonner ma vocation, ou me flattois-je que le tems que j'emploierois à l'amour me seroit compté pour une caravanne? La moindre de ces réflexions m'auroit fait regarder tous mes projets comme un excès de folie; mais dans l'aveuglement où j'étois, il ne me vint pas même à l'esprit qu'avec de l'argent, de la jeunesse, & la parole que j'avois reçue de la maîtresse du commandeur, j'eusse le moindre obstacle à redouter.

Le vent nous fut si favorable pendant la nuit & le jour suivant, que nous entrâmes dans le port de Malte vingt-quatre heures après notre aventure. Je ne manquai point de feindre de grandes douleurs, en touchant la terre; & mettant la maîtresse du commandeur dans mon secret, je convins avec elle qu'elle me rendroit de fréquentes visites. S'il paroît surprenant qu'elle fût encore persuadée que je l'aimois, il faut se rappeler ma jeunesse, qui lui avoit fait espérer de prendre tout l'ascendant qu'elle vouloit sur moi; ma timidité peut-être, qui m'avoit toujours fait envelopper mes expressions, & la force de l'amour propre, qui pouvoit faire aisément illusion à une femme de trente ans, sur-tout lorsqu'elle ne prenoit

sa fille que pour un enfant, qu'elle ne soupçonnoit point d'être en concurrence avec elle. Mais de quelque manière qu'on veuille l'expliquer, elle me croyoit si enivré de ses charmes, que prenant pour moi une partie des sentimens qu'elle me supposoit pour elle, mes intérêts lui parurent communs avec les siens, & qu'elle entra dans toutes les mesures que je lui proposai.

Don Perès parut seul devant le grand-maître, qui applaudit beaucoup à notre premier essai. Les excuses de mon absence, dont j'avois prié mon ami de se charger, m'attirèrent tant de visites & de complimens, que ne pouvant me feindre assez malade pour refuser de les recevoir, je craignis de ne pouvoir soutenir assez long-tems le personnage que j'avois entrepris. Mais comme il regardoit particulièrement Perès, que j'avois déjà tâché fort adroitement d'engager dans une nouvelle course, il me délivra bientôt de cette crainte, en me faisant connoître que j'avois espéré inutilement de lui en imposer. Il prit un moment où j'étois seul. Après quelques préparations, qui ne me parurent point sans embarras, il se plaignit amèrement de me voir si-tôt perdre la confiance & l'amitié que je lui avois jurées; & ne me laissant point le tems de cher-

cher des excuses, il me déclara qu'il ignoroit aussi peu ma passion, que l'insuffisance du prétexte qui me retenoit au lit depuis notre arrivée. Je ne vous déguiserai point, ajouta-t-il, que vos premiers procédés m'ont affligé. Les mêmes charmes qui ont gagné votre cœur, avoient fait une vive impression sur le mien. Je me serois mieux défendu, si j'avois pénétré tout d'un coup vos sentimens; & ce que vous avez pu trouver de suspect & d'obscur dans quelques-uns de mes discours, n'étoit qu'un innocent artifice que j'employois pour les découvrir. Mais depuis qu'une incommodité feinte, un désir pressant de me voir éloigné, & le commerce secret que vous entretenez avec ces deux dames, m'ont appris ce que j'en dois penser, le ciel m'est témoin que j'ai étouffé jusqu'au moindre sentiment d'une passion qui m'a fait craindre la ruine de notre amitié; & vous allez juger, par l'ouverture que j'ai à vous faire, quelles sont enfin mes dispositions.

Je ne partirai point sans vous, continua-t-il, & ce n'est pas pour vous abandonner dès les premiers jours que je vous ai promis un éternel attachement. Je ne puis consentir non-plus à vous voir demeurer à Malte, sous un prétexte

texte dont on ne manquera point, tôt ou tard, de découvrir la fausseté. Nous remettrons donc incessamment à la voile, & nous remplirons glorieusement nos destinées. Mais voici le préservatif que je vous ai préparé contre la jalousie. Vous vous souvenez, reprit-il, du récit que je vous ai fait de mon naufrage, & de l'espérance que j'avois eue de rendre service à quelques esclaves de ma nation. Ils furent plus heureux que moi dans leur chaloupe. Le vent les jeta dans l'île de Gorze, où leur seul malheur a été de perdre le chef de leur entreprise, c'est-à-dire, l'espagnol qui s'étoit ouvert à moi, & qui étoit accompagné d'une maîtresse chérie, dont l'intérêt l'avoit fait penser à la fuite. Cette malheureuse personne, abandonnée par la mort de son amant, aux désirs des trois autres fugitifs, qu'elle n'avoit connus que par le même hazard qui les avoit rassemblés sur leur vaisseau, a pris le parti de se rendre ici, dans l'espérance d'y trouver la protection qu'elle mérite par sa beauté. J'ignore de qui elle a su mon nom; mais se rappelant de l'avoir entendu prononcer par les compagnons de sa fuite, elle est venue depuis deux jours pour implorer ma générosité, en me faisant connoître le droit qu'elle y avoit, par les promesses que j'ai faites à son amant. Je

n'ai souhaité d'être instruit de sa condition, que pour régler ma conduite & mes secours sur cette connoissance. Elle m'a raconté sans déguisement, qu'étant d'une naissance honnête, le goût du plaisir lui a fait oublier son devoir, & qu'après s'être livrée à son amant, qui lui faisoit quitter sa famille, pour se retirer avec lui dans une de ses terres, ils ont été enlevés par un corsaire de Tunis la nuit même de leur départ, c'est-à-dire, avant qu'ils eussent tiré le moindre avantage de leur fuite pour satisfaire leur amour. Ce récit m'a fait comprendre qu'elle a peu de ressources à espérer du côté de sa famille; & la demande qu'elle me fait d'un secours vague, dont il semble qu'elle m'abandonne l'explication, me persuade que j'aurai peu de peine à l'engager dans toutes mes vues. Elle est aimable. J'étois dans l'embarras de trouver quelque moyen pour faire renaître votre confiance, & pour vous tirer de la léthargie où je crains que l'amour ne vous retienne trop long-tems. Je me suis déterminé, non-seulement à m'attacher à elle, mais à m'en faire accompagner dans mes courses, & je viens vous proposer de faire le même usage de votre maîtresse.

Il me regarda en souriant, après ce discours. Ma surprise ne me permettant point de trou-

ver ſur-le-champ des expreſſions pour lui répondre, il reprit avec le même enjouement : Cherchez, me dit-il, agitez-vous pour trouver quelqu'expédient qui ſoit plus convenable à la ſituation de votre cœur, à votre gloire, à l'intérêt de votre fortune ; & ſi vous comptez nos engagemens d'amitié pour quelque choſe, ſongez aux ſermens par leſquels nous avons lié nos entrepriſes & nos eſpérances. Je me rends ſur-le-champ à vos déſirs : mais ſuivez mes conſeils ſi vous avez quelque ſoin de votre honneur, & quelque opinion de mon amitié.

Ma confuſion s'étant un peu diſſipée, je convins, en l'embraſſant, qu'un odieux ſoupçon, dont je n'avois pu me défendre ſur les apparences, avoit un peu altéré la douceur de notre commerce ; & prenant occaſion de cet aveu pour lui découvrir toute l'ardeur de ma paſſion, je paſſai tout d'un coup de l'inquiétude à l'excès de la confiance. La maîtreſſe du commandeur ne paſſoit pas un jour ſans me venir voir ; & dans les idées où elle étoit, elle ſe faiſoit toujours accompagner d'une autre femme, comme ſi elle eût appréhendé de m'accorder trop d'avantage ſur elle, avant que toutes nos conditions fuſſent réglées. Je racontai à Perès que dans la viſite

qu'elle m'avoit rendue la veille, elle m'avoit proposé de quitter Malte, où elle sentoit bien que nous ne pouvions demeurer long-tems à couvert, & de nous rendre à Venise ou à Paris, qui lui paroissoient les seuls lieux du monde où les commerces de galanterie pussent subsister long-tems sans éclat. M'ayant fait expliquer la situation de mes affaires, elle avoit reconnu que je ne pouvois me dispenser de prendre des engagemens dans l'ordre de Malte; & j'avois entrevu à son langage que les femmes galantes font bien plus de fond sur un amant forcé au célibat, que sur ceux qui peuvent leur échapper par des dispositions qui leur font rompre tôt ou tard un commerce d'amour, pour songer au mariage. Elle m'avoit donc pressé de faire les vœux de la religion; je lui avois promis de tout employer pour obtenir que mon voyage de Venise fût compté pour ma seconde caravanne, & je comptois de me faire dispenser facilement de la troisième. Comment lui proposer, dis-je à Perès, un nouveau plan qui s'accordera mal avec la tendresse qu'elle a pour sa fille, & avec le zèle dont elle paroît remplie pour ses intérêts? En effet, toutes les explications qu'elle avoit eues avec moi, me paroissoient les soins d'une mère qui vouloit

faire tourner la galanterie à l'établiſſement ſolide de ſa fille, & nos entretiens avoient toujours été ſi ſérieux, que je n'ai jamais compris ſur quels fondemens elle avoit imaginé que j'euſſe de la tendreſſe pour elle.

Perès, à qui ce ſoupçon n'étoit pas venu plus qu'à moi, me répondit qu'au point où j'en étois ſans doute avec la jeune italienne, il ne prévoyoit pas que ſa mère ni elle puſſent rejeter aucune de mes propoſitions; & quoique je l'aſſuraſſe que je n'avois encore pour garant que les promeſſes de la mère, il prit ſur lui de les engager toutes deux à nous ſuivre. Les femmes, me dit-il, ne connoiſſent ni danger, ni peine, avec le motif de l'intérêt & de l'amour. J'aurois peut-être eu quelque difficulté à le charger de cette commiſſion, s'il ne m'eût perſuadé par d'autres diſcours que le goût du plaiſir ne tenoit que le ſecond rang dans ſon cœur après la gloire & l'amitié. Il revint après une heure d'abſence. Ce qu'il me rapporta ſans ménagement me fit trembler, & l'air ironique dont il accompagna ſon récit, ne fut pas capable de me remettre de ma frayeur. Je vous félicite, me dit-il, du progrès que vous avez fait dans un cœur ſur lequel je ne vous connoiſſois pas de prétentions. Vous êtes aimé avec les derniers

tranſports. On eſt diſpoſé à vous ſuivre au travers de tous les périls ; & pour s'en procurer la liberté, on va mettre *Helena* (c'étoit le nom de la jeune italienne) dans un couvent, où l'on ſouhaite même que l'envie lui vienne de s'engager tout-à-fait. Il m'expliqua plus férieuſement l'entretien qu'il avoit eu avec la maîtreſſe du commandeur. Dès les premiers mots il avoit compris l'erreur où elle étoit ſur l'objet de ma paſſion ; & s'obſervant aſſez pour découvrir ſans affectation tout le fond de ſes ſentimens, il avoit reconnu avec une extrême ſurpriſe que dans toutes les communications qu'elle avoit eues avec moi, elle avoit cru travailler pour elle-même. L'ouverture par laquelle il avoit commencé, ne lui avoit pas permis de diſſimuler tout-à fait notre deſſein, & c'étoit là-deſſus qu'elle avoit formé celui de mettre ſa fille dans un couvent pour ſe diſpoſer à me ſuivre. Mais Perès s'étant tenu à ce qui lui étoit d'abord échappé, l'avoit priée de ſuſpendre ſes démarches juſqu'à d'autres explications. Elle ſera bientôt ici pour les recevoir, ajouta-t-il, & voici ce que j'ai déjà médité pour vous ſervir. Nous n'avons point à faire à des veſtales ; & les conſidérations qui m'arrêteroient, s'il étoit queſtion d'une femme d'honneur, ne doivent point ici nous contrain-

dre. Je confidère au contraire que c'eft un fervice que nous allons rendre à nos maîtreffes, que de nous engager à prendre foin de leur fort, & de les fauver peut-être de la néceffité de s'adreffer plus mal. Ce que je penfe à éviter eft feulement la jaloufie d'une mère, que je crois capable de vous caufer beaucoup de chagrin par les difficultés qu'elle peut faire naître à votre amour. Sans entrer dans des explications dont le moindre mal feroit de faire traîner notre entreprife en longueur, je vous confeille d'approuver tout ce que la mère vous propofera, & de l'inviter à dîner dans quelques jours fur votre vaiffeau. Elle ne manquera point d'y mener fa fille. J'aurai foin que mon efpagnole foit de la fête; & par le foin que je vais prendre d'ordonner tous les préparatifs de notre départ, nous ferons en état de mettre à la voile au moment où nous nous trouverons raffemblés.

Un homme plus prudent ou moins paffionné auroit demandé à Perès s'il ne craignoit point qu'une hardieffe de cette nature ne paffât pour un crime aux yeux du public; mais quoique les mefures qu'il vouloit prendre le miffent à couvert de cette crainte, & que ce fût pour gagner du tems qu'il négligeoit de me les expliquer, je me livrai à fon confeil avec une

témérité qui n'étoit point excufée par les foins de fa prudence, puifque je les ignorois. Ma franchife va paroître jufques dans le récit de mes fautes, & j'annonce volontiers que je ne commence point par les plus graves. La *Rovini*, car pourquoi ferois-je difficulté de la faire connoître par fon nom? La Rovini, dis-je, tarda peu à venir m'apporter elle-même le confentement qu'elle donnoit à notre deffein. Elle y ajouta la réfolution où elle étoit de laiffer fa fille dans un couvent. Perès, qui fe trouvoit préfent à cette vifite, foulagea mon embarras en lui propofant la fête du vaiffeau. Elle l'accepta fans fe faire preffer; & fur ce qu'il lui fit entendre que notre départ n'étoit pas éloigné, elle parla volontiers d'y mener fa fille, comme dans une dernière occafion de fe réjouir, qu'elle vouloit lui procurer. Nous l'exhortâmes à ne pas différer les préparatifs de fon voyage. Elle nous parut auffi ardente que nous à fouhaiter que le jour en fût avancé. Perès, qui ne ceffa point de la voir, prit foin de répandre, & chez elle, & parmi les perfonnes qui la connoiffoient, qu'elle devoit paffer en Italie dans notre vaiffeau: ce fut la meilleure précaution de fa prudence. Le jour du dîner étant arrivé, nous nous rendîmes au port, après avoir pris les ordres du

grand-maître pour notre départ. La Rovini, que nous avions fait conduire avec sa fille & l'espagnole, y étoit à nous attendre. Nous commençâmes par un grand dîner qui fut poussé jusqu'à la nuit, & les ténèbres n'eurent pas plutôt commencé à s'épaissir, que Perès donna ordre secrètement qu'on mît à la voile.

Il attendit que nous fussions sortis du port pour adresser aux trois dames le discours qu'il avoit médité. Il prit son sujet d'assez loin; & venant à la conclusion par divers détours, il leur déclara que faisant fond sur les sentimens qu'elles avoient pour nous, & nous sentant pénétrés pour elles de la plus vive tendresse, nous nous étions flattés de ne pas leur déplaire en les associant à notre fortune & à nos entreprises. Au moment où je parle, ajouta-t-il, Malte est loin de nous, & ce qui va nous occuper uniquement est la gloire & l'amour. L'espagnole marqua peu de surprise. La Rovini parut inquiète un moment, & sa rêverie néanmoins n'aboutit qu'à témoigner quelque chagrin de se trouver embarquée sans ses malles. Mais Perès avoit prévenu cette plainte. Je les ai fait apporter, lui dit-il, depuis que vous êtes à bord. Ma hardiesse fut regardée, après cette explication, comme une galanterie, qui donna naissance au badinage le plus agréable.

La Rovini se consola d'avoir sa fille avec elle ; & croyant désormais sa partie trop bien formée avec moi pour avoir besoin de se contraindre, elle me donna pendant toute la soirée mille témoignages de joie & de tendresse.

Mon embarras fut d'abord extrême. Je voulois beaucoup de mal à Perès de n'avoir pas mieux expliqué dès le premier moment quel devoit être notre partage. Comme je répondois mal aux avances de la Rovini, que la force d'une véritable passion me rendoit fort retenu avec Helena, & que Perès attentif à la bienséance, ou peu pressé peut-être par ses sentimens pour l'espagnole, ne marquoit pas pour elle un empressement fort exclusif; la conversation ne cessa point d'être générale, & des spectateurs indifférens auroient eu peine à juger pour qui l'amour nous intéressoit tous deux. Cependant cette comédie ne pouvoit durer long-tems. Dès le même soir, la Rovini, qui s'attendoit à passer la nuit avec moi, me prit à l'écart ; & m'ayant représenté qu'elle avoit élevé sa fille avec beaucoup de retenue, elle me fit entendre que son dessein étoit non-seulement de la laisser dans l'ignorance de notre commerce, mais de lui dérober tout ce qui pouvoit lui en faire naître le soupçon. C'est

l'unique raiſon, ajouta-t-elle, qui me faiſoit ſouhaiter de la voir dans un couvent. Mais ne pourriez-vous pas la loger dans un cabinet qui fût à quelque diſtance de votre chambre? L'occaſion étoit belle ſans doute, pour lui déclarer que je ne prétendois rien d'elle qui pût bleſſer les yeux de ſa fille. J'en aurois profité, s'il ne m'étoit venu dans l'eſprit une idée qui s'accordoit mieux avec la tendreſſe de mes ſentimens. Cette ſéparation qu'elle demandoit pour Helena, m'aſſuroit la facilité de la voir ſeule, de lui ouvrir mon cœur ſans témoins, & d'obtenir d'elle-même ce que je n'aurois voulu devoir qu'à ſon inclination. Tous mes déſirs n'avoient encore pu me faire obtenir cette faveur. Dans le tems que je croyois ſa mère d'intelligence avec moi pour la livrer à mon amour, j'avois fort bien compris que, dans la vue de faire ſes conditions plus avantageuſes, elle pouvoit ſe croire intéreſſée à ne me pas laiſſer la liberté d'en approcher; & depuis que Perès m'avoit appris de quelles idées elle ſe flattoit, je n'avois eu ni le tems ni le pouvoir de ménager mes intérêts moi-même. Ainſi, loin de m'expliquer avec elle, je réſolus de faire durer beaucoup plus long-tems ſon erreur, & d'en profiter ſecrètement pour gagner le cœur de ſa fille par mes careſſes. Il m'importoit peu

quelle opinion elle pouvoit prendre de l'affectation avec laquelle je m'efforcerois d'éviter toutes sortes d'ouvertures avec elle, & surtout de la solitude où elle alloit se trouver la première nuit & les suivantes. Je regardois au contraire le tems qu'elle passeroit à m'attendre, comme une augmentation de facilité pour la visite que je méditois ; & si l'amour la faisoit veiller, c'étoit en quelque sorte pour ma sûreté.

Il ne me fut pas difficile d'arranger les logemens d'une manière favorable à mon dessein. Nous conduisîmes les trois dames dans leurs cabanes. Perès, qui brûloit d'apprendre de quoi j'étois convenu avec la Rovini, me rejoignit après les avoir quittées. Il approuva beaucoup mes vues ; & pour les siennes, dont j'étois aussi curieux d'être informé, il me confessa naturellement que n'ayant pas encore été fort pressant avec son espagnole, ce n'étoit pas dès le premier jour qu'il vouloit entrer dans une liaison intime avec elle. Ainsi cette nuit que nous avions envisagée de loin comme le commencement de notre bonheur, ne décida rien pour nos espérances. Il ne me restoit que celle de satisfaire du moins mes plus tendres désirs. J'en attendois le moment avec des transports d'impatience. Les précautions

que j'avois à prendre ne regardoient que mon entrée dans la cabane d'Helena, que j'appréhendois d'effrayer. Je m'en approchai fans bruit ; & connoiffant la manière d'en ouvrir la porte, je comptois m'introduire de même jufqu'à fon lit. Cependant un léger mouvement qu'elle entendit lui fit demander s'il y avoit quelqu'un dans fa cabane. Il falloit répondre ou abandonner mon entreprife. Je me hazardai à dire oui. C'eft donc vous, maman, reprit-elle. Comme je ne craignois rien tant que de lui caufer affez de frayeur pour lui faire jeter quelque cri, je pris le parti de lui répondre encore que j'étois fa maman. Je gagnai ainfi fon lit, fur le bord duquel je m'affis auffi-tôt. Elle me demanda pourquoi j'étois fans lumière ? C'eft que j'ai plufieurs chofes d'importance à vous communiquer, lui dis-je, en contrefaifant doucement le fon de ma voix, & je ferois fâché qu'elles fuffent entendues. Commencez donc par vous affurer que vous n'avez rien à craindre, & que je ne vous demande que la permiffion de vous entretenir un moment. Suppofez que je fuis votre maman, ajoutai-je d'un ton encore plus doux, & n'ayez pas plus d'inquiétude avec moi qu'avec elle. Mais qui êtes-vous ? reprit-elle. Je fuis le chevalier de...., lui répondis-je, qui

vous aime plus que sa propre vie, & qui aimeroit mieux la perdre mille fois que de vous offenser ou de vous déplaire. Je continuai ainsi de la flatter, jusqu'à ce que je me crus sûr par ses réponses qu'elle étoit disposée à m'écouter tranquillement.

Vous êtes ce que je connois de plus aimable, lui dis-je enfin, & j'ai pour vous des sentimens si tendres, que je ne puis être heureux si vous ne m'accordez pas votre cœur. Je viens vous le demander, belle Helena, en vous donnant le mien. Mon unique désir est de vous faire un sort digne d'envie, par les biens de la fortune & par les complaisances de l'amour. Vous serez la maîtresse absolue de tout ce qui m'appartient, comme votre mère l'étoit chez le commandeur de...; & lorsque vous disposerez ainsi de tout ce que je possède, vous verrez que c'est encore sur moi que vous aurez le plus de pouvoir. Je n'aurois pas fini si-tôt un discours que je trouvois tant de plaisir à prononcer; mais elle m'interrompit. Eh! quoi donc, me dit-elle d'un ton de douceur & d'innocence dont je fus enchanté, n'aimez-vous pas ma mère, & n'est-ce pas pour être aimée de vous comme du commandeur, qu'elle est venue vivre avec vous? Elle s'en flatte du moins, & c'est elle-même qui me l'a dit. En

voulant me mettre au couvent, elle m'avoit promis qu'à votre retour de la mer, elle viendroit m'en tirer, & que nous mènerions avec vous une vie auſſi heureuſe que chez le commandeur. Je l'interrompis à mon tour. Elle ſe flatte mal-à-propos, lui dis-je, car je n'ai jamais aimé que vous, & c'eſt pour vous ſeule que j'ai penſé à me faire accompagner de votre mère, qui n'aura qu'à vous l'obligation de tout le bonheur qu'elle ſe promet avec moi. Mais ne me promettez-vous pas de répondre à ma tendreſſe, & de conſentir à tout ce que je veux faire pour vous rendre heureuſe? Ici Helena, dont j'attendois impatiemment la réponſe, parut balancer un moment. Vous ne me répondez rien, lui dis-je. Ah! je vois bien que votre mère m'aime plus que vous. Son embarras ayant encore duré quelques inſtans, elle me dit enfin que, pour être ſincère, elle vouloit m'avouer qu'elle s'étoit bien apperçue, dès le jour que je les avois délivrées de l'eſclavage, que j'avois pris de l'inclination pour elle, & qu'elle avoit eu cette penſée auſſi long-tems que les diſcours de ſa mère ne l'avoient pas forcée d'en prendre une autre; qu'elle avoit eu tant de plaiſir à ſe figurer que je l'aimois, que ſi je voulois l'en croire elle avoit beaucoup ſouffert en perdant cette

espérance; enfin que s'il étoit vrai que j'eusse pour elle les sentimens dont je l'assurois, son cœur lui disoit de même qu'elle étoit capable d'en prendre de fort tendres, & que sans s'embarrasser des biens & des avantages que je lui faisois envisager en s'attachant à moi, elle feroit tout son bonheur de m'aimer & de me plaire. Une déclaration si tendre, prononcée avec une timidité ingénue, qui se faisoit sentir par une espèce de tremblement que je remarquois dans le son de sa voix, me fit éprouver dès ce moment plus de plaisir que je ne m'en étois jamais promis de l'amour; & je n'en puis donner une plus haute idée, puisque j'y avois déjà comme attaché toute la douceur de ma vie. Il n'y eut ni respect, ni défaut d'expérience, qui pût prendre le moindre ascendant sur mon transport; je me laissai tomber à côté d'Helena, & rencontrant sa tête & ses mains, je m'enivrai un moment de mille plaisirs inexprimables, avec la satisfaction de croire que je les faisois partager: mais lorsque ma hardiesse augmentoit, & que je ne me sentois point repoussé assez brusquement pour croire qu'elle fût condamnée, je fus saisi par des bras plus puissans, qui m'arrachèrent du lit avec la dernière violence, & qui me firent éprouver dans plus d'un endroit des meurtrissures capables de me faire

faire jeter des cris. Le seul soin de ma défense m'auroit fait appeler quelqu'un de mes gens à mon secours, si dans les mouvemens que je fis pour me dégager, je n'eusse distingué les habits d'une femme. Il ne me parut pas incertain que ce ne fût la Rovini. Mais cette pensée augmentant ma confusion, j'aidai aux efforts qu'elle faisoit pour m'entraîner vers la porte, & je me gardai bien de laisser échapper un seul mot qui pût faire connoître à Helena, que j'étois aux mains avec sa mère. Quelque jugement qu'elle portât du bruit qu'elle entendoit près d'elle, & de mon départ précipité, la crainte étouffa sa voix. La Rovini s'étant obstinée à garder le même silence, cette scène bizarre ne causa aucun trouble dans le vaisseau.

Cependant j'étois tenu au collet, & suivant sans résistance la main qui m'entraînoit, je ne fus pas long-tems à reconnoître mon ennemie. Sa langue, que le transport de sa colère, ou la crainte d'être reconnue de sa fille, avoit comme forcée jusqu'alors au silence, se délia pour m'accabler d'injures. Les noms de perfide & de monstre ne me furent point épargnés, & les coups auroient peut être recommencé, si je ne m'étois mis, en entrant dans sa chambre, derrière une chaise que je lui opposois pour

me garantir. Le parti que je n'aurois pas manqué de prendre, auroit été de l'abandonner seule à sa fureur, si je n'eusse appréhendé de la lui voir tourner contre sa fille. Mais cette crainte, autant que la nécessité d'en venir à des explications qui ne pouvoient plus être différées, me détermina enfin à lui demander un moment de tranquillité & d'attention, pour l'ouverture que j'avois à lui faire. Je ne mérite, lui dis-je, ni les coups ni les reproches dont vous m'accablez. Je n'ai point de part à votre erreur; & lorsque vous m'avez supposé pour vous d'autres sentimens que ceux de l'estime & de l'amitié, vous n'en avez trouvé le fondement ni dans mes discours ni dans ma conduite. J'aime votre fille. Cela est-il clair? Je n'ai aimé qu'elle depuis le premier moment que je l'ai connue, & c'est pour elle uniquement que je vous ai fait des propositions d'établissement. J'y faisois entrer néanmoins le vôtre, parce que je ne pouvois distinguer vos intérêts de ceux de votre fille. Mais c'est à la charmante Helena que j'ai consacré tous les mouvemens de mon cœur. Voyez maintenant si vous voulez contribuer au bonheur d'une fille qui doit vous être chère, & rendre le vôtre certain par les arrangemens que j'ai pris pour notre satisfaction commune.

J'attendois ſa réponſe; mais ne faiſant attention qu'à ſa penſée, elle me demanda ſi je m'étois aſſuré de l'inclination de ſa fille. J'entendis le ſens de cette queſtion; & me faiſant honneur de ma ſincérité, je lui confeſſai naturellement que je venois d'entretenir ſa fille pour la première fois. A peine avois-je achevé ces mots, que la furieuſe Rovini pouſſant contre moi la chaiſe qui nous ſéparoit, ſortit de la chambre où j'étois avec elle, & gagna celle de ſa fille, où elle s'enferma ſans vouloir m'entendre. Je paſſai le reſte de la nuit à la porte, moins occupé de mon amour que de la crainte d'un tranſport dont je ne pouvois pénétrer les ſuites. Avec quelque ſoin que j'euſſe baiſſé la voix pour éviter d'être entendu, un de mes gens qui fut réveillé par le bruit, & que le reſpect empêcha de s'approcher ſans être appelé, prit le parti d'avertir Perès, qu'il ſe paſſoit quelque choſe d'extraordinaire entre les deux dames & moi. Il accourut, & le récit que je lui fis de mon aventure le fit éclater de rire. J'étois encore trop ému pour prendre goût à cette plaiſanterie: mais ſe plaignant de me voir l'humeur ſi chagrine, il me conjura d'écouter une autre ſcène qui n'étoit guères différente de la mienne, & qui ne lui avoit pas permis de m'écouter ſérieuſement, quand

il avoit comparé mon sort avec le sien. A peine m'avoit-il quitté, que malgré le dessein où il étoit de laisser dormir tranquillement son espagnole, il avoit pris la résolution d'essayer si elle s'offenseroit de lui voir troubler son repos. Il étoit allé à sa chambre, dont il n'avoit pas eu de peine à s'ouvrir l'entrée ; & se présentant à elle avec la gaieté d'un amant qui ne prévoit pas beaucoup de résistance, il avoit été surpris de s'entendre reprocher un excès de liberté qui blessoit la bienséance. Il n'avoit pris d'abord ce reproche que pour une coquetterie, & devenant plus pressant à mesure que ses désirs augmentoient, il s'étoit rendu si importun, qu'on s'étoit défendu avec une violence, dont son visage conservoit quelques traces. Enfin vaincu par les efforts & par les larmes de dona Elvire, il avoit consenti à l'écouter, ou plutôt il l'avoit suppliée de lui apprendre la cause de ses dégoûts ou de sa haine. Elle avoit pris le langage de la vertu, pour lui protester qu'elle étoit aussi sensible qu'elle le devoit aux soins généreux dont il l'avoit honorée dans sa disgrace; mais que dans le misérable état de sa fortune, n'ayant pour tout bien que son honneur, que le ciel avoit préservé de sa propre foiblesse & de la violence des corsaires, elle étoit résolue de le

conserver à quelque prix que ce fût. Je suis bien éloigné, lui avoit répondu Perès, d'y vouloir donner la moindre atteinte; & ce que je vous propose est un commerce honnête & constant, qui ne doit en rien altérer les vertueux sentimens de votre cœur. Mais rejetant jusqu'à l'ombre de la galanterie, elle lui avoit demandé pour unique grâce de la laisser libre, ou de souffrir qu'elle nous quittât au premier port où nous aurions la commodité de relâcher. Perès, piqué peut-être de cette rigueur, qui n'avoit pu lui paroître qu'une affectation de vertu, n'avoit pas balancé à lui demander quelle différence elle trouvoit donc entre lui & son premier amant; & piquée à son tour d'une question qu'elle avoit regardée comme un outrage, elle lui avoit répondu qu'elle y trouvoit celle que l'amour faisoit mettre entre un amant chéri & un visage odieux. Elle l'avoit forcé de sortir après cette réponse; & toutes les instances par lesquelles il l'avoit sollicitée de lui rouvrir sa porte, pour recevoir ses soumissions & ses excuses, n'avoient abouti qu'à lui attirer de nouvelles injures.

Perès, peu touché par l'amour, ne trouvoit qu'un sujet de raillerie dans la ressemblance de nos aventures. Je prévois notre sort, ajouta-t-il. Après avoir regardé nos dames comme l'agré-

ment de notre route, peut-être en vont-elles faire le ſupplice; & nous ſerons fort heureux à la fin de trouver quelque moyen de nous en défaire honnêtement.

Tout ce qu'il y avoit de plaiſant dans ſon récit, ne diſſipa point l'inquiétude & le chagrin dont j'étois poſſédé. Je ſuis fâché, lui dis-je, de vous voir dans une diſpoſition qui ne me permet pas même d'attendre de vous un bon conſeil. Ce qui vous paroît un badinage, eſt la plus ſérieuſe affaire de ma vie. J'aime plus que jamais, depuis que je ſuis ſûr d'être aimé. Ma paſſion eſt devenue ſi néceſſaire à ma vie, que je préférerois la mort à la néceſſité de me ſéparer d'Helena. Je la verrai malgré ſa mère, je ferai mon bonheur de ſa tendreſſe, je la rendrai heureuſe elle-même par l'ardeur & la conſtance de mes ſentimens. Ne ſeroit-il pas de bonne grâce que ſa mère fût arrêtée par des excès de délicateſſe, elle qui a vêcu quinze ans avec un commandeur décrépit? & puis, ne ſommes-nous pas ici les maîtres? Qu'a-t-elle droit de me refuſer, après avoir eu deſſein de ſe livrer elle-même à moi? Plaiſant exemple pour ſa fille! autorité encore plus plaiſante d'une mère qui n'oſeroit avouer publiquement ce titre! S'il falloit diſcuter les droits, Helena appartient à l'ordre. N'eſt-elle pas fille d'un

commandeur ? Je m'engageai ainſi dans un torrent de plaintes & de réflexions, dont Perès, diſpoſé à la raillerie par ſon aventure, ne put s'empêcher de rire beaucoup. Il y mêla néanmoins quelques avis ſérieux ſur le tort que j'avois de laiſſer prendre ſur moi tant d'empire à l'amour. Mais je n'étois plus en état de goûter un conſeil ſi ſage. Je condamnerois votre paſſion, me dit-il, ſi vous y cherchiez autre choſe que du plaiſir & de l'amuſement : ce ſont les bornes que la ſageſſe vous impoſe. L'honneur ne doit pas moins vous y retenir. Ne doutez pas, ajouta-t-il, que les caprices de la Rovini, comme la fierté de mon Elvire, ne cèdent bientôt à l'intérêt. Qu'ont-elles à eſpérer de plus heureux que nos offres ? La néceſſité leur fera jeter le maſque, & votre impérieuſe mère ſera trop contente de devoir ſon entretien à l'attachement que vous avez pour ſa fille.

Il me fut auſſi impoſſible de me raſſurer ſur les prédictions de Perès, que de me rendre à ſes exhortations. Je n'en retournai pas moins à la porte d'Helena, où je paſſai tout le reſte de la nuit dans une agitation que je ne puis repréſenter. A peine le jour fut-il arrivé, que tremblant encore pour la ſûreté de ma chère maîtreſſe, je fis entrer dans ſa chambre une

femme que j'avois prise pour la servir. Mon trouble augmenta jusqu'au moment où je la vis reparoître. Elle me dit que la Rovini avoit passé la nuit à côté de sa fille, & qu'ayant fait à son réveil des plaintes fort amères de ma témérité, elle se promettoit bien de ne plus quitter un moment Helena, la nuit & le jour. Je demandai s'il lui étoit échappé quelque regret de se trouver dans le vaisseau. Son ressentiment ne s'étoit point tourné de ce côté-là; & je conçus que malgré sa colère, elle ne renonçoit point aux espérances de fortune qu'elle avoit fondées sur mes promesses.

Cependant rien ne fut plus triste que notre société, pendant les deux jours suivans. Perès affectoit pour son espagnole une froideur dont il espéroit peut-être plus d'effet que de ses transports; & moi qui voyois continuellement Helena sous l'aile de sa mère, à peine osois-je lever les yeux sur elle, dans la crainte que mes regards ne fussent observés. Le troisième jour, un vent impétueux nous ayant jetés, avec quelque danger, sur les côtes de la Morée, nous réparâmes avantageusement quelque dommage que notre vaisseau avoit souffert, par la prise d'un brigantin turc, qui portoit les impôts du pays à Constantinople. Après

nous être saisis du trésor & de l'équipage, nous délibérâmes si nous nous asservirions à l'usage, qui est de conduire directement ces sortes de prises au grand-maître : mais d'autres intérêts nous faisant souhaiter que notre course fût plus longue, Perès ne combattit point l'envie que je marquai de nous défaire du brigantin dans le premier port chrétien. Nous retournâmes jusqu'à l'entrée du golfe, où nous prîmes le parti de gagner Ancone. Perès me dit en abordant : Je suis fort curieux de savoir si nos dames marqueront ici quelqu'envie de nous quitter. Cette pensée, qui ne m'étoit pas venue jusqu'alors, me jeta dans une si vive inquiétude, que je fis jeter l'ancre à quelque distance du rivage ; & demeurant à bord, je laissai à Perès le soin de finir nos affaires. Mais ayant pris un moment dans l'intervalle pour revenir au vaisseau, il poussa l'orgueil de son triomphe jusqu'à reprocher à doña Elvire de n'avoir pas encore pensé à prendre quelques rafraîchissemens dans la ville. Elle reçut ce compliment comme une simple politesse ; & ne conservant plus le moindre souvenir du dessein qu'elle avoit eu d'abandonner le vaisseau, elle proposa à ses deux compagnes de profiter des offres de Perès. Je tremblai en les

y voyant consentir, & j'en fis un reproche secret à Perès, qui rit de ma frayeur.

Nous nous rendîmes dans une hôtellerie du port, où je n'eus pas plutôt mis le pied, que mon mauvais génie m'inspira une pensée également funeste à mon honneur & à mon repos. Sans la communiquer à Perès, je le priai d'occuper adroitement la Rovini, pour me donner le tems d'entretenir sa fille; & le prévenant seulement sur une courte absence que je méditois, je lui recommandai de feindre que j'étois retourné avec elle au vaisseau. M'étant approché d'Helena, dont les yeux étoient sans cesse tournés sur moi, je lui demandai en peu de mots, si elle m'aimoit assez pour quitter sa mère & me suivre. Mon dessein étoit de l'éloigner en effet de quelques milles d'Ancone, & de la mettre dans un couvent, où je me proposois de la venir prendre aussi-tôt que nous serions de retour à Malte. Elle n'eut pas besoin de cette explication, pour m'assurer qu'elle ne vouloit vivre que pour moi. Je convins avec elle d'un signe par lequel mon valet lui feroit entendre qu'il seroit tems de sortir. Les ordres que je donnai secrètement, furent de me trouver dans la ville une voiture. Elle fut prête en moins d'un

quart-d'heure. Helena ne se fit point avertir deux fois qu'il étoit tems de se rendre à la porte. Sa mère eut d'autant moins d'inquiétude de la voir disparoître, qu'étant sorti moi-même quelques minutes auparavant, elle n'eut pas le moindre soupçon de notre intelligence. J'attendois la charmante Helena. L'amour ne me permit point de faire attention qu'une si étrange démarche dans une fille de quatorze ans, ne supposoit pas une éducation aussi réglée que sa mère nous avoit représenté la sienne. Je m'abandonnai à toute la chaleur de mes sentimens. Nous sortîmes de la ville, sans autre suite que le valet qui nous avoit servis. Nous marchâmes d'abord au hasard, pour gagner quelque avance sur ceux à qui la pensée pouvoit venir de nous poursuivre. Mais après avoir fait environ trois milles avec beaucoup de diligence, je fis arrêter la chaise dans un village, où je voulois m'informer s'il y avoit quelque couvent voisin. Mes idées étoient fort éloignées du péril qui me menaçoit. Il fallut offrir à Helena quelques rafraîchissemens. La force de l'occasion, ou plutôt la foiblesse de deux cœurs passionnés, nous fit oublier le projet que je venois de communiquer à l'aimable Helena, & que je lui avois fait approuver. Nous nous trou-

vâmes en un moment au-delà des bornes que nous nous étions imposées ; & loin de revenir de cet égarement, nous ne pensâmes qu'à l'augmenter par de nouveaux excès. L'oubli de nous-mêmes & de tout ce qui étoit hors de nous fut poussé si loin, que nous passâmes trois semaines dans le même lieu, sans faire réflexion si le vaisseau m'attendoit, si Perès avoit trouvé le moyen d'appaiser la Rovini, & si l'argent même qui se trouvoit dans ma bourse suffisoit pour la dépense peu ménagée que nous avions faite dans l'hôtellerie. Il ne m'en restoit pas assez du moins, pour exécuter le projet du couvent ; & lorsque je commençai à faire cette réflexion, je ne trouvai point d'autre expédient que de faire partir mon valet pour Ancone, avec ordre de ne se présenter à Perès qu'avec beaucoup de ménagemens. Il revint peu d'heures après. Le vaisseau étoit parti ; mais il m'apportoit une lettre de Perès, que ce fidelle ami avoit envoyée de son bord dans le lieu où je l'avois quitté. Il me marquoit qu'ayant trompé la Rovini par la feinte que je lui avois suggérée, il l'avoit fait rentrer facilement dans le vaisseau : mais la fureur qui l'avoit saisie, en découvrant que je lui enlevois sa fille, avoit été si difficile à modérer,

qu'après avoir passé quelques jours à m'attendre, plus occupé du soin d'arrêter une mère furieuse que de celui de vendre le brigantin, il s'étoit cru obligé par la prudence de remettre à la voile. Il me donnoit rendez-vous à Naples, où il vouloit relâcher avant l'hiver; & n'ignorant point que j'avois peu d'argent sur moi, il avoit laissé chez un banquier mille pistoles, qui devoient m'être comptées à la seule vue de sa lettre.

Mon imprudente passion me fit regarder toutes ces nouvelles comme autant de faveurs de la fortune. Je me trouvois libre avec ce que j'aimois; il ne me manquoit rien pour la satisfaction de tous mes désirs. Sur-le-champ j'allai toucher mes mille pistoles, & prenant la route de Naples dans la même voiture que j'avois gardée jusqu'alors, je me promis de passer délicieusement, dans une si belle ville, environ six semaines qui restoient jusqu'au tems que Perès m'avoit fixé. Nous ne trouvâmes que de l'agrément sur la route. Helena, dont la douceur m'avoit toujours paru un peu trop semblable à la langueur, acquit tant de vivacité par l'exercice continuel du plaisir, que j'avois l'esprit aussi agréablement occupé de son entretien, que mon cœur l'étoit toujours de ses charmes.

Nous arrivâmes à Naples dans un tems où les ſpectacles & les fêtes s'y ſuccédoient tous les jours, à l'occaſion de la paix qui venoit d'être ſignée entre l'Empire & la France. A peine fûmes-nous aſſurés d'un logement, que nous étant informés des occaſions de nous réjouir, nous n'épargnâmes rien pour y paroître avec diſtinction. Helena, qui avoit du moins tiré de ſon éducation le goût de la parure, ſe ſignala dès le premier jour par la galanterie de ſon ajuſtement. Sa taille & ſa bonne grâce lui attirèrent tant d'admiration, malgré le déguiſement du maſque, que ſe trouvant environnée d'une foule de courtiſans qui ſe pouſſoient ſans ordre dans une des plus grandes ſalles d'Italie, je perdis ſes traces, & je fis des efforts inutiles pour les retrouver. Mes recherches ſe firent d'abord ſans alarmes. Je ne pouvois me figurer qu'elle fût ſortie de la ſalle; & lui ſuppoſant les mêmes ſoins pour me rejoindre, je me flattois du moins qu'à meſure que la foule viendroit à diminuer, il me ſeroit plus aiſé de la reconnoître. Mais ayant perdu toutes mes peines, l'amertume qui s'empara de mon cœur fut ſi vive & ſi preſſante, que ſentant juſqu'à ma voix qui s'affoibliſſoit avec mes forces, je m'aſſis ſur le coin d'un banc, où toute ma fermeté natu-

relle ne fut point capable d'arrêter mes larmes. Que m'auroit-il servi de prendre des informations parmi des gens dont nous n'étions pas connus ? Ce n'étoit pas d'ailleurs de ceux qui restoient dans la salle, que je pouvois savoir où je devois chercher une femme qui n'y étoit plus ; & quel chemin avois-je à prendre pour la découvrir ? Mon désespoir augmentoit à chaque moment : j'étois observé néanmoins dans la situation où je m'étois mis. Un masque, qui avoit remarqué jusqu'à mes larmes, s'approcha de moi, & me demanda civilement ce qui m'affligeoit. A peine eus-je la force de retenir mes sanglots. J'ai perdu . . . ; & ne sachant par quelle qualité je devois désigner Helena, j'ai perdu, lui dis je, après avoir hésité quelques momens, une jeune étrangère que je donnerois ma vie pour retrouver. Ne seroit-ce pas, reprit-il, cette belle personne qui a fait l'admiration de toute l'assemblée ? Ah ! ce ne peut être qu'elle, répondis-je avec tout l'empressement de l'espérance. Il sourit de mon ardeur ; & me faisant entendre qu'il croyoit savoir de quel côté je devois la chercher, il m'offrit de me servir de guide dans une ville que je n'avois pas l'air de connoître beaucoup. J'y consentis, sans examiner si ce n'étoit pas

une nouvelle imprudence. Un équipage fort leste qui attendoit à la porte, nous reçut au même moment. Nous fûmes conduits à grand train dans une maison qui étoit à l'extrémité d'un faubourg; j'y fus introduit avec toutes sortes de politesses. La compagnie y étoit nombreuse, & l'empressement avec lequel on s'assembla autour de moi, me fit connoître qu'on attendoit quelque chose d'extraordinaire de mon arrivée. J'étois démasqué: on admira beaucoup ma figure. Les questions commencèrent sur mon pays, sur le sujet de mon voyage, sur le tems que je me proposois de passer à Naples; & comme si l'on eût ignoré l'embarras où mon guide m'avoit trouvé au bal, on parut apprendre avec la dernière surprise ce qu'il raconta de ma tristesse & de mes larmes. Alors la curiosité devint encore plus pressante pour savoir ce que j'avois perdu, & quels liens j'avois avec la personne que je regrettois. Mes réponses furent vagues; & m'impatientant à la fin de ne pas trouver les éclaircissemens qu'on m'avoit promis, je déclarai nettement à mon guide que je me croyois joué par ses promesses. Il sourit de cette chaleur, & il m'assura que depuis notre arrivée il avoit déjà reçu des nouvelles qui devoient me consoler.

En

En effet, m'ayant pris auſſi-tôt par la main, il me pria de le ſuivre dans une ſalle voiſine. Tous les ſpectateurs nous y accompagnèrent. Le premier objet que j'y apperçus fut Helena, qui étoit aſſiſe au milieu de quelques dames, de qui elle recevoit mille careſſes. Ses yeux étoient mouillés de pleurs, & je découvris tant de marques d'inquiétude & d'abattement ſur ſon viſage, que je me flattai de lui avoir coûté des regrets auſſi ſincères que les miens. La préſence de vingt perſonnes, dont je ne connoiſſois encore ni la qualité ni le nom, ne m'empêcha point de courir à elle, & de l'embraſſer avec des mouvemens de joie qui en causèrent beaucoup à toute l'aſſemblée. On m'apprit alors que j'étois chez la princeſſe de *Mezza-Terra*, qui avoit voulu ſe faire un amuſement de notre aventure. Helena s'étant égarée dans la foule des maſques, avoit ſenti plutôt que moi la crainte de ne pas nous retrouver; & dans le ſaiſiſſement qu'elle en avoit eu, elle s'étoit démaſquée pour interroger tous ceux qui ſe préſentoient autour d'elle. Sa figure ayant charmé ceux qui l'admiroient déjà ſous ſon déguiſement, elle avoit obtenu peu de réponſe à des queſtions qu'on ne comprenoit point; & les regards qu'on jetoit ſur elle achevant de

l'effrayer, elle s'étoit assise comme moi sur un banc, où elle s'étoit mise à verser un ruisseau de larmes. La princesse de Mezza-Terra avoit été la plus ardente à la rassurer; & la pressant par diverses interrogations, elle avoit tiré d'elle que c'étoit son amant qu'elle avoit perdu. Mon portrait & la description de mon habillement avoient fait concevoir à la princesse qu'il seroit aisé de me démêler dans la foule. Elle avoit chargé de ce soin le comte de Palini; & cherchant à se réjouir par une aventure extraordinaire, elle avoit persuadé à la triste Helena qu'étant femme du gouverneur de la ville, elle pouvoit savoir en peu de tems ce que j'étois devenu. Elle l'avoit menée avec elle dans une maison de plaisir qu'elle avoit au fauxbourg, où elle avoit fait préparer à souper pour une multitude d'amis, qui prenoient autant de plaisir qu'elle à notre embarras.

Nous fûmes les divinités de la fête. Je fus aussi caressé par les dames, qu'Helena de tous les cavaliers. Le repas fut prolongé fort avant dans la nuit. On nous pressa de raconter nos aventures, & je fus obligé, pour me tirer d'embarras, d'inventer des circonstances qui étoient propres au contraire à déguiser ce que je ne voulois pas découvrir. Enfin, lorf-

que le tems de ſe retirer fut arrivé, nous ne manquâmes point de gens officieux qui nous offrirent leur voiture. J'aurois ſouhaité de ne me pas ſéparer d'Helena. Mais n'ayant rien à riſquer de la part des plus honnêtes gens de Naples, je conſentis à la laiſſer partir avec un chevalier & deux dames qui avoient paru plus empreſſés que les autres autour d'elle. Le carroſſe où j'étois, ſuivoit de près; & l'ordre fut donné aux deux cochers de ſe rendre au lieu où nous étions logés. Cependant, ſans avoir rien entendu qui dût me faire craindre quelque changement, je ne trouvai point Helena en arrivant à notre hôtellerie. Je demandai à mes guides ce que je devois penſer de ce retardement; ils en parurent auſſi ſurpris que moi. Nous paſsâmes plus d'une heure dans des impatiences inutiles. Enfin, leur ayant propoſé de nous rendre chez le marquis de Leniati, qui s'étoit chargé avec ſes deux ſœurs de remettre Helena chez elle, ils m'y conduiſirent, avec autant d'empreſſement que moi, pour pénétrer cette nouvelle aventure.

On nous ouvrit chez le marquis; mais le portier, qui avoit apparemment ſes ordres, s'informa ſi j'étois du nombre de ceux qui ſouhaitoient de le voir, & m'entendant ré-

pondre que j'étois celui dont il demandoit le nom, il me dit honnêtement que le marquis s'étoit déjà retiré, & qu'Helena, dont l'absence pouvoit me causer de l'inquiétude, s'étoit déterminée à passer la nuit avec les deux dames. Cette réponse ne faisant qu'augmenter mon trouble, j'aurois insisté absolument à vouloir lui parler, si le comte de Palini, qui étoit dans notre carrosse, ne m'eût représenté qu'Helena étant entre les mains de deux des plus honnêtes femmes de Naples, je devois être sans inquiétude jusqu'au lendemain, & la croire aussi sûrement qu'entre mes bras. Je pris le parti, sur sa parole, de retourner chez moi; mais je n'en passai pas moins la nuit dans une cruelle agitation.

A peine le jour fut-il arrivé, qu'on m'annonça le marquis de Leniati, qui demandoit avec empressement à me voir. Je n'eus pas le tems de sortir du lit pour le recevoir. Il m'embrassa d'un air tendre; & me priant de faire écarter mes gens, il me fit craindre par cette précaution quelque confidence sérieuse & importante.

Je ne veux point, me dit-il, que vos alarmes durent plus long-tems, & j'aurois regret de vous en avoir causé, si je n'étois sûr de les réparer en vous communiquant

aujourd'hui ma joie. Votre propre intérêt doit vous rendre capable de quelque discrétion, & c'est une loi que vous me permettrez de vous imposer. Il s'arrêta pour me donner le tems de lui promettre le secret. Il y a quinze ans, reprit-il, que n'en ayant pas plus de trente, j'étois à voyager dans les différentes parties de l'Italie. Je connoissois le commandeur de . . . . , qui avoit son château dans le voisinage d'Orbitello. Il y faisoit depuis peu son séjour avec une jolie maltoise qu'il avoit engagée à le suivre, & qui ne pouvoit avoir pour lui d'autre attachement que celui de l'intérêt. Je passai quelques semaines avec eux, pendant lesquelles j'eus le bonheur de plaire à la maîtresse du commandeur. Elle me reçut plusieurs fois dans son lit, & je ne la quittai qu'après m'être rassasié de ses faveurs. Quelques mois après, étant de retour à Naples, je reçus d'elle une lettre qui m'apprit qne je lui avois laissé un fruit de nos amours, & que ne pouvant déguiser sa situation au commandeur, elle avoit réussi, avec plus de bonheur qu'elle ne l'avoit espéré, à persuader à ce bon vieillard qu'il étoit de lui. Elle me demandoit quelles étoient mes intentions sur le sort de cet enfant. Je lui écrivis que ma réponse étoit

renfermée dans l'explication qu'elle me donnoit elle-même, & qu'elle devoit être ſans inquiétude pour ce qui naîtroit d'elle lorſque ſon vieil amant s'en reconnoiſſoit le père. Il ne me reſtoit point d'inclination pour elle, & le fruit d'une paſſion de trois ſemaines me touchoit ſi peu, que je ne me ſentois pas la moindre diſpoſition à me charger de ce fardeau. Ma lettre, qui étoit d'ailleurs moins tendre que civile, dut la piquer beaucoup, puiſqu'elle m'a privé depuis ce tems-là d'en recevoir des ſiennes.

Cependant ayant été hier invité à ſouper chez la princeſſe de Mezza-Terra, je n'ai pu voir la jeune Helena ſans lui reconnoître quelques traits de ſa mère. Ajoutez-y, ſi vous voulez, le mouvement ſecret de la nature, qui m'avertiſſoit qu'elle eſt ma fille : mais après l'avoir pris pendant quelque tems pour un effet de la même impreſſion qui portoit tout le monde à l'admirer, je me ſuis approché d'elle, je l'ai examinée avec plus d'attention; & les fables mêmes que vous racontiez de ſa naiſſance & de vos aventures, ne m'ont pas fait perdre l'opinion, qu'elle avoit des droits plus forts à ma tendreſſe, que ceux du mérite & de la beauté. C'eſt ce qui me fit engager mes ſœurs à lui offrir de la remettre chez elle.

Je lui nommai ſans affectation ſa mère & le commandeur dès qu'elle fut dans mon carroſſe ; & ſon embarras fortifiant auſſi-tôt mes conjectures, je pris le parti de la conduire directement chez moi, où je voulois éclaircir une ſi bizarre aventure. J'étois dans cette occupation lorſque vous vîntes à ma porte ; & m'étant attendu à votre viſite, j'avois chargé mes gens de la réponſe qu'ils vous firent. Helena ne ſe fit pas preſſer long-tems pour m'avouer de qui elle étoit fille. Mon ſecret m'échappa auſſi-tôt, & dans le premier mouvement de ma joie, je la tins long-tems embraſſée, en lui apprenant par mes careſſes autant que par mon récit, la certitude que j'avois d'être ſon père. Elle s'en eſt laiſſée perſuader d'autant plus aiſément, qu'elle ſe ſouvient d'avoir appris de ſa mère qu'elle ne doit point ſa naiſſance au commandeur. Mes ſœurs, à qui je n'ai pas voulu cacher les raiſons qui me la faiſoient conduire chez moi, ont été témoins de cette explication.

Mais en preſſant Helena de nous confeſſer dans quelle ſorte de liaiſon elle eſt avec vous, nous avons ſu d'elle que vous vivez enſemble avec toute la liberté du mariage. Ne vous offenſez point, interrompit le marquis en me voyant rougir ; je ne penſe point à vous en

faire un reproche. Elle nous a dit auſſi que vous êtes homme de condition & chevalier de Malte, mais encore ſans engagemens. Voici l'idée qui m'eſt venue. Je ſuis riche, & j'ai conçu qu'un gentilhomme qui ſe deſtine à l'ordre de Malte, doit l'être peu. Helena me devient aſſez chère pour lui conſtituer une dot conſidérable, & j'emploierai d'ailleurs tout mon crédit à la fortune de celui qui l'épouſera. Voyez, monſieur, ajouta-t-il, ſi cette eſpérance & les qualités qui vous l'ont fait aimer, ſuffiſent pour vous faire ſouhaiter de devenir ſon mari. Votre figure annonce tout ce que je déſire dans un gendre; & la tendreſſe dont ma fille paroît remplie pour vous, m'aſſure que je ne puis faire un choix plus propre à la rendre heureuſe.

Quoiqu'un ſi long diſcours m'eût donné le tems de préparer ma réponſe, & que la concluſion même eût été amenée d'aſſez loin pour ne m'avoir pas cauſé trop de ſurpriſe, je ne trouvai pas tout d'un coup dans mes réflexions de quoi me défendre contre des offres ſi preſſantes. Ma ſeule reſſource fut de le remercier de ſes intentions, & d'applaudir au bonheur d'Helena, qui trouvoit ſon père dans un homme ſi aimable & ſi généreux. Je ne ſais quel ſens il put donner à mes expreſſions:

mais m'ayant invité à me faire habiller, il me propoſa de l'accompagner chez lui. En le ſuivant je me réjouiſſois bien moins de la fortune d'Helena, que je ne gémiſſois de la néceſſité où j'allois être de vivre ſéparé d'elle; car il ne falloit pas compter que celui qui la reconnoiſſoit pour ſa fille, lui laiſſât la liberté de ſe rejoindre à moi le même jour; & toute la facilité qu'il m'offroit pour la voir ne pouvoit ſatisfaire la paſſion dont j'étois plus enflammé que jamais.

Peut-être ſe forma-t-elle les mêmes idées de notre ſort; ſa triſteſſe du moins me fit juger en la revoyant qu'il lui reſtoit quelque choſe à déſirer dans le changement de ſa condition. Mais ſi j'eus la liberté de la voir, ce fut toujours ſous les yeux des deux ſœurs du marquis, qui l'aimoient déjà juſqu'à s'intéreſſer autant que leur frère à ſon établiſſement. Dès la première viſite, on parla beaucoup de mon mariage. Je me retranchai dans les termes que j'avois d'abord employés. Tout l'amour dont je brûlois ne pouvoit me faire oublier ce que je me devois à moi-même & à l'honneur de ma maiſon. Je remettois à faire l'ouverture de mes idées à ma chère Helena, dans quelque moment où je me flattois de pouvoir me dérober avec elle aux yeux de ſes deux tantes,

Il fut long-tems à se présenter, & tous mes soins ne purent le faire naître. Le marquis me pressoit pendant ce tems-là de conclure. Enfin, dans la nécessité de m'expliquer avec lui, je lui dis naturellement qu'il s'étoit formé une fausse idée de moi s'il me croyoit mal avec la fortune, ou s'il me prenoit pour un homme qui dût regarder comme un avantage, les conditions auxquelles il m'offroit sa fille. Les charmes d'Helena étoient le seul attrait qui pût m'attacher à elle. En un mot, comme il avoit voyagé en France, & que la principale noblesse du royaume ne pouvoit lui être inconnue, je lui avouai que j'étois l'aîné de la maison dont je portois le nom, & que je n'avois pensé à l'ordre de Malte que par des idées particulières qui avoient été combattues de toute ma famille. Mon dessein n'étoit pas de lui faire entendre que je voulusse renoncer absolument à sa fille; mais j'espérois que me voyant de si fortes raisons de balancer, il deviendroit moins pressant, & que l'avenir m'offriroit quelque moyen de prendre d'autres mesures avec Helena. Cependant M. de Leniati s'imagina au contraire que je ne m'étois relevé du côté de la naissance & de la fortune, que pour faire valoir le désir que j'avois de me voir bientôt son gendre. Il m'en marqua de

la reconnoiſſance ; & fixant le jour de notre mariage, il me quitta pour en ordonner les préparatifs. Je l'aurois arrêté pour m'expliquer plus clairement, s'il ne m'étoit venu à l'eſprit que dans les approches d'une cérémonie qui ne lui paroiſſoit plus douteuſe, je ſerois moins obſervé en parlant à Helena, & que ſi elle étoit bien diſpoſée pour moi, comme j'oſois n'en pas douter, il nous ſeroit facile de tromper la vigilance de ſon père.

En un mot, mon eſpérance étoit de l'engager à quitter Naples avec moi, & de lui faire préférer les douceurs d'un commerce libre à des chaînes dont je ne me ſentois aucune envie de me charger. J'eus enfin l'occaſion que je cherchois de l'entretenir ſeule : mais quel fut mon étonnement de la trouver perſuadée que j'étois réſolu de l'épouſer ; & dans quel embarras ne tombai-je point pour lui ôter cette prévention ! Je cherchai d'abord à m'aſſurer ſi elle m'aimoit toujours avec la même paſſion. Son cœur n'étoit point changé ; mais je voyois qu'à chaque réponſe elle paroiſſoit toujours compter ſur notre mariage, & qu'étant comme enivrée du nom & des richeſſes de ſon père, elle oublioit la tache de ſa naiſſance, juſqu'à ſe figurer que nos conditions étoient égales. Cependant la vivacité de ſa

tendresse s'exprimant par mille marques de chagrin & d'impatience, je me hazardai sur ce fondement à lui faire entendre que son père ignoroit mes affaires, lorsqu'il me supposoit assez libre pour disposer de ma main sans avoir pris quelques mesures du côté de Malte & de ma famille. La crainte de le refroidir pour moi, ajoutai-je, m'empêche de lui faire cette ouverture. Il est nécessaire néanmoins que notre mariage soit différé; & ce qui me jette dans un désespoir mortel, c'est que ce délai me prive de tous les plaisirs de l'amour. Si vos sentimens étoient toujours les mêmes, repris-je, en la regardant tendrement, vous souffririez autant que moi d'une privation si cruelle; & je connois bien des moyens qui pourroient nous délivrer de l'esclavage où nous sommes. Quelques caresses que je joignis à cette proposition firent tout l'effet que j'avois souhaité sur Helena. Elle me jura que n'ayant rien de plus cher que moi, elle se prêteroit à tout ce qui pourroit nous assurer la facilité de nous voir. Qui vous empêche, lui dis-je, de vous dérober de la maison du marquis? Nous nous retirerons dans quelque village voisin, jusqu'à l'arrivée de Perès, qui se chargera volontiers de mes affaires à Malte; & j'aurai le tems dans cet intervalle de donner de mes

nouvelles à ma famille. Votre père, qui fait dans quels termes nous avons vécu, ne s'offensera point de nous voir accorder quelque chose à notre tendresse, & si nous nous appercevons qu'il soit capable de s'en offenser, nous nous garderons bien de lui faire connoître notre familiarité.

Je trompois Helena; & sa simplicité devoit encore être extrême, pour se laisser persuader par de si foibles raisonnemens : mais l'amour les fortifioit en ma faveur. Elle consentit à prendre un moment dès le même jour, pour monter dans un carrosse que je tiendrois prêt à quelque distance de la porte du marquis. La seule condition qu'elle m'imposa, fut de retourner à Naples aussi-tôt que je l'aurois conduite au village où je voulois me retirer avec elle, & d'apprendre au marquis qu'elle n'en avoit pas moins de soumission pour toutes ses volontés. Je lui laissai la satisfaction de croire qu'il pourroit se contenter de cette marque de respect, & je l'enlevai dans l'après-midi à son père, avec autant de joie que je l'avois déjà enlevée à sa mère. Je n'étois pas beaucoup plus sûr du lieu de notre retraite que je ne l'avois été en sortant d'Ancône. Cependant la vue d'un village fort agréable, qui n'étoit pas très-éloigné du port, me

détermina tout d'un coup à m'y arrêter. Naples ne m'auroit pas retenu long-tems, si je n'eusse été forcé d'y attendre Perès : mais dans la nécessité où j'étois de le rejoindre, je regardai encore comme un avantage de m'être retiré dans une solitude, dont je serois libre de sortir à son arrivée, sans exposer Helena à paroître aux yeux de sa mère.

Il fallut feindre de retourner à la ville, pour exécuter l'engagement où je m'étois mis de revoir son père. Mais loin de chercher le marquis de Leniati, j'évitai au contraire tous les lieux où je pouvois craindre de le rencontrer. Helena n'en fut pas moins persuadée que je lui avois fait goûter notre fuite, & cette pensée la rendit tranquille. Ainsi l'amour me précipitoit de désordre en désordre, & me rendoit capable de tromper jusqu'à l'objet dont j'étois idolâtre; car je ne pouvois me dissimuler à moi-même que je faisois un tort cruel à la fortune d'Helena. Pouvois-je espérer pour elle que les sentimens de son père se soutinssent dans le degré de chaleur où la nature les avoit d'abord élevés, sur-tout lorsqu'il s'appercevroit tôt ou tard que je n'aurois pensé qu'à tromper sa fille, & que le plus éloigné de mes désirs avoit toujours été celui de l'épouser ? Tous les avantages que j'étois résolu

de faire à Helena étoient-ils capables de compenfer les bienfaits du marquis ? & par quelles richeffes d'ailleurs pouvois je réparer la corruption de fes mœurs & la ruine de fa vertu ? Mais une paffion bien enflammée connoît-elle des règles de juftice ? Je me livrai fi aveuglément à mes tranfports, que n'ayant plus de goût, point d'autre bien que la poffeffion d'Helena, je ne cherchai pas même à me faire la moindre liaifon dans le lieu de notre demeure. J'avois pris une maifon fort commode, qui s'étoit trouvée à notre arrivée. Deux laquais, avec une femme pour le fervice d'Helena, compofoient tout mon domeftique. J'avois un jardin, un bois, un ruiffeau, & tout ce qui fait le charme d'un cœur amoureux dans la folitude. Il me reftoit affez d'argent pour me procurer des livres. Tous les plaifirs auxquels j'étois fenfible fe trouvoient ainfi réunis dans l'enceinte de mes murs, & je n'aurois pas changé ma fituation pour un empire où je n'aurois pas été fûr de poffếder tranquillement les mêmes biens.

Cependant mon repos fut troublé par la jaloufie. Comme la chaleur ne nous permettoit de prendre le plaifir de la promenade que le foir, j'apperçus plufieurs fois fur le fommet du mur, au coin d'un angle dont

l'enfoncement étoit assez profond, quelque chose de mobile, qui se déroboit par intervalles dans l'obscurité. En vain m'approchois-je pour le reconnoître. Je cessois d'appercevoir, lorsque j'étois au point où j'aurois commencé à découvrir l'objet distinctement. Mais j'étois bien moins étonné de ce phénomène que d'en voir rire Helena, qui étoit naturellement fort timide. Enfin la curiosité m'ayant fait descendre seul au jardin, pour me placer dans quelque lieu d'où cette figure ne pût échapper à ma vue, je la vis reparoître, & je découvris clairement que c'étoit une tête; c'est-à-dire, que celui qui venoit nous observer étant suspendu derrière le mur, ne se montroit qu'autant qu'il étoit nécessaire pour nous appercevoir. De quelque condition qu'il pût être, je m'imaginai qu'il n'y avoit que l'amour qui pût le rendre capable d'une curiosité si constante, & je ne soupçonnois point qu'elle pût avoir d'autre objet qu'Helena. Cette idée me jeta dans une si vive défiance, que je résolus d'approfondir dès le lendemain l'aventure. La nuit & le jour suivant furent pour moi un siècle de tristesse & d'agitation. Je m'armai vers le soir d'un pistolet, & me plaçant au lieu que j'avois occupé la veille, à peine eus-je vu paroître la tête, que lui présentant le bout de

mon

mon arme, je la menaçai de lâcher le coup ſi elle faiſoit le moindre mouvement pour ſe retirer. Une pièce de gibier ne reſte pas plus immobile ſous le fuſil du chaſſeur. J'étois ſi proche, qu'en faiſant quelques pas de plus, je reconnus la tête d'une femme. A l'étonnement que je marquai par diverſes queſtions, on me répondit en tremblant que j'étois trop cruel, de menacer de la mort une femme qui ne cherchoit que le plaiſir de me voir, & qui méritoit peut-être ma reconnoiſſance par ſes ſentimens. Il en falloit bien moins pour me faire changer de langage; je m'efforçai de réparer ma brutalité par des politeſſes. Mais tandis que la converſation ſe lioit avec plus de chaleur, j'étois écouté par Helena, qui ne m'avoit pas vu ſans ſoupçon deſcendre deux fois ſeul au jardin. La perſonne qui me parloit ne perdit pas un moment pour ſe retirer en l'appercevant. Il ne m'étoit rien échappé qui pût être équivoque pour une amante, & ſi j'avois quelque choſe à me reprocher, c'étoit peut-être d'avoir écouté avec trop de complaiſance une déclaration de tendreſſe qui avoit flatté mon amour-propre. J'ignorois d'ailleurs de qui je l'avois reçue, & les ténèbres qui m'avoient laiſſé découvrir le viſage d'une femme, ne m'avoient pas permis de juger de

son âge, ni de démêler ses traits. Cependant le ressentiment d'Helena se déclara par des plaintes fort amères, & toute la jalousie qui m'avoit agité un moment auparavant, passa dans son cœur.

Les excuses par lesquelles je m'efforçai de l'appaiser furent sincères. Je lui appris naturellement quelles avoient été mes vues ; & me souvenant de l'avoir vue rire plusieurs fois de ce qui m'avoit alarmé, je lui demandai à elle-même comment je devois expliquer l'air d'intelligence qu'elle avoit eue les jours précédens avec la tête qui paroissoit sur le mur. Ce ne fut qu'après bien des instances, qu'elle me confessa le véritable sujet de son chagrin. La femme qui la servoit étoit d'une humeur fort enjouée ; & nous voyant descendre tous les soirs au jardin, elle l'avoit avertie que son dessein étoit de m'effrayer par les apparitions que j'avois vues plusieurs fois successivement. Helena y avoit consenti pour s'en faire un amusement, & n'ayant pris les mouvemens de ma jalousie que pour des marques de frayeur, elle avoit pris plaisir à voir renouveler la même scène. Le projet de la femme de chambre avoit même été plus étendu. Elle avoit prié sa maîtresse de s'éloigner de moi lorsque je m'approcherois du mur, pour lui laisser le tems de m'effrayer

encore plus par quelqu'autre artifice. Quoique Helena lui en eût fait la promesse, elle s'étoit si bien persuadée que c'étoit la crainte qui m'agitoit, qu'appréhendant de pousser trop loin le badinage, elle n'avoit pu se résoudre à me quitter. Cependant, m'ayant vu prendre seul le chemin du jardin, elle m'avoit suivi dès la première fois. Le silence que j'avois gardé à mon retour l'avoit rendue assez inquiète, pour m'observer le lendemain de beaucoup plus près. Enfin, ce qui l'avoit jetée elle-même dans la dernière alarme, au lieu de reconnoître sa servante, qu'elle croyoit sur le mur à s'entretenir avec moi, ses yeux plus perçans que les miens lui avoient fait découvrir un visage inconnu; & quelques expressions tendres qu'elle avoit entendues, lui avoient fait croire aussi tôt qu'elle étoit tout à la fois ma dupe & celle de sa servante.

Cette aventure me parut fort obscure à moi-même. Je rassurai Helena en lui promettant que je n'en avois aucune connoissance, & que j'étois aussi surpris qu'elle, de tout ce que je venois d'entendre. L'angle du jardin répondoit à la campagne, & c'étoit le seul endroit qui ne fût point environné par d'autres jardins. Il n'y avoit point d'apparence de pouvoir découvrir la personne qui m'avoit parlé, en nous

hâtant de la faire pourſuivre. Mais il étoit ſi clair que la femme étoit mêlée dans cette intrigue, que nous la fîmes appeler auſſi-tôt. Tant qu'elle n'eut point d'autre crainte que celle d'être congédiée, elle ſe réduiſit à m'expliquer le projet qu'elle avoit confié à ſa maîtreſſe, en me confeſſant qu'elle avoit paru pluſieurs fois ſur le mur; & elle me jura que ne s'y étant point préſentée depuis deux jours, elle ignoroit par qui ſa place avoit été occupée: mais je trouvai ſi peu de vraiſemblance dans ce récit, que l'ayant effrayée par des menaces plus terribles, je la forçai de m'avouer qu'elle n'étoit chez moi que pour ſervir une dame, qui l'avoit engagée par de grandes eſpérances à ſe charger de ce rôle. J'aurois mauvaiſe grâce d'entrer dans un détail trop flatteur pour moi; mais quoique je ne me fuſſe laiſſé voir dans le village que le jour de mon arrivée, j'avois plu à la veuve d'un auditeur du conſeil, qui s'y étoit retirée avec de gros biens. Elle avoit jugé que ma retraite étoit une partie d'amour; & ſa paſſion n'en étoit devenue que plus vive pour un homme de mon âge, qu'elle voyoit capable d'un ſi tendre attachement. Lorſque j'avois fait chercher une femme pour le ſervice d'Helena, elle m'en avoit fait préſenter une qui lui étoit dévouée. Les lumières qu'elle

s'étoit procurées sans cesse sur la conduite intérieure de ma maison, sur mon assiduité auprès de ma maîtresse, sur mes manières tendres & galantes, enfin sur le dévouement absolu que je marquois pour l'objet de mon amour, avoient achevé de lui troubler l'imagination. Les propositions qu'on m'avoit fait faire plus d'une fois de me lier avec quelques honnêtes gens du village étoient venues de sa part. Elle avoit été désespérée de mes refus ; & perdant l'espérance de s'ouvrir l'entrée de ma maison, qui étoit défendue comme celle d'un monastère, elle avoit pris le parti de se ménager l'occasion de me voir, &, s'il étoit possible, de me parler, pendant le tems que j'employois tous les jours à prendre l'air au jardin. L'exécution de ce projet avoit été concertée avec la femme de chambre, qui s'y étoit prise assez adroitement pour tromper sa maîtresse.

Helena étoit présente à ce récit. Dans le premier mouvement de son indignation, elle congédia sa suivante, & comme si elle eût appréhendé que les explications que cette fille pouvoit ajouter ne fissent trop d'impression sur moi, non-seulement elle lui défendit de prononcer un mot de plus, mais elle me força de me taire moi-même chaque fois

qu'elle me vit prêt à lui répondre. J'eus cette complaisance pour elle, quoiqu'il me parût important de connoître mieux le caractère de la dame qui s'étoit prévenue si fortement en ma faveur. Cet incident empoisonna de mille amertumes la douceur de notre commerce. Helena, trop facile à se laisser troubler par la jalousie, ne me vit plus faire un pas hors de sa vue, sans s'abandonner aux plus noires défiances. Si elle se réveilloit pendant la nuit, son premier soin étoit de s'assurer que j'étois auprès d'elle. Un moment de distraction, un regard trop froid ou trop lent, étoient des crimes qu'il falloit expier par mille soumissions. Cependant des caprices si passionnés ne servant qu'à me la rendre plus chère, je redoublai les témoignages de ma tendresse, pour la guérir d'une prévention aussi funeste pour son repos que pour le mien. A quoi l'amour ne me fit-il pas consentir? Je portai la complaisance jusqu'à me laisser revêtir d'un habit de femme, qu'elle me fit porter habituellement, dans la pensée que ne pouvant être distingué d'elle au jardin, il seroit inutile à sa rivale de chercher l'occasion de me voir. Tout le reste de ma conduite & de mes occupations répondit bientôt à cette folle idée. On n'auroit pas mis de différence entre une

femme & moi, non-feulement pour la parure, mais pour l'air d'affectation & de molleffe.

Je ne pouvois oublier que le tems fixé par Perès étoit fort proche ; & loin de le hâter par mes défirs, je commençois à le craindre. Il ne pouvoit manquer d'interrompre une vie dont les charmes me fembloient augmenter continuellement. Qu'avois-je à défirer dans le refte du monde, lorfque je trouvois dans l'étendue de ma maifon ce qui fuffifoit pour me rendre heureux ? Je m'étois fait une efpèce de philofophie, qui me faifoit porter l'indifférence pour la fortune & pour la gloire jufqu'au mépris ; & fi je n'euffe conçu qu'il me falloit des reffources pour les néceffités d'une longue vie, j'aurois été capable de perdre de vue mon ami, mon vaiffeau, Malte, la France, & de m'enfevelir jufqu'à la mort dans le village où j'étois. Ce fut dans ces idées que je délibérai fi, fans voir Perès, je ne pouvois pas lui faire demander à fon arrivée une fomme affez forte pour me foutenir pendant plufieurs années dans ma folitude. Il avoit mon argent, & rien ne me paroiffoit d'ailleurs fi aifé que de lui faire remettre une procuration pour recevoir de mon banquier la penfion que je m'étois réfervée fur mon bien. Il n'étoit pas plus diffi-

cile de me la faire toucher de Malte à Naples. Pour l'engager conſtamment dans mes intérêts, je penſois à lui faire préſent de mon vaiſſeau, & je ne pouvois croire qu'il s'obſtinât à me chercher & à me voir, lorſque je lui ferois déclarer que des raiſons importantes à mon bonheur me faiſoient renoncer à toutes mes vues d'établiſſement. Je fus ſi ſatisfait de ce projet, que m'ouvrant d'abord à mon valet de chambre dont je connoiſſois la fidélité, je le chargeai de ſe rendre au port de Naples, & d'y attendre le débarquement de Perès, avec une lettre où je lui marquois mes intentions.

Mais dès le même jour ce garçon étant revenu avec beaucoup de diligence, m'apprit que Perès étoit à Naples depuis vingt-quatre heures, & qu'étant ſurpris de n'avoir trouvé perſonne au port pour le recevoir, il s'agitoit beaucoup dans la ville pour découvrir mes traces. Deux raiſons faiſoient revenir mon valet ſur les ſiennes : l'une pour me mettre en garde contre la ſurpriſe d'une viſite imprévue, s'il arrivoit que Perès vînt à connoître effectivement ma demeure ; l'autre pour recevoir de nouveaux ordres ſur la manière dont il devoit ſe défendre, s'il ſouhaitoit abſolument de me voir. Je fus ſi frappé

de cette nouvelle, que m'imaginant déjà l'entendre à ma porte, je pensai à reprendre aussi-tôt les habits de mon sexe, pour ne pas m'exposer à la confusion d'être surpris dans la parure où j'étois. Mais Helena vint à bout de me rassurer, en me faisant faire attention qu'il ne découvriroit pas ce qui avoit été jusqu'alors impénétrable à son père. J'avois su en effet que le marquis de Leniati s'étoit donné beaucoup de mouvement pour nous trouver; & quoique j'eusse fait croire à Helena, dans les premiers jours, que je lui avois fait goûter moi-même des excuses de notre fuite, elle avoit appris depuis par mon propre aveu, que je ne m'étois pas présenté à lui depuis notre départ.

Je changeai néanmoins quelque chose aux premiers ordres que j'avois donnés à mon valet; & craignant qu'il ne me devînt trop difficile de me dérober à l'empressement de Perès, j'écrivis une autre lettre, par laquelle je priois ce cher ami de suspendre ses recherches, & de m'attendre le lendemain dans un lieu que je lui marquois. Avec les raisons que j'avois de vouloir éviter sa visite, j'appréhendois qu'à force de mouvement & de questions, il ne rencontrât Leniati, qui ne manqueroit pas de saisir cette occasion pour

retrouver sa fille. A peine mon valet fut-il parti, que toutes mes craintes se trouvèrent vérifiées. Perès s'étoit lié avec le marquis, à l'occasion d'une lettre de la Rovini qu'il s'étoit chargé de lui remettre. Il avoit laissé cette femme à Malte, où il étoit retourné exprès pour se défaire d'elle, dans la seule vue de m'épargner une scène fâcheuse s'il me retrouvoit avec sa fille. N'ayant pu refuser sa commission, il s'étoit chargé de voir Leniati de sa part ; & les explications qu'il avoit eues avec lui, les avoient déterminés à me chercher ensemble. Peut-être se seroient-ils donné des peines inutiles, si en prenant des informations dans le village, ils n'étoient tombés sur la servante que nous avions renvoyée. Elle nous avoit fait reconnoître facilement au portrait qu'elle leur avoit fait de nous.

J'allois descendre au jardin avec Helena, lorsque j'entendis frapper brusquement à ma porte ; il me prit un tremblement que je ne pus vaincre. C'est Perès, dis-je à Helena, ouvrirons-nous ? Tandis que nous tenions conseil, il continuoit de frapper ; & mon second valet, à qui j'avois recommandé mille fois de ne jamais ouvrir sans mon ordre, fut si vivement entraîné par le bruit, qu'il étoit

à la porte avant que j'eusse entendu le mouvement qu'il faisoit pour s'y rendre. Cependant je crus distinguer le bruit de ses clefs; & dans le transport de ma crainte, je courus avec la dernière vîtesse pour l'empêcher d'ouvrir. Mais il ouvroit à l'instant que je le joignis, de sorte que n'ayant pu retenir la porte qui se poussoit déjà sur moi, je demeurai exposé à la vue, non seulement de Perès, mais encore de Leniati, que je n'avois pas soupçonné d'être avec lui. La honte de l'état où j'étois m'auroit fait précipiter dans un abîme, s'il s'en étoit ouvert un à mes pieds; je détournai la tête en rougissant. Perès fut heureusement le seul qui me reconnût ; & par une attention digne de sa prudence & de son amitié, il comprit, aux marques de mon trouble, qu'il me choqueroit mortellement s'il m'embrassoit avec les railleries que je méritois. Il feignit de ne pas me remettre ; & s'adressant au valet, qui étoit déjà fort interdit de l'effort que j'avois fait pour l'arrêter, il lui demanda, en me nommant, de quel côté il falloit prendre pour me voir. Ce fut une nouvelle scène, par l'embarras de ce garçon, qui n'osoit ouvrir la bouche pour me faire connoître. Le seul moyen que je crus capable de me sauver de cette confusion, fut

de baisser la tête à l'oreille de Perès : Entrez, lui dis-je, & souvenez-vous de ce que vous devez à mon honneur. Il m'entendit. Nous le trouverons, dit-il aussi-tôt au marquis ; & le pressant d'avancer, il le fit pénétrer jusques dans une salle qu'il trouva ouverte devant lui. Helena, qui m'avoit suivi des yeux, s'étoit retirée dans un cabinet après les avoir reconnus. Ne doutant point qu'elle n'eût pris cette précaution, je la fis avertir de venir me joindre ; elle fut à moi dans l'instant. Elle étoit tremblante ; je n'étois pas moins saisi qu'elle, & peut-être n'y eut-il jamais d'exemple d'un pareil embarras.

Voyez, lui dis-je, presque sans haleine, à quoi vous m'exposez par vos caprices. Comment soutenir la vue de deux hommes d'honneur, dans l'état où je suis? & j'arrachois à chaque mot de ce discours les dentelles & les rubans dont j'étois paré. En un moment je fus déchargé d'une parure qui avoit occupé pendant deux heures les mains & l'étude d'Helena ; je pris les habits de mon sexe. Il n'est pas question de nous cacher, lui dis-je ; & ce qui nous reste à faire de plus prompt, est de paroître ensemble aux yeux de votre père & de mon ami. C'étoit le désespoir qui me faisoit prendre malgré moi cette résolu-



Je ne pus me défendre de quelques confusion
en recevant ses caresses.

J. Marillier. Del. Baquoy Sc. 1784

tion; car dans la rapidité de mille réflexions qui s'étoient présentées à mon esprit, j'aurois souhaité d'avoir une voiture prête pour nous échapper, & je n'aurois rien regretté de ce qu'il auroit fallu laisser derrière nous, si j'avois eu l'espérance d'éviter Leniati par la fuite. Mais cette ressource étant impossible, je pris Helena par la main; & je m'efforçai, en la menant vers la salle, de composer mon visage & ma voix. Je l'exhortai elle-même à la fermeté, dans une occasion où notre bonheur dépendoit de notre conduite. Perès ne m'eut pas plutôt apperçu que, s'élançant vers moi, il m'embrassa mille fois avec la plus vive tendresse. Je ne pus me défendre de quelque confusion en recevant ses caresses: mais faisant un effort pour me remettre, je me tournai vers Leniati, qui sembloit incertain du ton qu'il devoit prendre avec moi. Monsieur, lui dis-je, si vous connoissez le pouvoir de l'amour, notre fuite n'a pas dû vous surprendre. Vos propositions de mariage m'avoient flatté; mais des obstacles que je n'ai pu vous découvrir ne m'ayant laissé voir ce bonheur que dans l'éloignement, je n'ai pas eu la force de résister aux mouvemens d'une tendresse qui ne m'abandonnera qu'avec la vie. Les désirs de ma chère Helena sont les

mêmes ; nous sommes faits pour nous aimer. Laissez-nous attendre, dans la tranquillité où nous sommes, des momens dont le terme à la vérité me paroît encore obscur, mais qui seront bien suppléés par la constance, la fidélité, & la tendresse inaltérable de mes sentimens. Don Perès peut vous avoir dit, ajoutai-je, que votre fortune n'est pas nécessaire pour rendre la nôtre douce & heureuse ; je ne vous demande pour Helena que l'affection paternelle, & pour moi l'amitié que je veux mériter par la mienne.

Il me répondit, sans aucun mouvement qui sentît la colère ou la plainte, qu'il connoissoit les emportemens de la jeunesse, & qu'après les avantages qu'Helena m'avoit accordés sur elle, je n'étois pas coupable de les faire durer. Mais je n'ajoute qu'un mot, me dit-il, sur lequel vous devez régler vos résolutions ; c'est que toutes les faveurs que je destinois à Helena supposent qu'elle s'en rendra digne par sa conduite, & que si elle résiste au dessein que j'ai de la marier, je renonce à la qualité de père, que mon inclination m'avoit fait prendre avec l'applaudissement de ma famille. Cette déclaration étoit précise, & le ton dont elle avoit été prononcée faisoit sur moi plus d'impression que les reproches & la violence. Il me vint

dans un inſtant mille idées qui affoiblirent les plus puiſſantes raiſons que j'avois eues de regretter le mariage. Helena n'étoit-elle pas ſortie ſage des mains de ſa mère, & pouvois-je regarder comme une tache, des foibleſſes qu'elle n'avoit eues que pour moi ? qu'importoit celle de ſa naiſſance, lorſque je pouvois me fixer à Naples avec elle, & cacher à ma famille le lieu de ma demeure auſſi facilement que mon mariage ? J'avois ſouhaité d'entrer dans l'ordre de Malte pour ſuivre le penchant qui m'y appeloit : la même raiſon ne juſtifioit-elle pas le changement de mes vues ? & dans le choix d'un genre de vie, n'étoit-ce pas l'inclination la plus forte qui devoit toujours l'emporter ? Tous les mouvemens de mon cœur me faiſoient ſentir qu'il étoit fait pour l'amour ; & dans quel autre état pouvois-je les ſatisfaire que dans un mariage heureux & tranquille ?

Ceux qui ont éprouvé l'empire d'une paſſion violente, ſavent avec quelle impétuoſité le cœur ſe détermine ſur les moindres apparences de juſtice & de raiſon qui ſemblent favoriſer ſon penchant. Je crus m'être fondé ſur les raiſonnemens les plus clairs & les plus ſolides. Un moment, dis-je, à M. de Leniati ; & lui faiſant entendre que je n'avois beſoin que de

quelques explications avec Perès pour me déterminer, je pris mon ami par la m ain & je descendis au jardin avec lui. Rien ne devoit m'inspirer la moindre défiance de Leniati. Il ne lui étoit rien échappé de dur pour Helena ni pour moi; & lui en ayant dit assez pour lui persuader que j'espérois vaincre tous les obstacles, s'il avoit quelques observations à faire faire à sa fille, je ne me figurai point qu'elles pussent être contraires à ses propres espérances. Cependant à peine me vit-il éloigné, que pensant à me l'enlever, il lui remit adroitement devant les yeux tout ce qui pouvoit diminuer la répugnance qu'il craignoit de lui trouver à le suivre. Il lui apprit que Perès n'avoit pas balancé à lui déclarer que je n'étois pas fait pour elle, & qu'une inclination qui pouvoit m'être pardonnée à titre de galanterie, devenoit une tache pour mon honneur, lorsqu'on pensoit à lui faire prendre une forme plus sérieuse; & comme il se figuroit bien qu'Helena, pénétrée des témoignages de ma tendresse, ne se persuaderoit pas facilement que je pusse excepter quelque chose de l'attachement que je lui avois mille fois juré, il lui représenta que ce qu'il y avoit du moins à conclure de la déclaration de Perès, étoit que mes obstacles seroient difficiles à vaincre. Elle

en

en avoit dû juger elle-même par la froideur avec laquelle j'avois répondu aux premières propositions du mariage, & par le parti que j'avois pris de la ramener à un commerce plus libre. Si elle entendoit donc ses propres intérêts, ou plutôt si elle m'aimoit assez pour souhaiter de me voir constamment à elle, elle devoit profiter de l'ardeur présente de ma passion pour me faire des loix auxquelles je serois forcé de céder ; elle devoit le suivre à Naples. Son absence lèveroit bientôt mes incertitudes. Elle me verroit revenir à ses pieds, pour lui demander comme une faveur ce qu'il sembloit que j'eusse regardé jusqu'alors comme une humiliation. Helena fut trompée par un raisonnement si plausible. Elle consentit à partir sur-le-champ avec son père; & s'il lui échappa quelques larmes en montant dans son carrosse, elle se fit elle-même un reproche de sa foiblesse. Leniati, qui avoit amené don Perès, n'eut point la grossièreté de l'abandonner sans quelque marque de politesse. Il donna ordre à mon laquais de lui faire des excuses de son départ lorsque nous serions revenus du jardin, & de lui dire qu'aussi-tôt qu'il seroit rentré à Naples, il se hâteroit de lui renvoyer sa voiture.

Pendant ce tems-là j'étois dans un entre-

tien fort animé avec Perès, sur les suites d'une passion qu'il n'avoit prise dans son origine que pour un amusement excusable à mon âge. Il avoit pénétré le sens des dernières expressions que j'avois adressées au marquis; & n'osant les croire sincères, il n'avoit rien eu de si pressant que de m'en demander l'explication. J'avois pris ma réponse de fort loin; & la conclusion avoit été, que ne pouvant supporter la vie sans Helena, j'étois résolu de m'assurer sa possession par le sacrifice de toutes mes espérances. Il avoit voulu m'interrompre vingt fois, & j'avois lu ma condamnation dans ses yeux : mais espérant de me le concilier par des marques de générosité & d'attachement, je l'avois prié de m'écouter jusqu'à la fin. Mon vaisseau, lui dis-je, me devenant inutile par le nouveau systême que je vais embrasser, je ne prétends point que vous attachiez un grand prix au dessein que j'ai de vous l'abandonner; & comme les droits de l'amitié sont aussi saints pour moi que ceux de l'amour, je veux vous laisser la disposition de mon revenu, que vous recevrez à Malte de mon banquier, & dont vous me ferez toucher ce qui ne sera point nécessaire à vos propres usages; car je prévois qu'en épousant Helena, les avantages qu'elle recevra de son père suffiront pour la vie

ſimple que je me propoſe de mener avec elle.

Perès s'étoit fait une violence extrême pour m'écouter ſi long-tems. Enfin, croiſant les bras avec un air d'étonnement & de compaſſion, il me demanda s'il devoit s'en rapporter ſérieuſement à ce qu'il entendoit, & ſi j'étois capable de m'oublier juſqu'à ce point. Non, reprit-il, ce n'eſt pas mon ami qui perdra tout principe d'honneur, juſqu'à ſe précipiter dans la plus honteuſe infamie. J'expoſerois ma vie pour l'arrêter ſur le bord de l'abîme. Je la dois à ſa généreuſe amitié; je ſuis prêt à la ſacrifier pour lui ſauver l'honneur.

Un reproche ſi vif m'ayant fort interdit, Perès eut le tems de me remettre devant les yeux tout ce qu'il crut propre à faire impreſſion ſur moi; & ne ſe pardonnant point, me dit-il, la complaiſance qui l'avoit porté, contre ſes principes, à favoriſer mon amour par ſes conſeils & par ſon exemple, il s'accuſoit lui-même d'être la première cauſe de ma perte. Mais comment ſe ſeroit-il défié, ajouta-t-il, d'un caractère auſſi noble que le mien? Comment m'auroit-il cru capable de compter pour rien l'eſtime des honnêtes gens? Savez-vous, reprit-il, que la Rovini, en touchant le rivage, a fait retentir Malte de ſes cris, & qu'elle vous a fait paſſer hautement pour le raviſſeur

de ſa fille? De quelle adreſſe n'ai-je pas eu beſoin pour l'engager au ſilence ? de quels efforts pour réparer le tort qu'elle vous a fait à la cour du grand-maître ? J'ai fait concevoir à cette femme emportée, que le ſort de ſa fille ſeroit plus heureux que le ſien, & qu'avec des avantages certains pour Helena, elle étoit aſſurée elle-même d'une reſſource infaillible, dans la généroſité d'un homme tel que vous. Je lui ai fait valoir le ſervice que j'allois lui rendre à Naples, en réveillant pour elle la tendreſſe de Leniati ; & pour dernier motif, ſur un eſprit ſi difficile à gouverner, je lui ai fait entendre que la trouvant aimable, je m'offrois moi-même à remplacer & vous & Leniati, ſi vous lui refuſiez, l'un & l'autre, les bienfaits qu'elle a droit d'attendre de vous. Le grand-maître & toute ſa cour ſont perſuadés, par mon témoignage, que c'eſt une affaire d'honneur qui vous retient en Italie. Je leur ai promis que votre retour ne ſeroit pas différé plus long-tems que le mien. Je ſuis donc votre caution du côté de l'amour & de l'honneur. Voyez ſi vous êtes réſolu de me perdre avec vous, & ſi c'eſt pour me déshonorer que vous m'avez ſauvé la vie.

Ce diſcours, dont je ne rapporte que la ſubſtance, eut beaucoup plus de force pour

m'humilier que pour me convaincre. Je n'avois point d'objections à faire à Perès; mais l'amour n'en étoit pas moins puissant dans mon cœur, & je regrettois en soupirant de n'avoir pas pour juge un homme qui en connût mieux l'empire. Ma droiture naturelle m'obligea néanmoins de confesser, que suivant les idées communes, je me rendois méprisable aux yeux de ceux qui ne connoissoient pas mieux que lui cette impérieuse passion; & si j'entrepris de me défendre, ce ne fut que par les lieux communs de la philosophie voluptueuse dont j'avois pris les principes dans ma solitude. Enfin, ne m'appercevant que trop de la foiblesse de mes raisonnemens, je me livrai en quelque sorte à la discrétion de Perès, en le conjurant de trouver donc quelque voie pour me conserver la tendresse d'Helena sans l'épouser. Il se rendit à cette prière; & revenant au projet de me la laisser pour maîtresse, il me conseilla de la disposer à nous suivre. C'étoit plus que je n'avois osé me promettre après les représentations sévères dont il venoit de me remplir l'imagination. Je l'embrassai; & croyant prévoir tout ce que j'avois à craindre de Leniati, je le fis consentir à me prêter son secours pour un troisième enlèvement.

Les mesures que nous prîmes ensemble,

ſuppoſoient qu'Helena & ſon père fuſſent encore près de nous. Perès devoit feindre comme moi, que je n'avois plus d'éloignement pour le mariage, & propoſer au marquis, dans cette ſuppoſition, de retourner à Naples, pour y faire les préparatifs de mes noces. Il auroit donné ordre au vaiſſeau de mettre dès le même jour à la voile; je me ſerois rendu pendant la nuit à Pouzzoles avec Helena, & je me ſerois embarqué ſur le champ. Pour lui, que rien ne preſſoit de retourner à Malte, il auroit attendu l'occaſion d'un autre vaiſſeau pour nous ſuivre; & paroiſſant ſurpris de notre évaſion, il auroit conſolé le marquis d'une perte à laquelle il ne s'imaginoit pas qu'il pût être mortellement ſenſible. Ce furent mes inſtances qui le firent entrer dans un projet qu'il condamnoit en s'engageant à l'exécuter. Il me fit beaucoup valoir la violence qu'il faiſoit à ſes principes; mais ce ſage ami conçut qu'il ne lui reſtoit que cette voie pour me ſauver d'un mal beaucoup plus redoutable.

Notre ſurpriſe parut égale, en apprenant qu'Helena étoit partie avec ſon père. Mon ami ne revenoit pas plus que moi de cette trahiſon: mais un ſentiment qu'il ne partagea point avec moi, fut celui de ma douleur. Au contraire, rappelant toutes ſes forces pour com-

battre la mienne, il me présenta cet incident comme une faveur si déclarée du ciel, qui vouloit me délivrer malgré moi d'une passion également funeste à mon honneur & à mon repos, que je le soupçonnai pendant quelques momens d'avoir été d'intelligence avec Leniati pour me trahir. Cependant, sans se choquer de mes soupçons, il examina de sang froid ce que nous devions penser d'une démarche si brusque; & me confessant qu'il ne la trouvoit pas favorable à mes espérances, il jugea seulement qu'il en pouvoit tirer parti pour m'arracher à Naples, & me faire prendre le chemin de la mer avec lui. Il s'y prit avec une adresse dont je fus la dupe. Je n'ose vous conseiller, me dit-il, de voir Helena ni son père, avant que d'avoir pénétré leurs intentions.

En vain l'interrompis-je, pour l'assurer que je devois faire fond sur celles d'Helena. Ha! reprit-il, en feignant presqu'autant de chagrin que moi, je suis fâché que vous ignoriez encore combien il y a de légèreté dans le caractère des femmes. Mais si vous avez meilleure opinion de mon amitié, laissez-moi retourner à Naples, & fiez-vous à moi des intérêts de votre amour. Pour peu qu'Helena ait de penchant à vous suivre, je vous garantis que je trouverai le moyen de faciliter son éva-

ſion ; & pour n'être arrêté par aucun obſtacle, ajouta-t-il, je vais envoyer ordre au vaiſſeau d'aller nous attendre à Pouzzoles, où nous n'avons beſoin que de quelques heures pour nous rendre avec votre maîtreſſe.

Ce conſeil me parut ſi ſincère & ſi juſte, que je m'en remis entièrement au zèle & à la conduite de mon ami. J'attendis ſon retour avec des tranſports d'impatience. Il ne revint que le jour ſuivant ; & d'auſſi loin qu'il m'apperçut, les ſignes qu'il me fit de la tête & des yeux, m'annoncèrent de triſtes explications. Je vous plains, me dit-il en m'embraſſant ; mais je n'ai prévu que trop juſte les ſuites de la trahiſon du marquis. Il a fait prendre à Helena d'autres ſentimens, & c'eſt de la part de votre maîtreſſe même que je vous déclare qu'elle eſt réſolue d'obéir à ſon père. Partons, reprit-il, en m'embraſſant encore ; éloignons-nous & d'un homme dont le reſſentiment deviendroit dangereux s'il ſe formoit d'autres craintes, & d'une maîtreſſe à qui je n'ai pas reconnu autant d'attachement pour vous que vous lui en attribuez. Il eſt vrai que ne pouvant ſoupçonner Perès de mauvaiſe foi, le premier mouvement que je reſſentis en fut un de

fierté & d'indignation, qui m'auroit fait abandonner ſur le champ une ingrate & parjure maîtreſſe, ſi le vaiſſeau eût été prêt à me recevoir. Mais les ſecondes réflexions furent plus favorables à Helena. Je m'imaginai que s'étant expliquée en préſence de ſon père, elle avoit moins conſulté ſon amour que ſa crainte. Je fis cette objection à Perès, qui ſe voyant comme pouſſé à bout par mon obſtination, prit enfin le parti de me traiter ſans ménagement. C'eſt malgré moi, me dit-il, que j'en viens à l'extrémité. J'avois réſolu de vous cacher ce que je n'ai cru propre qu'à aigrir vos peines : mais je ne puis vous voir non plus dans cet excès d'aveuglement pour une jeune coquette, qui marque pour vous ſi peu de conſidération. Liſez, ajouta-t-il, en me préſentant une lettre. Elle eſt de la main d'Helena, qui ne s'eſt pas fait preſſer pour confirmer par écrit ce qu'elle m'avoit dit de vive voix. Je reconnus en effet ſon caractère. Elle me marquoit que ne pouvant refuſer à ſon père l'obéiſſance qu'elle lui devoit, elle ſe voyoit dans la néceſſité de rompre un commerce qui avoit fait long-tems tout ſon bonheur. Les vœux qu'elle formoit pour ma conſolation, furent la plus cruelle partie de cette affreuſe lettre. J'y crus voir une froideur

si déclarée, que m'excitant à faire succéder la haine & le mépris aux tendres sentimens qui me remplissoient encore, je commençai par offrir à Perès de partir à l'instant pour Pouzzoles. Je connoissois mal les ressorts de mon propre cœur, ou plutôt je n'avois point assez d'expérience du caprice des grandes passions, pour savoir qu'un passage prompt de l'excès de la tendresse à celui de la haine, seroit un prodige qu'il ne faut point attendre des forces de la nature. Je me le promis néanmoins du mortel dépit qui m'animoit; & si je ne pus partir sans me sentir le cœur cruellement déchiré, je cherchai dans mon honneur & dans ma raison tout ce qui pouvoit m'aider à triompher de cette foiblesse.

Perès, à qui je ne déguisois point mes agitations, me plaignit, sans rien changer à la fermeté de ses exhortations & de ses conseils. Au lieu de me conduire directement à Malte, il se figura que, pour me remettre en état de paroître avec bienséance à la cour du grand-maître, il devoit me mener à l'occasion d'acquérir assez de gloire pour effacer les impressions fâcheuses que les plaintes de la Rovini avoient pu produire. Renfermant néanmoins ses vues en lui-même, il remit à me les communiquer au moment de l'action,

& j'ignorai l'ordre qu'il donna de tourner la voile vers l'Archipel. L'hiver, qui commençoit à s'approcher, lui donnoit l'espérance de rencontrer quelqu'un des bâtimens que cette saison ramène en Egypte avec les pélerins de la Mecque; & son dessein étoit de chercher de si près l'occasion de se battre, qu'elle ne pût lui échapper. J'étois enseveli dans un coin du vaisseau, livré à la violence de mes agitations, & toujours persuadé que nous avancions vers Malte, lorsque je fus réveillé de cet assoupissement par la voix de Perès. Il avoit découvert la proie qu'il cherchoit. Aux armes, s'écria-t-il, à l'honneur, à la victoire; & me voyant lever la tête avec surprise, il me dit en peu de mots qu'étant perdu de réputation à Malte si je n'y rentrois point par quelque action éclatante, il m'offroit une voie présente pour réparer toutes mes foiblesses. Oui, lui dis-je courant aux armes, c'est sur les turcs que je vais me venger des trahisons de l'amour.

La même ardeur s'étant répandue dans tous nos gens, nous eûmes bientôt gagné le vent sur le vaisseau des infidelles. Nous lui lâchâmes toutes nos bordées, qui le mirent dès la première décharge dans la nécessité de se défendre uniquement contre les flots. Il fut

percé de plusieurs boulets, qui le mirent en danger de périr avant que nous pussions le joindre. Cependant nous reconnûmes en allant à l'abordage, que nos ennemis n'étoient pas sans cœur & sans armes. Ils firent si bonne contenance, que malgré le désordre de leur vaisseau qui demandoit sans cesse une partie de l'équipage pour arrêter l'abondance de l'eau, ils nous disputèrent le terrein pendant plus d'une heure, & nous perdîmes une partie de nos gens avant que de nous voir ferme sur leurs ponts. Il leur en coûta le double; car on n'a rien vu de si intrépide que notre attaque, & chaque homme qui tomboit de notre côté, étoit vengé au même moment par la mort de plus d'un ennemi. Je regrette pour ma gloire que Perès ne soit pas l'historien de ce combat. Il ne me convient de révéler que son courage, qui se signala par des coups prodigieux. Je le vis attaché au plus brave de nos ennemis. La victoire me parut incertaine, & par admiration pour la valeur de celui qui lui résistoit, autant que par emportement de zèle pour mon ami, je me jetai au travers de leurs armes pour séparer deux si braves combattans. Notre ennemi cessa de se défendre, en voyant tous ses gens hors de résistance. Il se tourna vers moi pour me

rendre ſes armes ; & joignant la politeſſe à la ſoumiſſion, il me dit qu'il me devroit de la reconnoiſſance pour l'avoir ſauvé d'un bras auſſi redoutable que celui de ſon adverſaire.

Tout fut ſoumis en un inſtant, & nous uſâmes avec modération des droits de la victoire. Après le carnage auquel nous nous étions abandonnés, ne voyant de reſte que dix ou douze hommes qui s'étoit rendus à diſcrétion, nous n'eſpérions pas de tirer beaucoup de fruit de notre conquête : mais l'adverſaire de Perès nous prenant à l'écart, nous ſupplia d'arrêter l'ardeur de nos gens, qui ſe diſpoſoient à porter la curioſité dans toutes les parties du vaiſſeau. Je ne puis prendre, nous dit-il, qu'une haute idée de votre politeſſe, ſi je la meſure ſur votre valeur. Commencez par faire paſſer ſur votre bord quelques dames qui attendent en tremblant le ſuccès de notre combat. Votre canon les a miſes dans le même danger que j'ai couru par votre épée, & la moitié de notre équipage lutte à préſent contre les flots qui inondent le vaiſſeau de tous côtés. Nous nous hâtâmes de donner nos ordres. L'étranger, dont nous avions eu peine à reconnoître la nation ; parce qu'ayant diſtingué la nôtre, il m'avoit parlé auſſi facilement françois qu'eſ-

pagnol à Perès, nous pria de venir rassurer ses dames avec lui. Nous les trouvâmes demi-mortes de frayeur. Cependant la vue de leur défenseur ayant remis leur courage, elles reçurent nos soins avec beaucoup de politesse; & cédant aux exhortations de l'étranger, elles consentirent à se laisser conduire dans notre vaisseau. Nous conçûmes aussi-tôt que nous n'avions point d'autre fruit à espérer de notre victoire. Les dames étoient turques; elles revenoient de la Mecque. On n'est point chargé de richesses, au retour d'un pélerinage. Tout notre étonnement étoit de les voir sous la conduite d'un homme que son habit ne pouvoit nous faire prendre pour un turc, & qui nous éloignoit encore plus de cette idée par ses manières.

La précaution qu'il avoit prise de nous faire passer sur notre vaisseau, nous parut un service qu'il avoit bien voulu rendre à nous-mêmes;car tous les soins que nos gens apportèrent avec les siens pour le sauver du naufrage, n'empêchèrent point qu'il ne fût bientôt submergé à nos yeux. Nous regrettâmes peu cette perte. Il nous suffisoit d'avoir des preuves de notre victoire dans une vingtaine de captifs que nous comptions mener à Malte. Perès, toujours prudent, fit mettre dans les

chaînes ceux qui ne lui parurent pas dignes d'être traités avec plus de douceur; & réservant toutes nos politesses pour l'étranger, & pour ses dames, nous leur fîmes attendre par nos manières une meilleure composition qu'on ne la reçoit ordinairement après un combat si obstiné. Perès fit tourner la voile à l'occident, l'étranger s'en apperçut. Il nous loua de penser à la retraite; & nous y exhortant même par une espèce d'intérêt qu'il paroissoit prendre à notre sûreté, il nous pria seulement de modérer assez notre course pour ne pas nous mettre hors d'état de lui rendre un service qu'il attendoit de notre générosité. Nous lui demandâmes des explications; il nous prit à l'écart pour nous les accorder.

J'ai honte, nous dit-il, de vous confesser qui je suis, lorsque vous me trouvez revêtu d'un habit turc; je connois le vôtre, & je l'ai porté. Vous voyez le commandeur *Junius*, dont il est impossible que vous ne connoissiez pas le nom. Mes aventures n'ont eu que trop d'éclat, & j'ignore moi-même si je dois les nommer infames ou glorieuses. Après les distinctions que j'avois reçues de l'ordre, on ne devoit pas s'attendre à me voir abandonner ma commanderie, & tous les avantages que j'avois acquis par de longs services.

D'un autre côté, ceux qui sont sensibles à l'ambition, & qui ont appris en obéissant de quelle douceur il est de commander, ne me condamneront point sans doute d'avoir préféré l'empire d'une nation à la qualité de sujet du grand-maître.

Loin de m'affliger de votre rencontre, je remercie le ciel, continua-t-il, de l'occasion qu'il me donne de publier mon aventure & mes sentimens. J'étois monté par l'ordre du grand-maître, sur un vaisseau françois qui faisoit voile à Smyrne. Ma commission étoit de racheter deux chevaliers, qui avoient été enlevés par les turcs en rendant service à l'ordre, & qui avoient trouvé le moyen de faire savoir à Malte l'excès de misère où ils étoient tombés dans l'esclavage. J'avois caché toutes les marques de mon état, & l'on ignoroit dans le vaisseau même où j'étois, que je fusse commandeur de l'ordre. Le vent nous jeta dans le golfe de Colochine, & nous força d'y passer quelques jours dans une rade si déserte, qu'il n'y paroissoit aucune trace d'habitans. Le seul goût de l'amusement me fit prendre un fusil pour aller passer quelques heures à la chasse. Je m'enfonçai dans les terres, à la poursuite d'un chevreuil qui me conduisit au sommet d'une colline, d'où j'apperçus

perçus une troupe de gens armés qui s'agitoient avec beaucoup de chaleur. Il me fut impossible de résister au mouvement de ma curiosité. Je m'avançai, à la faveur d'un bois qui règnoit le long de la plaine, jusqu'à me mettre à portée d'entendre les discours de ceux qui étoient les plus proches de moi. Ma hardiesse redoubla, lorsque j'eus distingué le langage grec. Je le parlois facilement, & c'étoit cette raison qui avoit fait tomber sur moi dans choix du grand-maître pour le sujet de mon voyage. Il ne me seroit pas venu néanmoins dans l'esprit de m'exposer chez une nation dont j'ignorois les mœurs & les dispositions : mais quoique la confusion qui règnoit parmi eux ne m'eût point encore permis de recueillir rien de suivi dans leurs entretiens, je me livrai si fort au désir de les entendre, que j'en négligeai les précautions qui avoient servi jusqu'alors à me tenir caché. Je fus arrêté par une multitude de gens contre lesquels je n'entrepris point de me défendre. Ils me conduisirent au centre de leur assemblée ; & m'entendant parler leur langue, il ne me firent rien appréhender de leurs intentions.

Cependant, après m'avoir fait diverses questions auxquelles je répondis avec beaucoup de ménagement, je m'apperçus qu'ils ressentoient

une impreſſion extraordinaire de ma préſence; & tandis que j'obſervois ſi je devois l'attribuer à ma figure ou à mes réponſes, ils me propoſèrent civilement de me retirer à l'écart. Ceux qui furent chargés de me conduire, m'expliquèrent d'eux-mêmes le ſujet qui les avoit aſſemblés. Leur roi, après s'etre attiré leur haine par autant de barbaries que d'injuſtices, avoit perdu la vie depuis peu de jours. Ils me confeſſèrent que c'étoit par leurs propres coups, dans une conſpiration formée par les principaux de la nation, & qui n'avoit réuſſi qu'après l'effuſion d'une abondance de ſang, que ce prince cruel avoit encore trouvé le moyen de faire couler de ſes propres mains. S'étant apperçu, à l'air des conjurés, que ſa vie touchoit au dernier moment, il n'avoit point attendu les coups qu'on lui deſtinoit; il s'étoit jeté, le ſabre à la main, dans la foule de ceux qui étoient autour de lui. Un reſte de crainte & de reſpect les avoit jetés d'abord dans un ſi grand trouble, qu'ils s'étoient laiſſés frapper long-tems, avant que de rappeler leur courage & de ſe ſouvenir de leur deſſein. Cependant la vue de vingt de leurs complices, qui étoient déja tombés ſous un bras ſi terrible, les détermina enfin à ſe défendre. Ils mirent le monarque en pièces,

par le même nombre de coups qu'il s'étoit ſacrifié de victimes. La nation, qui étoit encore dans la chaleur d'un ſi grand évènement, travailloit à ſe choiſir un nouveau maître. Ceux à qui j'avois été préſenté étoient les chefs de la nation, ſur leſquels on s'étoit remis de ce choix. Ils continuèrent leurs délibérations. Enfin la foule s'étant ouverte, deux de ces graves conſeillers députés par les autres, vinrent jusqu'à moi d'une marche lente & d'un air reſpectueux. Ils m'invitèrent à les ſuivre; je ne me fis pas preſſer. Etant rentré avec eux dans le cercle, on m'y rendit mille nouveaux honneurs; & celui qui paroiſſoit y tenir le premier rang, m'adreſſa un diſcours dont j'ai retenu juſqu'au moindre mot. « Etranger, me dit-il, votre contenance, vos diſcours, le compte que vous nous avez rendu de votre patrie & de votre goût pour la guerre, &, ce qui fait encore plus d'impreſſion ſur nous, l'air d'humanité que nous croyons découvrir ſur votre viſage, nous a fait naître la penſée de vous choiſir pour notre roi. Ce n'eſt pas ſans une direction particulière du ciel que vous êtes arrivé au milieu de nous dans le tems que nous ſommes aſſemblés pour nous donner un maître. Acceptez cette qualité, qui vous eſt offerte par tous les chefs de la

nation, & rendez-vous digne de notre obéissance ».

Je n'entreprendrai point de vous représenter mon étonnement ; à peine pouvois-je me persuader que mon aventure ne fût point un songe. Cependant l'air sérieux qui avoit accompagné ce discours, & les marques de respect que tout le monde s'empressa de me rendre, eurent la force de lever tous mes doutes. Il ne m'en resta que sur ma conduite, dont je ne me trouvai point assez de présence d'esprit pour décider en un moment. Toute mon attention se réunit à composer mon visage & ma posture, pour répondre à l'opinion qu'on se formoit de moi ; & je compris que dans une nation où je ne m'imaginois pas que l'esprit & la politesse fussent des qualités dominantes, je devois peut-être ma principale recommandation à quelques avantages extérieurs que j'avois alors dans la figure. Ma réponse fut simple : après avoir remercié le conseil de son choix, je lui demandai jusqu'au lendemain pour me déterminer. Les raisons que j'apportai de mon incertitude, ne furent prises que des engagemens que j'avois dans un autre pays ; je souhaitai qu'on me laissât le tems de peser mes devoirs. Ma proposition fut approuvée, & je n'en fus pas moins traité

dès le même moment, avec toutes les distinctions qui convenoient à mon nouveau rang.

Cependant, comme ma propre surprise augmentoit à tous momens, & qu'ignorant encore jusqu'au nom du peuple qui se soumettoit à moi, je voulois prendre du moins quelques informations sur les engagemens dont on me pressoit de me charger, je priai le vieillard qui m'avoit parlé au nom du conseil, de demeurer seul avec moi pendant quelques momens. En lui répétant que le hasard m'avoit jeté sur la côte, je lui confessai que je connoissois peu l'endroit du monde où j'étois, & moins encore la nation qui m'offroit l'honneur de la gouverner. Il comprit que je lui demandois des éclaircissemens. « Nos lumières, me dit-il, avec beaucoup de modestie, n'égalent point notre droiture & notre courage. Nous n'ignorons point l'origine de notre nation; elle descend des anciens spartiates. Mais celle du nom de *Maniotes*, que nos pères ont porté comme nous, nous est absolument inconnue. Notre gouvernement se soutient sous la protection du grand-seigneur, avec la seule charge d'un léger tribut pour l'état, & l'obligation pour notre souverain de porter l'habit turc, & d'aller rendre ses soumissions à la

Porte aussi-tôt qu'il est élevé sur le trône. La religion est libre, & fort mêlée parmi nous. Le feu roi étoit mahométan, & cette qualité l'ayant fait considérer plus particulièrement des turcs, il en a peut-être pris droit d'abuser de son pouvoir, & de nous traiter avec une cruauté qui l'a conduit à sa perte. Je suis grec, un autre est juif, guèbre, payen; nous avons des églises, des mosquées, & des synagogues ». Il m'apprit ensuite l'étendue & les qualités du pays, ses ressources pour la guerre & pour le commerce; enfin tout ce qui pouvoit m'en faire prendre une honorable idée, car il me déguisa fort adroitement l'unique tache qui auroit été capable de me refroidir pour la couronne. Les maniotes vivent de rapines, & le plus glorieux exercice de la nation, celui qui distingue & qui élève le mérite, est de faire la guerre aux passans & de s'enrichir de leurs dépouilles.

Après une délibération qui dura toute la nuit, je me déterminai à prendre un rang, qui flatte l'ambition, dans quelques circonstances qu'il soit offert, & sur quelque peuple qu'il assure l'autorité. Je me flattai de devenir utile à une multitude d'hommes qui n'avoient peut-être besoin que d'un chef raisonnable pour former une société plus régulière. Dès

le matin je déclarai aux officiers qui me servirent, que j'acceptois les offres du conseil; le bruit en fut bientôt répandu. Je vis accourir une foule de sujets, qui célébrèrent mon élection par leurs applaudissemens. En deux jours mon autorité fut mieux établie que celle de mon prédécesseur après vingt ans de règne. Mon inclination ayant autant de force que son exemple pour me faire commencer mon administration par la bonté & la douceur, je me vis bientôt adoré de mes sujets. A peine eus-je appris par quelle indigne guerre ils se déshonoroient, que cherchant d'autres voies pour leur procurer des richesses, j'entrepris de leur inspirer le goût de l'agriculture & de tous les arts qui pouvoient les conduire plus honnêtement à l'abondance. Ce détail vous seroit ennuyeux, & je ne m'attache qu'à ce qui demande d'être justifié dans ma conduite.

Dans la première année de mon règne, je fis le voyage de Constantinople, pour rendre mes soumissions au grand-seigneur. J'en fus reçu avec d'autant plus de bonté, que le bacha de la Morée, avec qui j'avois formé quelque liaison, l'avoit déjà prévenu sur les circonstances extraordinaires de mon élection, & sur le penchant que je marquois à vivre en bonne

intelligence avec les turcs. J'avois conçu effectivement qu'à quelque systême que je pusse m'attacher, il étoit important pour moi de ménager ces redoutables voisins. Ce ne pouvoit jamais être un état indépendant que je devois me flatter d'établir si près d'eux, avec des forces si médiocres & un domaine si borné. A peine avois-je sous mes ordres cent mille personnes de l'un & l'autre sexe; & quoique le métier habituel de la nation fût le brigandage & la guerre, je ne me connoissois pas plus de quinze mille hommes qui fussent capables de porter les armes. J'avois donc affecté de marquer beaucoup de confiance à la protection des turcs. Mais je me trouvai dans un embarras extrême, lorsqu'après une audience favorable du grand-seigneur, je tombai entre les mains du visir, qui me fit une loi de penser promptement au mariage. Ses raisons me parurent sensées; la Porte ne voyoit pas volontiers les maniotes en possession d'élire leurs souverains. Autant de nouvelles élections, autant d'occasions de douter de la disposition des nouveaux rois. Elle n'étoit pas portée à l'usurpation de leur droit; mais elle souhaitoit de le voir changer dans celui d'une légitime succession, qui assurât dans les enfans du prince à peu près les mêmes sentimens qu'on auroit

trouvés dans leur père. Le visir me représenta que j'y trouverois moi-même mon intérêt, puisque les peines du gouvernement ne manqueroient pas de me paroître plus douces lorsque j'aurois l'espérance que mon sang en recueilleroit les fruits. Enfin me demandant là-dessus ma parole, il me jeta dans un trouble dont je ne vis d'abord aucun moyen de sortir. Cependant je me hâtai de prévenir la proposition qu'il m'auroit pu faire de me marier à Constantinople : c'étoit me donner le tems de chercher des excuses & des prétextes. Je lui fis entendre que je m'occuperois de ce soin aussi-tôt que je serois retourné dans mes états, & que j'avois déjà jeté les yeux sur une femme pour laquelle je me sentois de l'inclination.

Il est vrai que je n'avois pas le cœur libre; mais lié par des vœux dont je ne pouvois espérer de dispense, je ne m'étois jamais proposé d'entrer dans les engagemens du mariage. Le commerce où je vivois avec une de mes sujettes, étoit une simple galanterie, dont je n'espérois pas que les fruits pussent jamais devenir propres à me succéder ; & la crainte que m'avoient inspirée les tentations du visir se seroit dissipée sans doute à mesure que je me serois éloigné de Constantinople, si je n'eusse amené à ma suite le père de ma maîtresse,

à qui les instances du visir ne purent demeurer cachées. Il les regarda comme un bonheur pour sa fille; & s'ouvrant à moi dès le premier jour de mon départ, il ne me cacha point que pour prix de sa complaisance & de son attachement, il se flattoit que je ne penserois point à prendre une autre femme que sa fille. Je me gardai bien de m'ouvrir à lui; mais je prévis que si j'avois quelque chose à redouter de mes sujets, la source de mes chagrins viendroit de ses prétentions. En effet, je fus à peine arrivé que, communiquant le dessein du visir à tous les chefs de la nation, il leur fit goûter un changement qui ne pouvoit servir qu'à l'augmentation de leur sûreté & de leur puissance. Je fus surpris un jour de recevoir une députation solemnelle du corps de mes états, par laquelle tous mes sujets me pressoient, pour leur intérêt & pour le mien, de me choisir une femme dans la nation; & paroissant entrer dans des vues conformes à mes désirs, ils me firent entendre qu'ils reconnoîtroient volontiers pour leur reine, celle en faveur de qui mes inclinations s'étoient déjà déclarées. Je pénétrai d'où venoit l'artifice; & n'espérant de me sauver que par des délais, j'affectai sans violence de paroître disposé à les satisfaire: mais je fus la dupe de ma poli-

tique; on ne pensa aussi-tôt qu'à faire les préparatifs de mes noces, & les raisons par lesquelles je m'efforçai de les retarder ne furent point écoutées. Ma maîtresse pressa elle-même le jour de la célébration ; de sorte que me défiant de mon autorité pour arrêter le zèle public, mon imagination ne me fournit point d'autre voie que de déclarer au conseil l'obligation où je croyois être de consulter le visir sur mon mariage. Cette objection ne souffrant point de réplique, on suspendit l'empressement qui m'avoit alarmé, & je pris du tems pour envoyer mes députés à Constantinople. N'osant leur faire l'ouverture de mon embarras, je fus réduit à marquer naturellement au visir que mes sujets désiroient autant que lui mon mariage, & qu'ils me proposoient une femme de leur nation ; mais que pour entrer dans les vues qu'il m'avoit communiquées, je ne voulois point conclure sans sa participation ; & pour jeter de loin de nouvelles semences de délai, je lui écrivois confidemment qu'il étoit peut-être à souhaiter que mon épouse fût d'un sang plus dévoué aux turcs que le sang grec. Ma pensée étoit, que donnant lui-même dans cette proposition, il se chargeroit du soin de me chercher un autre parti, contre lequel il me seroit aisé de multiplier les objec-

tions dans l'éloignement, & qui serviroit du moins à ralentir le père de ma maîtresse & tous ses amis, dont l'impatience faisoit ma principale crainte. Mais qu'arriva-t-il? Le grand visir plus ardent que je ne l'aurois cru à saisir mes nouvelles ouvertures, se hâta de m'envoyer trois des plus belles filles du vieux serrail, entre lesquelles il me fit dire que je pouvois faire un choix, qui seroit toujours approuvé du grand seigneur. Leur arrivée déconcerta extrêmement les maniotes; ils me crurent aussi affligé qu'eux de me voir ôter la liberté de suivre mes inclinations, d'autant plus que me voyant dans la nécessité de choisir entre les trois dames, j'eus besoin de recourir à d'autres artifices pour les intéresser elles-mêmes à me laisser libre. Je continuai de voir plus assidument que jamais ma maîtresse, avec une affectation de secret, & de ménagement pour les trois dames; mais cherchant à les piquer par le mépris que je faisois de leurs charmes, je pris soin de les faire avertir que je paroissois sans goût pour elles, & que tous mes empressemens étoient pour une autre. Il n'y eut point de maniote qui ne fût disposé à me rendre ce service; & leur zèle fut si heureux, que les trois dames prirent pour moi une aversion qu'elles firent bientôt éclater. Je n'attendis point qu'elles

m'en donnassent des marques fort impétueuses; & prenant occasion de leurs premiers ressentimens pour en faire mes plaintes au visir, je me trouvai le maître de faire traîner mon choix en longueur, par une feinte que je soutins long-tems avec beaucoup d'adresse. Du côté de la Porte, je faisois entendre qu'ayant l'espérance de ramener les dames par degrés, je ne renonçois pas encore au plaisir d'en prendre une pour mon épouse; tandis qu'avec mes sujets je me plaignois amèrement de la contrainte où j'étois, & des loix rigoureuses qui m'étoient imposées. Cependant comme ce rôle ne pouvoit toujours durer, je résolus, après l'avoir poussé aussi loin qu'il pouvoit l'être, de changer tout d'un coup de batterie. Je m'expliquai ouvertement sur le peu d'espérance que j'avois de m'accorder jamais avec ces dames, après les emportemens auxquels elles s'étoient échappées contre moi; & protestant que je n'en respectois pas moins celui qui me les avoit envoyées, je déclarai que mon dessein étoit de les reconduire moi-même à Constantinople, pour justifier mon procédé à la Porte. Les maniotes louèrent beaucoup une résolution qui leur rendoit l'espérance de me voir une femme de leur nation; & je me flattois de mon côté qu'en parlant moi-même

au visir, il me seroit aisé de lui faire naître cent nouvelles idées qui éloigneroient toujours la conclusion que je redoutois.

J'étois en route pour l'exécution de ce projet, lorsque vous m'avez attaqué ; & les dames que j'ai avec moi, sont celles qui m'ont servi si long-tems à me défendre contre le mariage. J'ai su néanmoins par les relations que je me suis établies dans quelques ports voisins de Malte, qu'on y a donné des couleurs toutes différentes à mon aventure ; & que non-seulement l'on m'y croit marié, mais qu'en apprenant le passage des trois dames qui m'avoient été envoyées par le visir, on s'est figuré que j'allois former un serrail, d'où l'on a conclu que j'avois embrassé le mahométisme. La haute faveur que je me suis ménagée à la Porte, a contribué sans doute à cette erreur. Loin de regarder votre rencontre & ma défaite comme un malheur, je m'applaudis de l'occasion qu'elles me donnent de me rétablir dans l'estime de l'ordre, & dans l'opinion du public. Il n'y a de changement dans mon sort que celui qui m'a placé sur un trône. Mes nouveaux devoirs ne m'ont pas fait oublier mes anciens engagemens, & mes sentimens d'honneur & de religion ont été les mêmes à la tête d'un peuple barbare, qu'on

me les a connus ſous l'obéiſſance du grand-maître.

Nous avions entendu parler mille fois du commandeur Junius, & ſon caractère étoit fort bien établi dans l'eſprit des honnêtes gens. On publioit en effet qu'il avoit embraſſé la religion turque, & qu'il abuſoit du pouvoir ſouverain pour ſatisfaire toutes ſes paſſions. Sa phyſionomie ſeule, qui reſpiroit la droiture & l'honneur, ſuffiſoit pour nous garantir la ſincérité de ſon récit. Nous lui fîmes une infinité de queſtions ſur les uſages de ſes peuples, & ſur la nature de ſon gouvernement. Ce détail alongeroit trop mon ouvrage; & ceux à qui mes papiers paſſeront après ma mort, y trouveront de quoi ſatisfaire la curioſité du public. Mais après avoir rendu ce que nous crûmes devoir au roi des maniotes, & lui avoir fait des excuſes de l'interruption que nous avions apportée à ſes deſſeins, nous lui demandâmes ce qui nous reſtoit à faire pour la réparer. Je n'ai pas douté, nous répondit-il, que votre générosité ne vous portât à m'obliger. Si j'avois à former quelque déſir, ce ſeroit ſans doute d'être conduit à Conſtantinople, ou dans quelque port turc, d'où je n'euſſe point de peine à m'y rendre. Mais comme je ne pourrois vous demander

cette grâce fans indifcrétion, & que le feul fervice que vous puiffiez me rendre, feroit de me jeter fur la côte de la Morée, où je ne me trouverois pas même fans embarras, il me vient une bizarre imagination à laquelle je m'arrête. Avec le fond que je puis faire fur votre fecret, je veux vous accompagner jufqu'à Malte, & paffer l'hiver avec vous. Le moindre déguifement empêchera que je n'y fois reconnu. Je reverrai des lieux qui m'ont toujours été chers, & peut-être y retrouverai-je quelque ami à qui je ne craindrai point de me faire connoître. Votre fecours me procurera facilement quelque moyen de retourner, au printems, dans mes états; & fi vous me laiffez une partie des fommes que j'ai avec moi, je me fournirai de mille chofes qui feront utiles à mes fujets. Nous ne balançâmes point à lui promettre non-feulement qu'il feroit fidellement caché à Malte, par le foin que nous prendrions de veiller à fa fûreté, mais qu'il demeureroit le maître de tout ce qu'il avoit fauvé de fon vaiffeau, & des dames même qu'il s'étoit chargé de conduire. Pour les gens de fa fuite, il nous parut difficile de leur affurer à tous la liberté; mais nous lui fîmes efpérer qu'en arrivant à Malte nous trouverions quelque équivalent

valent qui pourroit satisfaire le grand-maître; & comme il n'ignoroit pas plus que nous les usages de l'ordre, nous le priâmes de nous apprendre lui-même ce que nous pouvions faire de plus utile pour son service. Il nous répondit que les dames & ses gens ne pouvoient être sauvés du droit des vainqueurs, & que loin de nous gêner là-dessus par des demandes injustes, il nous exhortoit à profiter d'un avantage qui nous avoit coûté assez cher. Mais acceptant nos offres pour lui-même, il quitta dès le même jour l'habit turc pour en prendre un grec, & il nous demanda la même faveur pour un de ses gens, en qui il avoit une parfaite confiance. Une précaution seulement qu'il crut devoir à la prudence, fut de cacher aux maniotes de sa suite, que Perès avoit déjà fait mettre dans les chaînes, qu'il fût avec nous quand nous arriverions à Malte. Il souhaita même que les dames l'ignorassent aussi, parce qu'il ne falloit pas espérer qu'elles pussent déguiser leurs aventures & sa condition, qui le feroient reconnoître trop facilement.

Il nous fut aussi aisé de lui accorder cette satisfaction que de la lui promettre. Nous retournâmes vers Malte, assez contens d'avoir trouvé du moins l'occasion d'exercer

nos armes, quoique nous ne fussions point sans quelque regret d'avoir causé tant de mal au roi des maniotes. Cette expédition produisit l'effet que Perès en avoit attendu. Elle me fit recevoir à Malte comme un homme qui s'étoit déjà distingué par plus d'une action de fermeté, & l'accusation de la Rovini passa pour l'emportement d'une femme sans pudeur. Elle sut mon arrivée dès le premier moment; ou plutôt l'impatience qu'elle avoit de revoir Perès, l'ayant amenée à mon bord avant que nous eussions touché le rivage, elle ne put apprendre qu'il me ramenoit avec lui sans marquer un extrême empressement de me revoir. Elle pensoit peut-être à m'accabler de reproches & d'injures. Mais Perès, que le hasard lui fit rencontrer avant moi, trouva le moyen de l'appaiser, en lui racontant que le marquis de Leniati avoit reconnu sa fille. L'outrage dont elle brûloit de se plaindre, se trouvoit ainsi changé en un service, dont elle se promit bien de partager les fruits. Cependant sa joie fut modérée par le compte que Perès lui rendit de sa commission. Leniati, qui s'étoit livré si volontairement aux mouvemens de la nature, avoit paru beaucoup moins sensible à ceux de l'amour. Soit que sa passion n'eût jamais été

violente, soit que le tems l'eût refroidie tout-à-fait, il avoit témoigné à Perès que l'arrivée de la Rovini lui causeroit moins de plaisir que d'embarras, & qu'il étoit trop tard à son âge pour divulguer une galanterie qu'il avoit cachée heureusement dans sa jeunesse. Elle s'y étoit peut-être attendue; mais cette explication lui fit naître des défiances qui eurent d'autres suites. Le témoignage de Perès ne lui parut pas suffire pour la rassurer sur le sort de sa fille. Elle alla jusqu'à se figurer que c'étoit un artifice pour couvrir l'intrigue du marquis, & que si Helena n'étoit pas avec nous dans le vaisseau, nous l'avions laissée dans quelque lieu où nous étions sûrs de la retrouver. Cependant le doute où elle restoit, servit du moins à lui faire supprimer ses cris.

Après avoir pris toutes les mesures qui pouvoient assurer de la tranquillité & de l'agrément au roi des maniotes, Perès, qui avoit pour moi un attachement & un zèle incroyable, me pria d'écouter ce qu'il avoit médité, me dit-il, pour ma fortune & pour mon honneur. Il avoit l'air engageant & timide; il me rappela les premières confidences que je lui avois faites après son naufrage. Je lui avois parlé de ma vocation

avec transport, & je m'étois efforcé de lui inspirer le même goût pour l'ordre de Malte. Il me demanda si j'avois perdu cette noble inclination, ou si elle étoit refroidie. Malgré toute l'amertume qui règnoit encore dans mon cœur, je lui répondis que mes vues n'étoient point changées. En croirez-vous, reprit-il, le plus fidelle & le plus tendre de vos amis? Le péril dont vous sortez m'a laissé de vives alarmes. Peut-être votre cœur n'est-il pas assez tranquille, pour vous laisser découvrir le précipice que vous avez évité. Mais si vous prenez quelque confiance à mon zèle, si vous me croyez capable de distinguer vos intérêts, enfin si vous me connoissez assez d'honneur & d'amitié pour les chercher à toutes sortes de prix, savez-vous, mon cher chevalier, ce qui vous reste à faire de plus glorieux, de plus sage & de plus utile pour votre fortune & votre réputation? C'est de prendre des engagemens dans votre ordre, & de vous former un lien que toute la force de vos passions ne puisse rompre. J'ai pénétré votre caractère, ajouta-t-il; avec de l'esprit & les sentimens dignes de votre naissance, vous avez un fonds de vivacite & de penchant au plaisir, qui me fait trembler pour le succès de vos meilleurs desseins. Et puis,

si vous m'accordez cette liberté, le passé subsiste encore dans la mémoire de bien des gens. L'accueil gracieux que le grand-maître vous a fait à notre retour, ne lui a pas fait oublier des foiblesses qui n'ont que trop éclaté. Vous n'avez qu'une voie pour effacer de si fâcheuses impressions; elle est ouverte devant vous. J'en vois le terme : c'est le faîtes des richesses & de la gloire; elle ne peuvent manquer à votre nom & aux services que vous avez déjà rendus à la religion : au lieu que par des délais, vous vous exposez à mille nouveaux dangers, & j'y prévois votre perte.

S'il y avoit de la franchise dans ce discours, on en trouvera peut-être encore plus dans la fidélité que j'ai à le rapporter. Loin de me paroître choquant dans la bouche de Perès, je le remerciai des inquiétudes de son amitié; & je n'opposai à ses conseils que ma triste situation, qui ne me permettoit guères de penser à une cérémonie où je ne pouvois apporter trop d'ouverture de cœur & de liberté d'esprit. Il dissipa cette objection par de nouvelles instances. Enfin m'ayant fait entendre que non-seulement le grand-maître seroit charmé de me voir dans la disposition qu'il vouloit m'inspirer, mais que depuis quelques explications qu'il avoit eues avec lui

il avoit conçu que je ne pouvois prendre un chemin plus sûr pour mériter ses faveurs, il me fit passer sur toutes les difficultés que je trouvois encore dans la tristesse & l'agitation de mon cœur. Je marquai mes intentions au grand-maître, qui reçut cette ouverture comme une grâce que je lui aurois faite à lui-même. Le jour fut marqué pour la cérémonie de mon engagement. Je l'attendis sans impatience, mais je puis dire aussi sans répugnance & sans embarras. Il vint; je n'ose décider si ce fut trop tôt ou trop tard, & c'est le mystère de ma vie le plus obscur & le plus funeste.

Deux mois qui s'étoient passés depuis mon départ de Malte, avoient adouci le chagrin de ma perte; & si je regrettois encore Helena, c'étoit comme un bien auquel la raison, autant que la nécessité, m'avoit forcé de renoncer. Je portois envie à Perès, qui jouissoit tranquillement de son espagnole, & qui, sans lui avoir jamais marqué beaucoup d'amour, avoit eu la satisfaction de lui voir déposer insensiblement sa fierté. Ses plaisirs n'étoient qu'une foible image des miens, & je le forçois souvent de le confesser; mais il me faisoit avouer aussi que ne connoissant ni mes erreurs, ni mes peines, l'espèce de bonheur

auquel il s'étoit réduit, étoit préférable à celui que m'avoient causé les plus délicieux transports. Un honnête homme, me disoit-il, doit toujours conserver un juste empire sur lui-même; sans quoi ses principes suivent continuellement la loi de ses passions. Je sentois la vérité de cette morale. La Rovini avoit quitté Malte pour rejoindre sa fille. Tout paroissoit contribuer à fortifier ma raison & ma tranquillité. Enfin je prononçai mes vœux; & comme s'ils m'eussent rempli d'une nouvelle ardeur, je ne m'occupai les jours suivans, avec Perès, qu'à former de glorieux projets pour la campagne que nous étions prêts à commencer.

C'étoit au mois de Mars, & dans un tems où la mer n'étoit encore ouverte que pour les bâtimens de passage. J'étois retiré le soir, & je ne pensois qu'à me livrer au sommeil. On m'avertit qu'une dame, enveloppée d'une mante, demandoit instamment à me voir, & qu'on avoit eu peine à la retenir à ma porte lorsqu'elle avoit appris que j'étois seul dans ma chambre. A peine avoit-on fini cette explication, qu'elle s'ouvre effectivement l'entrée malgré la résistance qu'on lui faisoit encore; & jetant sa mante qui m'empêchoit d'abord de la reconnoître, elle accourt à moi

les bras ouverts, & livre dans les miens ma chère Helena. Quel moment ! on meurt de joie, dit-on ; on meurt de la violence d'une passion qui jette le désordre dans tous les sens : non, l'on ne meurt de rien, puisque je fus capable un instant de soutenir ce qui se passa dans mon ame. Ah ! Helena ! mais je n'eus pas la force de prononcer son nom. Tout ce que l'excès de mon transport avoit pu m'en laisser, étoit réuni à la serrer contre mon sein jusqu'à perdre la respiration. J'étois serré de même ; car la peinture que je fais de mes sentimens n'est point assez vive pour représenter les siens. Je la crus deux ou trois fois mourante ; cependant elle s'échappa de mes bras, & je fus surpris de lui voir une espèce d'empressement à s'éloigner de mon lit. Mais ce fut pour se jeter sur une chaise, où elle se défit, avec une diligence admirable, de sa coëffure & de ses habits ; & se précipitant vers moi avec de nouveaux transports, elle me fit oublier en un moment, mes promesses, mes résolutions, mes vœux, tout ce que la raison, l'honneur, la religion m'avoient fourni d'armes contre l'amour.

Je ne m'arrêterai point au détail de mes plaisirs, lorsque d'autres lumières me les font regarder comme un criminel égarement. Mais

de quels ménagemens, de quelles craintes, de quels remords étois-je capable, entre les bras de ce que j'aimois uniquement, & quels devoirs n'aurois-je pas sacrifiés à la tendre Helena ! Elle mit le comble à mon amour & à ma joie, en m'apprenant les motifs & les circonstances de son voyage. Leniati n'avoit pas plutôt appris mon départ, que perdant toute espérance de me la voir épouser, il l'avoit pressée de recevoir de sa main un autre amant: elle avoit ouvert aussi tôt les yeux sur l'artifice de son père; car c'étoit lui qui l'avoit engagée à m'écrire, par la persuasion qu'elle n'avoit pas de moyen plus infaillible pour me faire hâter mon mariage. Helena auroit regardé comme un bonheur d'être ma femme; mais la distinction où elle m'avoit vu à Malte la faisant juger de l'indécence de cette prétention mieux que Leniati, à qui l'éloignement de ma patrie faisoit peut-être regarder cette alliance d'un autre œil, il n'y avoit point de titre par lequel elle n'aimât mieux m'appartenir que de renoncer à vivre avec moi. Ne pouvant douter que ce ne fût le désespoir qui m'avoit fait prendre le parti de repasser la mer, elle n'avoit plus pensé qu'à me suivre, avec la confiance de me retrouver toute la tendresse qu'elle m'avoit connue pour elle. L'occasion

lui manquoit ; ou plutôt étant obſervée de trop près pour ſe dérober facilement, elle ſe défendoit contre les inſtances de ſon père, tandis qu'elle cherchoit le moyen de quitter ſecrètement ſa maiſon. Sa mère arrivant à Naples dans cet intervalle, elle s'étoit vu plus de liberté, dans les momens où l'on ne pouvoit lui refuſer de la voir & de l'accompagner. Elle en avoit choiſi un avec tant de précaution, que s'étant fait conduire ſur le champ au port, on avoit perdu ſes traces juſqu'à ne ſe pas défier qu'elle eût tourné de ce côté-là. La ſuivante que j'avois miſe près d'elle l'avoit aidée dans ſa fuite; elles s'étoient embarquées toutes deux ſans obſtacle, & mon appartement avoit été le ſeul aſile qu'elles euſſent cherché en arrivant à Malte.

Il ſe mêla peu de réflexions ſérieuſes dans nos careſſes & dans nos entretiens. La nuit fut ſi courte pour nous, qu'il nous parut ſurprenant de voir arriver le jour; & dans l'ivreſſe où nous étions l'un & l'autre, nous oubliâmes pendant une grande partie de la matinée qu'il exiſtât quelque choſe au-delà de nos rideaux. Mon valet de chambre, qui étoit heureuſement le même que j'avois à Malte, avoit pris ſoin d'écarter le reſte de mes domeſtiques ; & quoiqu'ils ne puſſent ignorer que la dame qui

étoit entrée dans ma chambre, y avoit paſſé la nuit, ils ne ſoupçonnoient point d'autre myſtère dans cette aventure qu'une partie de galanterie, telle qu'on n'eſt point ſurpris d'en voir à Malte parmi les chevaliers de mon âge. Mais Perès, à qui l'entrée de ma chambre étoit toujours libre, s'y étant préſenté avec le commandeur de Zuniga, mon valet ne put trouver dans ſon imagination aucun prétexte pour le refuſer. Celui d'une fièvre violente qui m'avoit tourmenté toute la nuit, fut au contraire un motif de curioſité & de zèle pour le généreux Perès. Il entra, malgré les ſupplications redoublées du valet, & le commandeur ne manqua point de le ſuivre. J'entendis heureuſement leurs voix, & ma ſeule reſſource fut d'exhorter Helena à ſe couvrir. Leur prévention les empêcha d'appercevoir ſes habits, que mon valet de chambre eut ſoin d'écarter promptement. Mais rien ne ſeconda mieux l'erreur où ils étoient, que le trouble dont je ne pus me défendre en les voyant ſi proche de moi. Ils jugèrent au déſordre de mon viſage que j'étois beaucoup plus mal encore qu'on ne m'avoit repréſenté; & leurs ſoins ne faiſant qu'augmenter mon agitation, ils prirent un ton ſi ſérieux, que doutant pluſieurs fois ſi ce n'étoit point une raillerie, je ſoupçonnai qu'ils avoient déjà

quelque connoiſſance de mon aventure. Ce n'étoit pas Perès que je redoutois ; j'étois ſûr que ſes reproches porteroient du moins le caractère de l'amitié. Mais le commandeur de Zuniga étoit un homme auſſi terrible par la ſévérité de ſon humeur, que reſpectable d'ailleurs par ſa vertu. L'affection qu'il avoit conçue pour moi, & qui m'attiroit ſa viſite, n'avoit eu pour cauſe que ſon admiration pour le zèle qui m'avoit fait prendre les derniers engagemens de l'ordre, dans un âge où l'on n'eſt pas ordinairement fort preſſé de ſe charger d'un fardeau ſi pénible. Je comprenois tout le tort que le moindre éclat alloit faire à ma réputation ; & dans un embarras ſi cruel, j'étois encore tremblant pour Helena, qui étoit dans une ſituation à me faire craindre qu'elle n'y perdît bientôt l'haleine & les forces. Je ne l'entendois plus reſpirer, & ma tendreſſe, trop prompte à s'alarmer, me la repréſentoit déjà mourante ou peut-être expirée.

Cependant, loin de paroître diſpoſés à me quitter, je voyois mes deux eſpagnols aſſis, & commençant enſemble un entretien dont je croyois déjà prévoir la longueur ; & pour combler ma conſternation, la cruelle amitié de Perès le portoit à tourner les yeux ſur moi au moindre mouvement qu'il me voyoit faire,

& quelquefois à se lever pour m'offrir son secours. Je le priai d'un ton fort brusque de s'occuper de sa conversation ; & me plaignant d'un affreux mal de tête, j'en pris droit de tirer moi-même mes rideaux. J'espérois que par pitié on me laisseroit libre ; mais on crut avoir tout fait, en baissant la voix de quelques degrés. Cependant je profitai de cet intervalle pour secourir Helena ; la frayeur & la contrainte de sa situation l'avoient fait tomber en effet dans un profond évanouissement. Elle n'avoit pas distingué Perès ; & les marques d'inquiétude que j'avois données par tant de mouvemens & d'agitation, lui avoient fait croire le péril égal pour moi. En la trouvant insensible & sans respiration, quel moyen de distinguer si elle étoit morte ou vivante ? Je ne ménageai plus rien. Sortez, messieurs, m'écriai-je d'une voix douloureuse, & délivrez-moi d'un supplice insupportable. Cette prière, ou cet ordre, fit prendre au commandeur le parti de se retirer : mais Perès, après lui avoir fait mes excuses, ne tarda point à retourner sur ses pas. Il avoit conçu que je m'étois senti pressé de quelque besoin naturel ; & tournant cette aventure en badinage, il revenoit pour en rire avec moi. Personne n'ayant osé l'arrêter, quel fut son étonnement de voir entre

mes bras une jeune perſonne qu'il reconnut auſſi-tôt pour Helena, de la voir ſans connoiſſance, & de me trouver preſque auſſi abattu par l'inquiétude & la douleur, qu'elle l'étoit par ſa foibleſſe ! Il s'empreſſa de nous donner du ſecours ; & ne voyant que mon valet de chambre auprès de moi, il comprit que cette ſcène demandoit de la diſcrétion.

Helena eut bientôt rappelé ſes eſprits ; mais dans le trouble où j'étois encore, je ne faiſois d'attention qu'à elle, & je l'accablois de careſſes ſans adreſſer un ſeul mot à Perès. Il s'étoit aſſis vis-à-vis de moi, d'où il me conſidéroit avec une profonde méditation. Ce qui l'occupoit dans cette poſture, n'étoit pas préciſément le retour d'Helena, contre laquelle il me croyoit aſſez défendu déſormais par mes engagemens : au contraire, il la voyoit à moi comme il avoit toujours ſouhaité qu'elle y fût ; & s'il y trouvoit quelque difficulté, ce n'étoit qu'à déguiſer cette galanterie juſqu'à notre départ : mais il m'a confeſſé qu'après tant de marques de fidélité & de zèle, il avoit été vivement piqué de me voir pour lui ſi peu de confiance, que j'euſſe fait revenir, comme il le ſuppoſoit, Helena ſans ſa participation. Il croyoit s'être fait un ami, dans lequel, à l'exception de cette ardeur de

jeunesse qui me faisoit sacrifier quelquefois toutes mes lumières à l'emportement du plaisir, il se flattoit d'avoir découvert une partie des qualités qu'il possédoit. Cependant la droiture, la franchise, ses deux qualités les plus chères, paroissoient être celles qui me manquoient particulièrement. Son ressentiment alla jusqu'à le faire penser à se retirer, pour se borner désormais au titre & aux fonctions de l'amitié ordinaire. Je tournai enfin les yeux sur lui; son air grave & pensif me faisant attendre les reproches les plus sévères, je me hâtai de les prévenir, pour épargner cette humiliation à ma chère Helena. Vous êtes surpris, lui dis-je, de voir ici une personne que vous croyez à Naples; & lui racontant l'étonnement que j'avois ressenti moi-même de l'arrivée imprévue de ma maîtresse, je l'exhortai à prendre l'air riant qui convenoit à ma propre joie. Il le prit en effet: car voyant tous ses soupçons dissipés, il se hâta de m'embrasser avec mille marques de tendresse; & tournant ensuite ses caresses vers Helena, il s'y abandonna pendant quelques momens jusqu'à m'inspirer plusieurs mouvemens de jalousie. Il voulut savoir le détail de ses aventures. La conversation se lia avec tant d'agrément, que si Helena oublia sa foiblesse & Perès son chagrin,

je me livrai auſſi ſans réſerve aux plus pures douceurs de l'amour & de l'amitié.

Cependant Perès, qui ne perdoit jamais de vue ſon objet, me repréſenta que ſi près de ma profeſſion, dans une ville auſſi petite que Malte, au milieu de mes domeſtiques, j'avois beſoin d'une infinité de ménagemens pour cacher le renouvellement de mon intrigue; ſans compter qu'il falloit s'attendre que la Rovini ne manqueroit point de découvrir les traces de ſa fille, & que ſi Leniati étoit aſſez ſenſé pour éviter l'éclat, nous ne devions point eſpérer la même prudence d'une femme ſi vive & ſi hautaine. Il auroit peu ſervi de nous faire obſerver le danger, s'il ne nous eût offert auſſi-tôt le remède : il tenoit ſon eſpagnole dans une maiſon écartée, où le roi des maniotes avoit auſſi ſon logement. Helena pouvoit ſe mettre à couvert dans la même retraite. Il n'étoit queſtion que d'attendre la nuit pour l'y conduire; & ne devant pas être plus de quinze jours à partir, il ſembloit que nous euſſions peu d'obſtacles à craindre dans un eſpace ſi court. Toutes ces précautions furent priſes la nuit ſuivante.

J'avois peu fréquenté le commandeur Junius pendant l'hiver; mes viſites auroient pu nuire au déſir qu'il nous avoit marqué de n'être pas reconnu.

reconnu. Nous avions commencé, Perès & moi, par lui rendre tous les services qui pouvoient favoriser ses desseins, & nous avions même obtenu du grand-maître la liberté des trois dames turques & de quelques maniotes qui nous avoient paru les plus attachés à leur roi. Il nous avoit promis qu'il se priveroit de les voir, pour assurer mieux le secret de sa solitude; & s'il s'étoit servi d'une autre voie que la nôtre pour renouveler quelqu'une de ses anciennes liaisons, nous n'avions pas eu la curiosité de pénétrer ni quels étoient ses amis, ni quels moyens il avoit employés pour les attirer chez lui. Notre étonnement fut extrême de le trouver, en arrivant, avec les trois dames turques. Nous nous reprochions même déjà comme une indiscrétion de l'avoir surpris: mais après nous en avoir marqué un peu de confusion, il nous témoigna au contraire beaucoup de joie d'une visite qu'il auroit cherché, nous dit-il, à se procurer; & il nous pria de l'écouter avec l'inclination qu'il nous croyoit toujours à lui rendre service.

Quoique la crainte d'en abuser, continua-t-il, l'eût empêché jusqu'alors de compter sur notre vaisseau pour retourner dans ses états, il avoit formé un dessein qu'il se flattoit de nous faire approuver, & qui nous deviendroit

auſſi utile par les avantages extraordinaires que nous en devions tirer, qu'à lui par l'occaſion qu'il y trouveroit pour rentrer dans le golfe de Colochine.

C'eſt à ces dames, reprit-il, que j'ai l'obligation des nouvelles vues que j'ai formées. Je n'ai pu voir l'hiver ſi proche de ſa fin, ſans penſer que je dois quitter Malte, & que je ne puis laiſſer mes compagnes après moi. Je les ai fait avertir que je n'étois pas ſi loin d'elles qu'elles ſe l'étoient figuré; & dans quelques viſites qu'elles m'ont rendues, j'ai tiré d'elles des lumières qui peuvent tourner à votre avantage. Elles ſont toutes trois de l'Epire; c'eſt à ce titre que le grand-viſir me les avoit envoyées, parce qu'étant voiſines de mon état, il s'étoit imaginé qu'elles y ſeroient reçues plus volontiers. Comme leur goût ne les porte pas à retourner dans un ſérail, elles me propoſent de les conduire ſur la côte d'Albanie. Le gouvernement y eſt ſi foible, qu'elles me garantiſſent toutes ſortes d'avantages par la force. J'ai ſongé, ajouta Junius, que vous avez un vaiſſeau bien équipé, & que ne manquant pas plus de puiſſance que de courage & d'ambition, vous pourriez former un état d'autant plus ferme que je vous promets l'aſſiſtance de tous mes maniotes; & ſi

l'on pouvoit ſe fier ſans imprudence à l'avenir, je vous ferois envisager que nos forces étant réunies, nous nous élèverions peut-être à un point d'indépendance qui nous feroit mépriſer tous les efforts des turcs. Ajouterai-je, reprit-il, que ſi nous nous laſſons de commander à des barbares, il ſera toujours tems de propoſer au grand-maître des conditions qui ſeront facilement acceptées? Nous lui ſoumettrons nos états, & l'ordre ſera trop heureux de trouver un établiſſement qui ſera toujours préférable à cette miſérable île.

Junius fixa ſes regards ſur nous en finiſſant. Je jetai les miens ſur Perès, qui ne me regarda pas avec moins d'attention. Nous demeurâmes ainſi tous trois comme ſuſpendus, nous à chercher quelle devoit être notre réponſe, & Junius à l'attendre. Enfin Perès, dont je reſpectois toujours le jugement & l'expérience, me pria de trouver bon qu'il expliquât ſon ſentiment. Nous garantirez-vous, dit-il à Junius, de réunir vos gens à votre arrivée, & d'en compoſer un corps ſur lequel on puiſſe compter? Dans cette ſuppoſition, au lieu d'aller deſcendre en Albanie, nous vous conduirions à Maina; & lorſque nous vous verrions partir aſſez bien accompagné pour forcer la frontière de nos voiſins, nous irions volon-

tiers tenter de l'autre côté une defcente, avec l'efpérance de n'être pas long-tems à vous rejoindre. Le projet parut encore plus vraifemblable à Junius fous cette nouvelle face. Il y joignit mille ouvertures qui dépendoient de la connoiffance qu'il avoit des lieux, & de la confiance particulière qu'il avoit dans la fidélité & la valeur de fes fujets. Pour moi, qui ne pouvois en manquer pour Perès, je me repofai volontiers fur lui de tout ce qui pouvoit tourner à notre gloire & à notre utilité commune.

Pendant un entretien fi férieux, Helena & les trois dames, dont nous nous étions écartés de quelques pas, lioient connoiffance, à l'aide d'un langage corrompu, qui eft connu de toutes les nations du Levant. L'efpagnole de Perès, que nous avions vue la première, & qui nous avoit accompagnés dans l'appartement de Junius, fervit à former promptement cette liaifon, par la familiarité qu'elle avoit déjà avec la jeune italienne & les dames turques; de forte qu'agitant toutes quatre le même fujet dont nous étions occupés, je fus extrêmement furpris de voir accourir vers moi Helena, qui me conjura de ne pas négliger une entreprife qui pouvoit affurer pour jamais la tranquillité de notre amour. Cet aiguillon

fut plus puiſſant pour moi que l'exemple de Junius, & l'eſpérance du trône. Nous partirons, lui dis-je avec le tranſport qu'elle m'inſpiroit; nous irons faire règner l'amour dans les montagnes de l'Epire. En effet, plus nous conſidérâmes ce projet, plus le ſuccès nous en parut certain; & Junius nous confeſſoit lui-même, qu'il étoit ſurprenant que les vénitiens ou les maltois ne l'euſſent jamais formé.

Perès nous propoſa de le communiquer au grand-maître. Ses raiſons furent que l'aveu de l'ordre ne changeroit rien à nos vues, ſi nous obtenions quelque ſuccès; & que ſi la fortune ne ſecondoit pas notre entrepriſe, il nous ſeroit toujours avantageux de pouvoir compter ſur le ſecours & la protection du grand-maître. Cette propoſition étoit prudente : mais l'intérêt de Junius, dont nous n'aurions pu nous diſpenſer de mêler le nom dans nos aventures, nous força de la rejeter. Les autres meſures furent priſes avec beaucoup de ſageſſe dans ce premier entretien. Perès ſe chargea de faire acheter tout ce qui ſe trouveroit d'armes inutiles à Malte, & je ne déſeſpérois pas de trouver un grand nombre de volontaires pour groſſir notre équipage.

L'amour, qui étoit mon ſeul motif dans

une ſi étrange entrepriſe, faillit dès les premiers jours à la faire avorter. Le roi des maniotes, après nous avoir fait admirer ſa ſageſſe dans la réſiſtance qu'il avoit faite à tant de propoſitions de mariage, devint amoureux d'Helena dans le commerce qu'une même demeure lui donnoit continuellement avec elle. Mille devoirs que j'avois à remplir, ne me permettoient point d'y être à tous les momens du jour. La voyant ſans ceſſe, ſans autre témoin que l'eſpagnole, il n'étoit pas ſurprenant qu'elle lui parût aimable ; mais, ce que je regardai comme une noire perfidie, il ne fut point arrêté par la connoiſſance qu'il eut de ma paſſion. Après mille galanteries inutiles, qu'Helena eut la diſcrétion de me diſſimuler, il crut abréger les formalités de l'amour en lui faiſant valoir le rang où il pouvoit l'élever ; & pour concluſion, il lui offrit ouvertement de la faire reine des maniotes. Quelque penchant qu'elle eût à me cacher juſqu'à la fin cette trahiſon, elle comprit que dans une conjončture où notre voyage de Maina nous livreroit peut-être à ſa diſcrétion, je devois être averti du péril. Ma jalouſie s'échauffa ſi vivement à cette nouvelle, que j'aurois reproché ſur le champ au commandeur ſa perfidie & ſon ingratitude,

ſi Perès, qui étoit témoin de ma fureur, n'en eût arrêté les tranſports. Il ſe chargea lui-même de repréſenter l'indécence de ce procédé au roi des maniotes. Je voulus ignorer ce qui s'étoit paſſé dans leur explication, de peur d'y trouver quelque nouveau ſujet de reſſentiment : mais l'amour m'offrit une occaſion de me venger, dont j'aurois profité ſi Perès ne m'eût encore rappelé à la modération. Plus Junius avoit d'éloignement pour le mariage, plus il paroiſſoit s'accorder de liberté ſur le commerce des femmes. Il nous parut bientôt fort clair qu'il avoit penſé à ſéduire Helena par de fauſſes eſpérances ; car paroiſſant revenir tout d'un coup des ſentimens qu'il avoit eus pour elle, il tourna tous ſes ſoins vers les trois dames turques, pour leſquelles il avoit marqué auparavant tant d'indifférence. Il avoit ſans doute le tempérament vif & les paſſions ardentes. Elles étoient continuellement chez lui, depuis qu'il les avoit fait avertir de ſa demeure. La retraite où elles s'étoient fort modeſtement retenues, avec le ſecours d'une ſomme modique que Junius leur avoit fait toucher par les mains de Perès, leur avoit aſſez cauſé d'ennui pour être charmées de l'occaſion de ſe procurer quelqu'amuſement. Je m'apperçus de l'empreſſement qu'il avoit autour d'elles ; mais

il ne me fut pas moins aifé de reconnoître que, fans aucune prétention à leur eftime, j'y avois fait beaucoup plus de progrès que lui. Un reffentiment fecret, que je nourriffois toujours, me fit naître l'envie de me venger par un châtiment de la même nature que l'offenfe. Je ne crus pas bleffer la tendreffe d'Helena par une infidélité où le cœur n'auroit point de part. On me donnoit des facilités dont je pouvois profiter à tous momens, & je me fis un triomphe d'obtenir les faveurs de trois femmes, dont il fembloit que Junius fe fût compofé un férail. En communiquant mon deffein à Perès, j'avois compté qu'il y applaudiroit; mais il prit le ton auquel je m'attendois le moins. Quoi! chevalier, me dit-il, c'eft à la débauche que votre cœur fe tourne, & vous n'êtes pas fatisfait d une maîtreffe auffi aimable qu'Helena? La chaleur de l'âge, continua-t-il, la néceffité de fe faire quelqu'amufement, & plus encore la force d'une première paffion, ont pu faire excufer jufqu'à préfent votre foibleffe; & je ferois fort embarraffé moi-même, fi quelque juge févère me demandoit des excufes plus fortes pour la mienne. Mais favez-vous qu'autant un attachement réglé peut mériter d'indulgence, autant l'inconftance & la variété des plaifirs, en quoi confifte proprement la

dépravation des mœurs, eſt indigne d'un honnête homme? L'un trouve une eſpèce de juſtification dans le penchant de la nature, au lieu que ce dernier déréglement en bleſſe toutes les loix. En vain m'efforçai-je de me rétablir dans l'eſprit de Perès par l'explication de mes motifs. Il les condamna avec la même droiture; & me faiſant ſouvenir que j'avois des engagemens plus forts que les ſiens, il me força de confeſſer que je n'étois déjà que trop loin au-delà de mes bornes.

Tout ce qui venoit d'un ami ſi cher & ſi éclairé me paroiſſoit reſpectable. J'ai fait mille fois réflexion combien cette manière tendre & meſurée de combattre les emportemens de la jeuneſſe, eſt préférable à l'amertume d'une cenſure violente, qui irrite tout-à-la-fois, & contre le précepte & contre celui qui le préſente avec trop de rigueur. On ne va que trop reconnoître dans cette remarque le fruit de ma propre expérience.

Le jour de notre départ étoit ſi proche que je me crus délivré de toutes ſortes de ménagemens; je ne fis pas difficulté de propoſer une partie de ſouper chez ma maîtreſſe, à quelques jeunes chevaliers avec qui j'avois formé une étroite liaiſon. Je m'eſtimois d'autant plus libre, que Junius & les dames tur-

ques s'étoient déjà rendus au vaisseau. Il ne restoit avec Helena que l'espagnole de Perès, qui consentoit aussi à nous accompagner dans toutes nos entreprises. Nous nous réjouîmes avec si peu de précautions, & Perès même, qui n'étoit pas insensible à la joie, se défia si peu que nous fussions observés, que cette partie fit un éclat extraordinaire dans la ville. On n'eut pas de peine ensuite à découvrir, par l'indiscrétion de quelqu'un de nos convives, que les deux dames étoient la maîtresse de mon ami & la mienne. Les premières circonstances de mon aventure furent aussitôt rappelées ; & dans un profès de six semaines, dont on avoit vanté la religion & la ferveur, on trouva des désordres de cette nature extrêmement scandaleux.

Le grand-maître, qui en fut informé par mille relations, me fit appeler dès le jour suivant, qui étoit la veille de celui de notre départ. Peut-être étois-je le seul, avec Perès, qui ignorât le sujet des ordres que j'avois reçus; & ma surprise fut extrême en arrivant au palais, de me voir environné de gens qui me firent craindre de n'y être pas traité avec les caresses dont le grand-maître m'avoit toujours honoré. Ce qu'on me fit appréhender de la sévérité de sa morale, m'alarma jusqu'à me faire

balancer, ſi, ſans paroître devant lui, je ne ſerois pas beaucoup mieux de me rendre ſur le champ à bord, & de faire mettre auſſi-tôt à la voile. Mais le ridicule dont je me ſerois couvert, me parut encore plus redoutable que les reproches dont j'étois menacé. J'entrai dans les appartemens; & pour eſſai de ce qui m'attendoit, j'eſſuyai dès la première ſalle les avis du commandeur de Zuniga, qui ſembloit avoir choiſi exprès ce poſte pour m'accabler de ſa morale au paſſage. Il étoit informé, non-ſeulement de ce que toute la ville ſavoit comme lui, mais de ce qui s'étoit paſſé dans mon appartement à l'arrivée d'Helena, & de toutes les circonſtances que j'avois cru lui dérober pendant la viſite qu'il m'avoit rendue. Les voies par leſquelles il s'étoit fait inſtruire, ſont encore un myſtère pour moi. Je ſouffris un mêlange de reproches & de railleries, que je fus obligé de pardonner à ſon rang & à ſon âge. Il m'avertit néanmoins que le grand-maître ignoroit la première ſcène, & que pour lui, qui avoit eu là-deſſus de bonnes lumières; il auroit ſoin de les diſſimuler. Cette rencontre m'ayant comme aguerri, j'entrai avec plus de hardieſſe dans le cabinet du grand-maître. Mais tout ce que je venois d'éprouver, n'approchoit point de ce qui m'étoit réſervé. Le

grand maître joignant le ton du christianisme à celui du pouvoir absolu, me traita comme un jeune libertin qui apportoit plus de scandale dans l'ordre que je ne lui rendrois jamais de services ; & faisant valoir la qualité de religieux, qui est plus réelle pour mes pareils que pour la plupart des sociétés monastiques, puisqu'à l'unique vœu des bénédictins, par exemple, qui ne les engage explicitement qu'à l'obéissance & à la réformation des mœurs, nous ajoutons formellement celui d'une chasteté & d'une pauvreté perpétuelles, il me menaça des punitions qui sont imposées par nos statuts à l'infraction des vœux solemnels. Je me serois peu effrayé de ses menaces, s'il n'avoit exigé de moi une promesse positive d'abandonner Helena, & de mettre à la voile dès la nuit suivante. Je fus si frappé de cette proposition, qu'hésitant à répondre, je lui donnai lieu de renouveler ses invectives & la menace de me faire arrêter. Le danger me parut aussi sérieux pour Helena que pour moi-même. Il ne me vint point d'autre expédient que de m'attacher à la seconde partie de ses ordres, & d'employer des termes assez composés pour éluder la première. Je sentois, lui dis je respectueusement, le tort que j'avois eu de m'exposer à son indignation & à la cen-

ſure du public, & j'étois réſolu de me mettre en mer au même moment pour arrêter le ſcandale par un ſi prompt départ. L'équivoque étoit difficile à pénétrer. Il s'en défia ſi peu, que, louant mon deſſein, il m'exhorta lui-même à ne pas demeurer à Malte juſqu'au lendemain.

Ma ſeule confuſion auroit ſuffi ſans doute pour me faire précipiter mon départ. J'avançai ſur le champ les ordres que j'avois donnés à l'équipage, & je fis avertir Perès qu'il falloit être à bord avant minuit. Mais rien n'étoit ſi loin de mes réſolutions que de partir ſans Helena; je n'attendis que l'arrivée de la nuit pour me charger moi-même de la conduire au port. Ainſi, dans le tems où la honte ſeule auroit été capable de me faire quitter Malte, je m'en préparois une raiſon bien plus infaillible par une eſpèce d'enlèvement redoublé dont je devois prévoir que le bruit ne ſeroit pas plus long-tems à ſe répandre que celui du jour précédent. La prudence de Perès y fut trompée. Il avoit déjà pris congé du grand-maître & de tous ſes amis : n'étant occupé que de nos préparatifs, il ignora juſqu'à l'ordre que j'avois reçu de me rendre à la cour; il ne crut pas notre partie & le départ d'Helena plus connus que le ſéjour qu'elle avoit

fait à Malte depuis quelques ſemaines. De mon côté, j'eus ſoin d'écarter tout ce qui pouvoit lui donner cette connoiſſance. Je redoutois toutes ſes réflexions, & les efforts qu'il auroit entrepris peut-être pour me faire préférer mon devoir & ma fortune à l'amour.

Il admira l'ardeur avec laquelle je preſſois la manœuvre; & l'attribuant à l'impatience de combattre & de vaincre, il me félicita de ne m'être pas laiſſé amollir par une paſſion qui ne produit pas toujours des vertus, lorſqu'elle eſt tranquille & ſatisfaite. Je m'applaudiſſois d'une erreur que j'étois sûr de confirmer par ma conduite dans toutes les occaſions qui demanderoient de la valeur. Nous fûmes éloignés du port avant le jour, & même le vent nous conduiſit en moins de quarante heures à l'entrée du golfe de Colochine, où nous n'avions plus rien à craindre de la mer, juſqu'à Maina. Quelque confiance que nous euſſions dans la bonne foi de Junius, la prudence nous obligeoit de ne pas nous livrer ſans précaution entre les mains d'une nation dont il nous avoit confeſſé que le caractère reſſembloit peu à celui des anciens grecs, juſqu'où elle faiſoit remonter ſon origine. Nous ne fîmes pas même une queſtion inutile au roi, en lui demandant s'il ne craignoit pas que ſon abſence, &

le bruit de son malheur qui avoit sans doute été porté dans le pays, n'eussent produit quelque changement parmi ses sujets. Il nous répondit que n'ayant point eu d'autre motif que leur inclination pour le mettre sur le trône, ils ne pouvoient s'être refroidis pour lui lorsqu'il s'étoit efforcé au contraire de l'augmenter par ses services. Nous lui fîmes approuver néanmoins que l'ancre fût jetée à quelque distance du port; & lui donnant quelques-uns de nos soldats pour l'escorter dans la chaloupe, nous lui conseillâmes d'aller pressentir les dispositions des siens.

Il fut reconnu en abordant au rivage; & les premiers maniotes qu'il rencontra ne lui refusèrent point les respects auxquels il s'étoit attendu. Mais ce qu'ils se hâtèrent de lui raconter, ne se trouva que trop conforme à nos craintes. L'ambition n'avoit pas manqué de profiter de son absence & de la nouvelle de sa captivité, pour faire perdre à la nation toute espérance de le revoir. Un autre s'étoit élevé sur le trône à sa place; & joignant la malignité à cette vraisemblance, il avoit éteint jusqu'au regret de sa perte, en persuadant aux maniotes que les ménagemens qu'il avoit gardés pour la Porte, étoient une dépendance honteuse qui ne pouvoit manquer de les con-

duire tôt ou tard à l'esclavage. Les turcs n'avoient pu réduire en effet cette fière nation sous le joug, ou peut-être ne l'avoient-ils jamais tenté, parce qu'ils n'ont pas beaucoup d'utilité à tirer de cette conquête. L'usurpateur, qui se nommoit *Didero*, étoit en course avec une partie de ses troupes. Mais entretenant toujours des craintes dans un pouvoir mal affermi, il avoit laissé douze ou quinze cents hommes près de la capitale, dans un camp régulier, où il les tenoit prêts à tout évènement.

Le rapport de Junius nous fit juger que c'étoit contre lui-même qu'on pensoit à se fortifier par ces préparatifs. Perès, plus entendu que moi dans la guerre, saisit tout d'un coup le point de sa situation, & lui représenta ce qu'il avoit à craindre & à espérer. Il n'y a point d'apparence, lui dit il, qu'avec environ cent hommes qui composent nos forces, nous puissions entreprendre une descente à la vue d'un ennemi préparé à nous recevoir; & quand nous serions beaucoup plus forts, je ne vois rien à prétendre ici par la violence. Mais l'absence de votre concurrent vous est favorable. Si le désir de régner vous touche assez pour vous faire mépriser le péril, présentez-vous à vos sujets, & voyez ce que vous pouvez attendre

attendre de leur affection. Ils vous ont vu: ne doutez pas que votre arrivée n'ait produit parmi eux un mouvement extraordinaire. C'eſt le moment de les mettre à l'épreuve. Si le camp & la ville ſe déclarent pour vous, nous ſommes auſſi-tôt les maîtres. Mais ne penſons qu'à nous retirer, ſi vous ne les trouvez pas diſpoſés à vous recevoir. Nous remarquâmes de l'incertitude dans Junius. Cependant l'honneur ne lui permettant pas d'abandonner tout d'un coup ſes prétentions, il convint qu'il n'y avoit que ce parti à prendre. Au lieu de dix ſoldats que nous lui avions donnés pour l'eſcorter, Perès lui conſeilla de ne prendre que deux hommes à ſa ſuite. Cette confiance fait toujours impreſſion ſur un peuple groſſier. Il partit; nous l'attendîmes avec inquiétude pendant le reſte du jour & la nuit ſuivante. Enfin, lorſque nous commencions à craindre qu'il n'eût manqué de conduite ou de ſuccès, une barque détachée du rivage nous amena quelques maniotes, qui nous demandèrent civilement la permiſſion de monter à bord: c'étoient les députés de la ville, autant que de Junius. Ils nous remercièrent de leur avoir rendu leur roi. Mais ayant peu de commerce, nous dirent-ils, avec les étrangers, ils nous ſupplioient de ne pas nous offenſer s'ils

nous refusoient l'entrée de leur pays. Nous comprîmes que de quelque manière qu'ils fussent disposés pour lui, ils ne vouloient point qu'il dût son rétablissement à ses propres forces. Ils nous offrirent des rafraîchissemens, que nous refusâmes; mais surpris que les complimens qu'ils nous firent de la part de Junius, se réduisissent à des politesses vagues, qui ne pouvoient nous faire juger ni de sa situation ni de leur dessein, nous leur demandâmes pourquoi nous ne revoyions pas du moins les deux hommes dont nous l'avions fait accompagner, & s'ils n'avoient pas reçu d'ordre pour retirer son équipage & les dames turques? Ils n'avoient pas la moindre instruction là-dessus; & toutes les questions par lesquelles nous fatiguâmes les députés, ne nous apportèrent pas d'autres lumières.

Cette obstination à nous cacher leurs affaires, nous fit prendre une meilleure idée de leur politique que Junius même ne nous l'avoit donnée par ses relations. Nous offrîmes aux dames turques la liberté de nous quitter pour se rendre à Maina. Mais loin de l'accepter, elles nous conjurèrent de leur procurer tout autre sort que celui de vivre avec les turcs & les maniotes. Le goût de la liberté, dont elles avoient senti la douceur pendant quatre

mois, avoit changé toutes les idées de leur naiſſance & de leur éducation. Nous conſentîmes à les garder ſur le vaiſſeau, ſans avoir approfondi quelles étoient leurs vues. A l'égard des députés, la ſeule faveur que nous les priâmes de nous accorder, fut de remettre à Junius une lettre que nous lui écrivîmes, & dont notre deſſein étoit d'attendre la réponſe. Après quelques marques d'inquiétude & d'étonnement, nous le preſſions de ne pas nous laiſſer partir ſans connoître mieux ſon ſort & ſes intentions ; & prévoyant que les mêmes raiſons qu'on avoit eues de tenir une conduite ſi myſtérieuſe, empêcheroient peut-être qu'on ne lui permît de nous répondre, nous lui promettions de lui rendre compte un jour de tout ce qu'il laiſſoit entre nos mains.

Dans toute autre circonſtance, nous ne nous ſerions jamais déterminés à partir ſans être mieux inſtruits de ſes affaires, & nous aurions regardé même comme une loi d'honneur de ne pas laiſſer derrière nous un homme à qui nous avions accordé une ſorte de protection. Mais outre que la préſence d'un corps de quinze cents hommes nous tenoit néceſſairement en bride, il nous parut au langage reſpectueux des maniotes, qu'ils ne pouvoient lui avoir fait un mauvais accueil, & que nous

devions éviter de les aigrir en nous mêlant malgré eux de leurs intérêts. Nous paſsâmes trois jours à l'ancre, ſans nous appercevoir qu'on parût penſer à nous. A la diſtance où nous étions de la ville, & cachés derrière une pointe qui nous tenoit à l'abri, nous ne découvrîmes rien qui pût ſervir de matière à nos conjectures. La curioſité m'auroit porté à nous approcher du port; mais Perès jugea que nos moindres obſervations pouvant nous rendre ſuſpects, elles deviendroient peut-être auſſi pernicieuſes à Junius, qu'elles ſeroient inutiles pour nous. Il nous reſtoit à délibérer ſi dans la ſuppoſition que le roi des maniotes étoit remonté ſur le trône, nous devions ſuivre le projet de tenter quelque choſe en Albanie. Mais des eſpérances ſi légères ne pouvant faire le fondement d'une entrepriſe ſenſée, nous nous accordâmes à penſer que ſi nous devions tourner de ce côté-là, ce ne devoit être qu'après avoir laiſſé le tems à Junius de faire ſes préparatifs. Si nous ne trouvions point alors plus de vraiſemblance dans le plan qu'il nous avoit propoſé, nous ne laiſſions point d'avoir deux motifs pour nous approcher de quelque port d'Albanie; l'un de remettre dans leur patrie les trois dames turques; de jolies femmes n'étoient pas un far-

deau pour nous, & nous n'étions pas même fatigués du nombre : mais nous nous étions apperçus que malgré la préſence de Junius, qui continuoit à leur rendre les mêmes ſoins, trois jeunes chevaliers, qui avoient obtenu la permiſſion de faire une campagne avec nous, faiſoient des progrès continuels auprès d'elles. Perès étoit ennemi de la débauche ; & s'il donnoit ce nom, comme je l'ai fait remarquer, à l'inconſtance & à la variété des déſirs, il ne le donnoit pas moins à toutes ſortes d'excès qui lui paroiſſoient bleſſer la bienſéance. Ainſi, ce qui lui sembloit ſupportable entre lui & moi, prenoit un air choquant pour lui lorſqu'il y voyoit le ſcandale attaché. Vous allez voir, m'avoit-il dit pluſieurs fois, que nos ſoldats & nos matelots, qui ont reſpecté juſqu'à préſent nos amours, vont prendre droit de la multitude des exemples pour ſe relâcher de la conſidération qu'ils ont eue pour nos maîtreſſes ; heureux à la fin ſi nous ne les voyons pas mutinés pour nous les enlever, ou pour s'en procurer d'autres, qu'ils ſe croiront autoriſés à faire monter ſur notre vaiſſeau. Enfin Perès vouloit que l'amour fût conduit avec bienſéance, & que nos foibleſſes fuſſent revêtues d'un air de dignité qui les rendît reſpectables aux gens qui nous obéiſſoient. Notre ſecond

motif étoit d'apprendre, par la voie de l'Albanie, des nouvelles certaines de Junius, & de lui faire même donner des nôtres par un exprès qui ne paroîtroit point suspect à ses peuples, en venant d'un lieu si voisin.

Nous sortîmes du golfe sans être déterminés sur notre route, & poussés par le désir vague de chercher les occasions de nous distinguer. Elles pouvoient s'offrir à chaque moment, puisque nous étions résolus de nous avancer jusqu'aux Dardanelles, & d'attaquer tout ce qui n'auroit pas sur nous d'autre avantage que celui du nombre. Helena, qui ne nous entendoit plus parler que de combats & de guerre, tomba dans des alarmes qui troubloient continuellement son repos. Je ne vis rien de plus propre à la rassurer, que de lui faire prendre un habit d'homme, qui ne l'exposeroit jamais qu'à la moitié du péril. Elle y consentit; & me souvenant de la métamorphose qu'elle m'avoit forcée de faire à Naples, je pris un plaisir extrême à la trouver capable de la même folie pour me plaire. On ne se représentera jamais combien cet habit la rendoit aimable. Mais à peine l'avoit-elle porté deux heures, que nous découvrîmes un vaisseau, dont nous ne reconnûmes pas tout d'un coup le pavillon. Il nous parut même que dans la difficulté de

diſtinguer qui nous étions, il en avoit changé plusieurs fois dans un eſpace fort court; & nos matelots, qui connoiſſoient mieux que Perès & moi, toutes les ruſes des corſaires, nous aſſurèrent à la fin que c'étoit un vaiſſeau de Dulcigno. Il étoit moins queſtion d'attaquer que de nous défendre; car dans quelle vue nous ſerions-nous arrêtés aux plus miſérables de tous les brigands? Nous ſavions qu'ils ne cherchoient pas non plus les vaiſſeaux de Malte: mais le nôtre avoit conſervé ſon ancienne figure; & quoique nous fuſſions bien éloignés de déguiſer notre pavillon, l'uſage que tous les corſaires ont d'en changer continuellement ne permet guères de ſe fier à l'apparence dans toutes les parties de la Méditerranée. Les mêmes matelots, qui nous avoient fait connoître de quels ennemis nous avions à nous défendre, nous exhortèrent à les prévenir ſi nous voulions nous mettre en état de ne les pas craindre. En effet, leur voyant tourner vers nous leurs voiles, nous nous hâtâmes de leur faire face; & le vent nous favoriſant plus qu'eux, nous leur épargnâmes la plus grande partie du chemin. Ils nous reconnurent à notre approche, & nous les vîmes tout d'un coup changer de route, comme s'ils euſſent voulu nous faire connoître

N 4

qu'ils cherchoient à nous éviter. Mais nous étions déjà remplis du feu qui s'allume à l'approche du combat. Perès, terrible dans ces grandes occaſions, ſecouoit ſon ſabre, & ne reſpiroit que le moment de l'abordage. Je me diſpoſois à le ſeconder avec les trois chevaliers; & pour aguerrir Helena, je la plaçai ſur le tillac, à l'abri de la mouſqueterie, par le ſoin que j'eus de lui former un rempart de tout ce qui pouvoit la défendre. Nous joignîmes les corſaires; ils nous reçurent intrépidement. Mais ils étoient exercés ſans doute à la ruſe qu'ils méditoient, car il eſt impoſſible que ſans des préparatifs extraordinaires, elle eût pu leur réuſſir avec tant de bonheur.

Perès s'étoit formé pour principe, ſur-tout depuis que notre canon nous avoit fait perdre le vaiſſeau de Junius, de ne pas employer le ſecours de l'artillerie dans toutes les occaſions où nous pouvions eſpérer d'en venir bruſquement à l'abordage. Les corſaires s'étant laiſſés accrocher ſans avoir lâché non plus leur bordée, nous fûmes auſſi-tôt ſur leurs ponts avec la meilleure partie de nos gens. Mais au lieu de nous y faire tête, ils paſsèrent ſur notre vaiſſeau avec une vîteſſe qui ſurpaſſoit beaucoup la nôtre; & tandis que notre ſurpriſe nous faiſoit prendre leur

mouvement pour une fuite, ils retirèrent les grapins qui tenoient leur vaiſſeau au nôtre, & s'éloignèrent de nous en un inſtant. Perès, confondu de ce ſpectacle, les regardoit avec admiration. Ce qui reſtoit de leurs gens ſur leur bord ne paroiſſant point capable de nous arrêter, je cherchois comme lui quelque moyen de repaſſer ſur le nôtre. La honte & la rage nous auroient rendus capables de toutes ſortes d'excès dans ce furieux moment ; mais elles ne pouvoient ſe tourner que contre nous-mêmes. Nos ennemis trouvant peu de réſiſtance dans une foible partie de nos gens que nous avions laiſſés à bord, les traitoient déjà en vainqueurs, & forçoient nos matelots de prendre tout l'avantage du vent pour s'éloigner. Mais ce qui dut exciter encore plus nos tranſports, ne doutant point que notre artillerie, dont nous étions fort bien montés, ne fut prête à tirer, ils y mirent eux-mêmes le feu ; & proches comme nous l'étions encore, ce ne put être que par un miracle des plus ſignalés qu'ils manquèrent de nous couler à fond. Cependant leur exemple nous ayant fait prendre le ſeul parti qui nous ouvrît quelque jour à l'eſpérance, nous preſſions la manœuvre pour nous efforcer de les ſuivre, & nous leur aurions fait payer leur trahiſon bien cher, s'il

nous avoit été possible de les rejoindre. Mais leur vaisseau étoit une vraie retraite de brigands, où règnoient le désordre & la misère. Leurs voiles étoient en pièces, & tout le reste y répondoit au caractère de ces misérables. Le vent nous servant néanmoins presqu'aussi heureusement qu'eux, ils ne purent prendre assez d'avance pour échapper absolument à notre vue. De quelque côté qu'ils pussent tourner, ils jugèrent bien que nous ne nous lasserions pas de les poursuivre. Dans l'impossibilité de gagner Dulcigno, ils se livrèrent à l'impétuosité du vent, qui les portoit vers la côte d'Afrique. Tous nos efforts n'ayant pu empêcher qu'ils n'y fussent deux jours avant nous, ils eurent le temps de prévenir les maures sur notre arrivée, & d'en assembler assez pour se mettre en état de ne pas nous craindre.

De quoi étions-nous capables d'ailleurs avec aussi peu d'artillerie & de munitions que nous en avions trouvé sur le bord? Le port où nous arrivions à leur suite étoit un lieu fort mal défendu, & l'habitation avoit moins l'apparence d'une ville que d'un misérable village. Mais trois ou quatre cents maures bien armés que nous apperçûmes sur le rivage, & notre canon même qu'ils avoient disposé

à terre pour s'en servir contre nous, ne nous permettoient pas d'approcher sans une imprudence aveugle. Mon désespoir augmentoit à tous momens : je voulois que, sans considérer le péril, nous fissions notre descente cinq cents pas au-dessus d'eux. Environ soixante hommes que nous avions avec nous, gens d'une résolution & d'une valeur éprouvées, me paroissoient suffire pour battre une armée de maures. Ils ne soutiendront pas un moment nos coups, disois-je à Perès; vous & moi, c'est assez pour les faire trembler. Tout furieux qu'il étoit lui-même, il jugea que cette entreprise ne pouvoit être tentée. Comme la plus sensible de nos pertes étoit celle de nos maîtresses, & qu'avec beaucoup moins d'amour que moi, il ne paroissoit pas regretter moins la sienne, il me proposa de sacrifier volontairement mon vaisseau, & de faire demander aux corsaires à cette condition les dames qu'ils nous avoient enlevées. Je n'avois pas besoin d'instances pour me rendre à ce conseil. Les trois chevaliers, qui étoient sous nos ordres, ayant le même intérêt que nous à cette négociation, nous offrirent de se rendre au rivage. Nous refusâmes de les engager dans un péril que nous ne partagerions pas avec eux. Mais choi-

fissant entre nos soldats un italien fort adroit, qui avoit passé toute sa vie à courir cette mer, & qui avoit une connoissance confuse de tous les langages, nous le chargeâmes d'une commission dont il se crut fort honoré. Il se mit dans la chaloupe, conduit par deux matelots de l'équipage des corsaires. L'espérance nous rendit plus tranquilles, car nous ne doutions presque point que nos ennemis ne fussent trop satisfaits d'acheter la paix & la possession de leur butin en nous cédant une si petite partie de leur proie. Notre raisonnement étoit que ces misérables n'estimant les femmes que pour les vendre, ils aimeroient beaucoup mieux renoncer à un gain qui n'avoit pas de proportion avec les richesses qu'on leur abandonnoit, que de s'obstiner à garder la côte, & à nous disputer la descente aussi long-tems qu'il nous plairoit de les tenir en alarme. Le parti même qu'ils avoient pris de demeurer à terre, tandis qu'ils auroient pu se rembarquer avec un nombre de gens supérieur au nôtre, & se servir contre nous de tous les avantages de notre vaisseau, nous faisoit connoître l'opinion qu'ils avoient de nous, & combien ils se croiroient heureux d'en être délivrés. Mais nous ne faisions point réflexion qu'il n'y a rien de si cruel que les

perfides & les lâches, lorsqu'ils se sont mis en état de ne rien craindre. Ils reçurent notre député. Nous remarquâmes même, à la distance où nous étions, qu'ils s'étoient assemblés autour de lui pour l'écouter; & soit envie de nous effrayer, soit simple mouvement de cruauté, ils lui tranchèrent aussi-tôt la tête. Ce fut alors que, ne me possédant plus, j'excitai tous mes gens à tirer vengeance d'une action si barbare; Perès même commençoit à reconnoître qu'il valoit mieux périr les armes à la main, que de nous voir réduits à cet excès d'humiliation. Cependant une autre pensée lui fit suspendre nos transports. Il me dit que dans quelque endroit que nous fussions de la côte d'Afrique, nous ne pouvions pas être fort éloignés de Tunis, puisque c'étoit un vent d'est qui nous avoit poussés impétueusement pendant quatorze jours. Il nous étoit aisé du moins de prendre langue quelques milles plus bas; & s'il se trouvoit effectivement que nous fussions voisins ou du port qu'il avoit nommé, ou de quelque autre lieu dont le gouvernement fût régulier, il ne désespéroit pas qu'en faisant valoir les relations qu'il avoit eues à la cour de Maroc, & la certitude qu'il avoit encore de n'être pas mal dans l'esprit du roi, la crainte d'un prince

ſi redouté ne nous ſervît plus que tous nos efforts. Nous nous trouvâmes plus proche que nous n'avions oſé le croire d'un port nommé Trina. Perès nous conſeilla de lui abandonner la conduite de nos intérêts, dans la crainte que notre qualité de chevaliers ne nous fît trouver de la difficulté dans les premiers entretiens. Il ſe préſenta ſeul à ceux qui vinrent viſiter notre vaiſſeau, & demandant d'être conduit au gouverneur, auquel il avoit à communiquer des affaires importantes, il obtint d'abord que nous fuſſions traités avec politeſſe. Il nous reſta néanmoins des gardes, de qui nous apprîmes bientôt qu'on n'ignoroit point à Trina l'arrivée d'une troupe de corſaires qui étoient venus ſe refugier dans le pays avec leur butin. Le gouverneur, alarmé de leur avoir vu raſſembler un ſi grand nombre de maures, qui n'avoient point eu d'autre motif pour les ſecourir que leur haine contre les chrétiens, avoit déjà donné des ordres pour y faire avancer quelques troupes régulières ; & la moindre de ſes intentions étoit de s'attribuer quelque part à leur proie. Le retour de Perès nous apporta d'autres éclairciſſemens. Il ne s'étoit pas flatté mal-à-propos, en croyant ſon nom reſpecté des barbares. Le gouverneur

l'avoit vu à la cour de Maroc; & se souvenant de la considération qu'il y avoit obtenue, il s'empressa de lui en marquer par ses services : & la modération de notre demande lui parut sans doute un prétexte pour faire tourner à son profit tout ce que nous offrions de lui abandonner. Quoi qu'il en soit, il fit porter à ses troupes, qui s'étoient déjà mises en marche, un nouvel ordre de dissiper promptement les mutins, & d'amener à Trina tout ce que les corsaires nous avoient enlevé. Cependant il lui représenta que n'osant disposer avec un pouvoir absolu d'une prise enlevée sur les chrétiens, il falloit que le roi fût informé de cet événement, & qu'il nous accordât lui-même la liberté de nos dames. Cette objection fit craindre à Perès ce que nous eûmes le chagrin de voir arriver; c'est-à-dire, que les lenteurs & les discussions ne fissent reconnoître les trois dames de Junius pour des femmes qui appartenoient à la turquie, & que cette difficulté ne rendît leur délivrance impossible. Mais c'étoit ne prévoir encore qu'une partie de nos inquiétudes, & je devois y avoir la meilleure part.

Perès n'auroit pas balancé à se rendre sur le champ à la cour, où sa présence auroit produit plus d'effet qu'une députation, s'il

n'eût appréhendé que nous ne nous trouvassions mal de son absence. Il étoit convenu avec le gouverneur que, jusqu'au retour du courrier, nous demeurerions tranquilles à la distance où nous étions du port ; & la seule précaution qu'il eût pu prendre pour la sûreté des dames, avoit été d'obtenir qu'elles fussent amenées les premières à Trina, pour y demeurer sous la protection du gouverneur. Ces deux conventions furent observées fidellement ; mais ceux qui eurent la commission d'amener les dames, ne purent deviner qu'Helena fût du même sexe que les trois turques & l'espagnole. Non-seulement elle n'avoit pas quitté les habits du nôtre, que je lui avois fait prendre avant notre infortune ; mais ses compagnes, intéressées par l'amitié à lui épargner les périls qui menaçoient sa jeunesse, s'étoient accordées à la faire passer aux yeux des corsaires pour un jeune homme de l'âge qu'elle portoit sur sa figure. Ainsi les ordres du gouverneur n'ayant point été assez expliqués pour faire concevoir aux autres que le changement qu'on mettoit dans leur situation étoit une faveur, Helena, qu'elles se virent forcées d'abandonner, fut laissée derrière, sans qu'elles osassent encore découvrir son sexe ; & l'exhortation qu'elles lui firent en la quittant,

tant, fut au contraire de redoubler ses soins pour le cacher. Cependant elle suivit dès le lendemain le reste de notre dépouille : mais elle continua d'être séparée des autres ; & le gouverneur même la mettant au nombre des prisonniers que nous paroissions négliger, s'applaudit de pouvoir la compter entre les parties du butin dont il étoit résolu de s'emparer.

Le soin qu'il eut de faire avertir Perès qu'il avoit reçu les dames, & qu'il nous promettoit de les traiter avec toutes sortes d'égards, diminua les mortelles alarmes qui ne m'avoient pas donné de relâche depuis la perte de ce que j'aimois. Il se passa quelques jours, pendant lesquels je fus soutenu par l'espérance. Enfin les ordres du roi étant arrivés, Perès qui en reçut avis, se rendit à terre pour apprendre ce que nous avions à nous promettre. Ils étoient accompagnés d'une explication qui ne fut pas accablante pour moi seul, mais qui ne put l'être autant pour les trois chevaliers que pour moi. Ce prince avoit été promptement informé que les trois dames étoient turques ; elles s'étoient trahies malgré elles par leur langage. Il s'excusoit avec plusieurs marques d'estime & de bonté pour Perès, de ne pouvoir lui remettre trois captives qui étoient

mahométanes ; & la demande que le gouverneur avoit fait faire en son nom, ne proposant que quatre dames à délivrer, la faveur du roi se réduisoit à nous accorder l'espagnole.

Perès n'étoit pas assez amoureux pour n'être sensible qu'à sa propre joie. L'amour lui fit aisément comprendre à quel désespoir j'allois me livrer, en apprenant qu'Helena étoit non-seulement oubliée dans les ordres du roi de Maroc, mais inconnue au gouverneur, & par conséquent demeurée, suivant les apparences, entre les mains des corsaires. Il n'osoit s'expliquer ouvertement sur les marques qui pouvoient la faire reconnoître, sur-tout lorsqu'ayant eu la liberté de voir son espagnole, il sut d'elle que par ses conseils, ma timide maîtresse avoit continué de déguiser son sexe. La réclamer avec trop d'éclat, c'étoit l'exposer à ne jamais sortir des mains de ceux qui la retenoient, & qui ne découvriroient point qu'elle étoit une des plus aimables filles du monde, sans prendre pour elle une autre sorte d'attachement. Cependant, en suivant les traces de tout ce qui nous avoit été enlevé, il apprit enfin qu'elle avoit été livrée au gouverneur. L'embarras ne cessoit point par cette découverte ; il parut même de fort

mauvais augure à Perès, que le gouverneur ne pouvant ignorer les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour la découvrir, eût affecté de garder un profond silence, qui ne pouvoit partir d'un homme disposé à l'obliger. Cependant, ne pouvant pénétrer malgré lui dans l'intérieur de sa maison, il fut réduit à lui confesser naturellement qu'il manquoit quelque chose à ses bienfaits, & que pour nous donner lieu de louer éternellement sa générosité, il falloit nous rendre un jeune homme que nous avions perdu avec notre vaisseau, & qu'il avoit attaché à son service. Perès s'imaginoit encore que le sexe d'Helena pouvoit être ignoré, & qu'il pouvoit la délivrer à la faveur de quelques équivoques. Mais soit que le gouverneur l'ignorât effectivement, soit qu'il ne pensât qu'à s'envelopper dans une réponse obscure, il marqua beaucoup de regret de voir son autorité plus bornée que jamais par les derniers ordres du roi; & pour ce qui regardoit particulièrement le jeune homme qu'on lui demandoit, il s'excusa par des engagemens qu'il avoit déjà pris pour l'envoyer à la cour. Ce langage étoit clair. Perès prit le seul parti qui convenoit à la prudence & à l'amitié; sans s'expliquer davantage sur la condition & les intérêts d'Helena,

il résolut de se rendre à la cour, & il déclara son dessein au gouverneur. C'étoit une espèce d'appel au roi, qui est un frein si respectable pour les maures, que la grandeur & l'autorité n'y peuvent rien opposer. L'inquiétude que Perès avoit pour nous, étoit le seul obstacle qui lui fît trouver de la difficulté dans son entreprise. Mais après avoir pris le parti de la fermeté, il ne craignit point d'ajouter qu'il mettoit son vaisseau & tout son équipage sous la protection du roi, & que le gouverneur même lui en répondroit.



SECONDE PARTIE.

PERÈS trouva le moyen de me dépêcher un de ſes gens, avec une lettre, où ne pouvant me diſſimuler le motif de ſon voyage, il m'exhortoit néanmoins à ne pas me chagriner par de vaines imaginations. Il ne déſeſpéroit pas, m'écrivit-il, qu'au lieu des faveurs modérées où nous nous étions réduits, il ne pût obtenir du roi la reſtitution de tout ce qui nous appartenoit. Mais cet eſpoir eut bien moins de force pour m'inſpirer de la patience, que le danger d'Helena pour redoubler toutes mes fureurs. A quel excès ne me ferois-je pas porté? Ce fut dans une nuit où je m'abandonnois à ces tranſports, qu'on me préſenta quatre hommes de mer, qui s'étoient fait amener à bord dans une chaloupe. Ils me demandèrent la liberté de m'entretenir ſans témoins; & dès les premiers mots ils ſe firent connoître à moi, pour quatre des corſaires qui avoient cauſé toutes nos diſgrâces. Leurs propoſitions me cauſèrent encore plus d'étonnement que leur viſite. Après s'être long-tems emporté contre l'avarice & la perfidie du gouverneur, qui s'étoit mis en poſſeſſion de la

plus riche partie de leur butin, ils m'offrirent de se joindre à moi avec tous leurs gens pour nous saisir de la ville ; & prévenant l'objection qu'il devoit craindre naturellement du côté du nombre, il m'assura que les premiers maures qu'ils avoient attroupés en arrivant sur la côte, étoient aussi indignés qu'eux de s'être vu enlever la part qu'ils espéroient à leur proie, & que par le penchant de tous ces peuples à se révolter, ils étoient disposés à s'unir à nous pour s'enrichir par le pillage de la ville.

Ils ne pouvoient me prendre dans un moment plus propre à me faire écouter leurs offres. Quoique je sentisse tout ce qu'il y avoit d'humiliant pour moi à me lier avec des infames, leurs sentimens & leurs principes m'étoient indifférens lorsque je n'avois besoin que de leur courage & de leurs armes. Je leur demandai sans délibérer à quel tems ils remettoient l'exécution de leur dessein. En effet, il n'y avoit que la lenteur qui pût me le faire rejeter. Tout ce qui pouvoit être plus prompt que le retour de Perès, avoit des charmes pour mon impatience. Je les fis expliquer sur les moyens qu'ils vouloient employer. Ils me dirent que, s'ils étoient sûrs de moi, ils s'approcheroient dès la nuit suivante pour escalader la ville du côté de la terre, tandis que je

formerois mon attaque par le port. Les troupes que le gouverneur avoit fait marcher contre eux, avoient déjà repris leurs quartiers à quelque distance; il ne falloit pas craindre qu'elles pussent se rassembler en un instant. Celles de la ville étoient en si petit nombre, qu'elles ne pouvoient soutenir nos premiers efforts. Quatre heures nous suffisoient pour faire un butin considérable; & maîtres des trois vaisseaux qui étoient dans le port, sans compter les nôtres, nous pouvions les charger de notre proie, en confier la conduite à nos plus fidèles compagnons, & partir ensemble pour aller faire à Malte, ou à Dulcigno, le partage de nos richesses.

Je m'arrêtai aussi peu à l'indignité d'une conspiration qui sembloit nous mettre sur la même ligne avec une troupe de voleurs, qu'à l'espérance du pillage, dont ils croyoient me faire un puissant motif. Helena m'occupoit seule: je pensois à cet unique trésor, & je n'étois effrayé que par la difficulté de trouver la maison du gouverneur dans une ville que je ne connoissois point. Les corsaires, à qui je fis cette objection, se persuadèrent que c'étoit une espèce de choix du lieu que je voulois me réserver pour le pillage; & paroissant disposés à ne me rien contester, ils me promirent de

m'envoyer à leur retour dix maures qui me serviroient de guides. Je leur engageai ma parole de commencer mon attaque au signal dont nous convînmes; & ne demandant point d'autre sûreté dans des pirates que le désir de s'enrichir par le vol, je les renvoyai fort satisfaits de mes promesses.

Cependant à peine furent-ils partis, que mille sentimens d'honneur, dont toute la force de la douleur & de l'amour ne put me défendre, semblèrent me reprocher mon dessein comme un crime. Perès l'approuvera-t-il ? ce fut la première question par laquelle je mis mon propre cœur à l'épreuve. L'idée seule de ce vertueux ami, étoit capable de me soutenir dans le sentier de l'honneur. Mais que fut-ce, en y réfléchissant davantage, de considérer que dans le voyage qu'il avoit entrepris pour mes intérêts, mon téméraire engagement l'exposoit à toute la vengeance du roi de Maroc, qui ne pourroit ignorer un moment la part que j'aurois eue à la trahison des corsaires ? Je ne balançai point, sur cette réflexion, à regretter jusqu'à la moindre idée de mon projet; & j'admirai l'imprudente folie qui m'avoit rendu capable d'y consentir. Cependant je ne pouvois renoncer aussi à la flatteuse espérance que j'avois eue pendant quelques momens de revoir

Helena dès la nuit ſuivante. Elle me fit examiner du moins s'il étoit impoſſible, ſans prendre part à l'entrepriſe des corſaires, de profiter de l'obſcurité & de la confuſion pour l'enlèver. Mais cette délibération me fit naître une autre crainte, qui fut bientôt aſſez forte pour me faire reprendre toutes les vues que je venois de condamner. Les corſaires pouvoient-ils s'emparer de Trina & piller la ville, ſans retrouver Helena, ſans la reconnoître, & par conſéquent ſans l'enlever encore une fois? Qui ſavoit même de quoi ces brutaux, & les maures qui étoient prêts à les ſeconder, ſeroient capables dans la chaleur du pillage & du maſſacre? Ah! ma vie, celle de Perès, l'intérêt du monde entier, pouvoient-ils me faire abandonner une maîtreſſe ſi chère aux plus horribles de tous les malheurs? Non non, ce n'eſt pas pour Perès que je dois craindre; il a de l'eſprit, diſois-je en moi-même, il a de l'adreſſe & du courage: un homme tel que lui a-t-il des périls à redouter? Il trouvera du moins les moyens de fuir. Mais une fille de ſeize ans a-t-elle quelque reſſource contre la violence d'une troupe de barbares? & ſi elle n'eſt pas ſecourue par un amant à qui elle a tout ſacrifié, de qui attendra-t-elle du ſecours?

Je ſentois couler mes larmes dans la violence

de cette agitation ; car si je n'étois plus arrêté par l'infamie de me joindre aux corsaires, je ne pouvois secouer les remords de l'amitié. Je ne communiquai à personne, ni mon trouble, ni un dessein sur lequel j'étois encore dans une cruelle indécision. Les dix maures arrivèrent avant la fin de la nuit ; ce fut un mortel redoublement d'incertitude. Je fus long-tems sans leur parler, & je donnai ordre qu'aucun de mes gens n'approchât d'eux. Enfin, formant une autre espérance sur quelques idées tumultueuses qui me passoient dans l'esprit, je me les fis amener. Je remarquai d'abord avec joie que les corsaires avoient choisi ceux à qui ils avoient trouvé quelque connoissance de la langue qu'ils appellent *Franca ;* j'avois quelques lumières à espérer de leurs explications. Je leur demandai s'ils connoissoient assez la ville & la maison du gouverneur, pour m'inspirer toute la confiance que je voulois leur accorder ; & me persuadant par leurs réponses que je pouvois également compter sur leurs services & sur la passion qu'ils avoient pour le pillage, je leur découvris mon nouveau projet, qui étoit de m'emparer à la vérité de la maison du gouverneur, mais pour leur en abandonner les dépouilles, leur protestant que de tout le butin dont je

voulois me rendre maître, je ne désirois qu'un jeune esclave italien, que je les conjurois de me faire retrouver. J'y mettois une condition ; c'étoit qu'avant la fin de la nuit, & lorsque je leur aurois assuré leur proie par la force des armes, quelqu'un d'entr'eux me ramèneroit au vaisseau avec tous mes gens. Je ne sais de quel succès une résolution si mal concertée auroit été suivie, ni même jusqu'à quel point j'aurois eu à me louer de la fidélité des maures : mais croyant tout à la fois me sauver de la honte de m'associer aux corsaires, & ménager les intérêts de Perès en quittant la ville avant le pillage, je m'applaudis de la facilité que je me promettois déjà dans l'exécution de mon entreprise.

Il ne restoit qu'à la communiquer à mes gens. Je fis appeler les trois chevaliers, qui eurent la complaisance de ne me condamner que par le silence avec lequel ils reçurent mes ordres, & qui n'en paroissant pas moins disposés à les suivre, prirent le soin de préparer tout mon monde au combat. Nous n'avions pas besoin d'un quart-d'heure pour nous rendre à la ville, & le vent nous promettoit d'être assez favorable pour l'abréger encore. Après avoir pris quelques heures de sommeil, je trouvai en me réveillant que

l'après-midi étoit déjà fort avancé, & que l'obſcurité devant commencer vers neuf heures, il m'en reſtoit à peine quatre pour achever mes préparatifs. J'étois réſolu de n'en pas perdre un moment, & mon ardeur n'avoit fait qu'augmenter, avec les forces que je venois de réparer par le ſommeil. On m'avertit qu'on voyoit paroître Perès. Ce fidèle ami, qui ſouffroit mortellement du trouble où il ne doutoit pas que ſa lettre ne m'eût jeté, avoit fait en vingt-quatre heures plus de cent lieues, & revenoit avec toute la joie qu'il s'attendoit de me cauſer par les plus heureuſes nouvelles. Le roi de Maroc, ſenſible au plaiſir de le revoir, lui avoit non-ſeulement accordé la liberté d'Helena ; mais apprenant notre aventure & la conduite du gouverneur, il l'avoit chargé lui-même d'un ordre qui portoit la reſtitution de notre vaiſſeau, à la ſeule condition de compoſer avec les corſaires, pour leur faire trouver auſſi quelque faveur dans l'aſile qu'ils avoient cherché ſous ſa protection. Perès lui avoit offert généreuſement de s'en tenir à notre première propoſition ; mais ce prince avoit réglé lui-même que nous abandonnerions aux corſaires la moitié de leur proie. Avec cet heureux fruit de ſon voyage, Perès rapportoit d'autres éclairciſſemens, qui

n'étoient pas moins avantageux pour ſes propres intérêts. Il avoit appris de toute la cour & du roi même, que peu de ſemaines après ſon premier départ de Maroc, il y étoit arrivé quelques députés du gouverneur d'Oran, qui venoient négocier ſa liberté & le prix de ſa rançon. Le trouvant parti, ils avoient marqué d'autant plus de regret de ne le pas rencontrer, qu'ils avoient ordre de lui annoncer qu'en faveur de ſes ſervices, la cour d'Eſpagne, à la ſollicitation du gouverneur d'Oran, qui les avoit fait valoir, lui accordoit ſa grâce avec la reſtitution de tous ſes biens, & prenoit ſur elle les frais de ſa rançon. Ainſi Perès ſe trouvoit à la fin de ſes infortunes; & ce n'étoit plus que le zèle de l'amitié qui l'amenoit à Trina, pour finir ou pour partager les miennes.

Il m'embraſſa avec tranſport, en mettant le pied dans le vaiſſeau; & ſans remarquer mon trouble, qu'il n'auroit pu d'ailleurs attribuer qu'aux ſujets de douleur qu'il m'avoit laiſſés à mon départ, il ſe hâta de me raconter ce qu'il crut le plus propre à rétablir ma tranquillité. Je fus ſenſible ſans doute à ſon récit: mais ne pouvant éloigner de mon imagination le péril d'Helena, je conſervois un reſte d'embarras, dont il s'apperçut; & lui épargnant

même de m'en demander la cauſe, je lui appris ſans détour la conſpiration des corſaires, & la part que l'intérêt de ma maîtreſſe m'avoit forcé d'y prendre. Il frémit de cette nouvelle. Sa ſurpriſe n'étoit point que l'amour eût été capable de m'engager dans une ſi horrible réſolution, ni ſa douleur, que je n'euſſe point aſſez conſidéré le péril auquel il auroit pu ſe trouver expoſé : mais la reconnoiſſance dont il nous croyoit redevables au roi de Maroc, lui fit regarder mon entrepriſe comme un crime monſtrueux ; & me déclarant qu'il falloit ſonger plutôt à défendre Trina & le gouverneur, il me conjura dans les termes les plus preſſans d'abandonner une réſolution qui nous couvriroit d'un éternel opprobre. Je ne réſiſtai pas un moment à ſes inſtances. Cependant lui ayant appris combien le tems étoit cher, il me fit conſentir à me rendre ſur le champ à Trina, pour découvrir au gouverneur l'inſulte dont il étoit menacé, & l'aider, s'il étoit néceſſaire, des armes de nos gens & de nos propres bras, à repouſſer une ſi dangereuſe attaque. Il voulut que les dix maures fuſſent gardés à vue, & qu'au lieu de deſcendre dans la chaloupe, nous nous approchaſſions du rivage avec notre vaiſſeau.

La docilité que j'eus à ſuivre tous ſes con-

ſeils, lui fit oublier mon imprudence; nous ne perdîmes pas un moment pour gagner la terre. Quelqu'alarme que notre approche répandît dans le port, elle ceſſa en le voyant paroître. On étoit déja ſi bien informé de l'accueil favorable qu'il avoit reçu à la cour, que tous les maures s'empreſſoient de lui marquer du reſpect. Nous laiſsâmes nos gens diſpoſés au combat; & n'ayant appris mon premier deſſein qu'aux trois chevaliers, je n'eus beſoin que d'un mot pour leur déclarer qu'il étoit changé. Le gouverneur, à qui Perès n'avoit expliqué qu'à demi les ordres du roi, fut ſurpris de l'air empreſſé avec lequel il nous vit arriver. Mais quelle fut ſon inquiétude au récit du danger qui le menaçoit! Il ſe crut perdu. A peine avoit-il dans la ville deux cents hommes de troupes réglées: Ses fortifications étoient foibles; & l'heure du péril étoit ſi peu éloignée, qu'il ne voyoit rien à eſpérer de la prudence. Cependant la promeſſe de notre ſecours le raſſura: les maures connoiſſent la valeur des chrétiens; & ſoixante ſoldats tels que nous lui repréſentâmes les nôtres, lui parurent une armée. Perès ne laiſſa point de l'exhorter à raſſembler, parmi les bourgeois, tous ceux qui lui paroîtroient propres à ſe ſervir d'une épée; & dans moins d'une heure nous vîmes autour

du château environ trois cents hommes qui pouvoient figurer du moins par le nombre.

Mais au milieu de ce mouvement j'étois agité de deux soins, que je communiquai à Perès. Le premier pouvoit être aisément dissipé, & je ne doutai point qu'il n'eût aussi-tôt cette complaisance pour moi. Dans l'incertitude du succès de notre défense, je lui proposai de nous faire rendre Helena avant l'attaque, & de la faire conduire à bord, où elle seroit du moins plus sûrement avec l'espagnole. Ma seconde difficulté regardoit les corsaires mêmes, à l'égard desquels j'allois me rendre coupable d'une infidélité qui surpassoit peut-être la faute que j'avois commise en me liant avec eux. Il n'étoit pas question d'examiner si c'étoient des infames : je leur avois engagé ma parole; & si l'honneur m'ordonnoit de les priver du secours que je leur avois promis, m'autorisoit-il à tourner contr'eux mes armes & celles de mes gens? Perès jugea que la sûreté d'Helena demandoit qu'elle fût conduite au vaisseau. A l'égard des corsaires, il me parut qu'il n'auroit pas balancé non plus à reconnoître la justice de mes scrupules, si la nécessité ne nous eût fait comme une loi de les étouffer. Cependant, après les avoir pesés long-tems, il crut trouver un tempérament qui

qui pouvoit mettre mon honneur à couvert. Ce fut de faire avertir les corsaires, que non-seulement j'abandonnois le dessein de les seconder, mais qu'ayant des propositions avantageuses à leur faire, je demandois qu'ils me députassent deux de leurs chefs pour les recevoir. Il lui parut même inutile de communiquer cette démarche au gouverneur; & comme il pouvoit arriver que, loin de garder quelque modération, ces brigands n'en devinssent que plus furieux, il jugea que ce devoit être un des dix maures du vaisseau que je devois charger de ma commission, après lui avoir fait observer que nous avions mis la ville en état de se défendre. Il étoit huit heures, & le jour commençoit à baisser; ma crainte étoit que la fureur des corsaires ne nous laissât plus le tems d'exécuter nos résolutions. Je fis venir néanmoins un des dix maures, à qui je commandai de faire la dernière diligence; & revenant à la nécessité de conduire Helena au vaisseau, je pressai Perès d'en faire la proposition au gouverneur. Mais autre sujet d'alarme! ce perfide se trouvant offensé du parti que Perès avoit pris de s'adresser à la cour, & n'osant abuser néanmoins du pouvoir qu'il avoit sur Helena, l'avoit fait partir pour Maroc dans l'absence de mon ami. En nous faisant cette

déclaration, il affecta de justifier sa conduite, & de nous rassurer contre toutes sortes de craintes. Après l'avoir promise à l'empereur, nous dit-il, je ne pouvois me dispenser de l'envoyer promptement à sa cour; & je me flattois même, continua-t-il, en s'adressant à Perès, qu'elle y seroit aussi-tôt que vous. Mais votre diligence a trompé toutes mes mesures. Ne vous défiez point, ajouta-t-il, de la générosité de mon maître, qui n'est pas capable de rétracter une faveur après l'avoir accordée. Le traître ne nous eût point donné cette espérance, s'il l'eût crue aussi infaillible qu'il nous la vantoit. Dans le premier mouvement de mon indignation, je regrettai d'avoir abandonné mon dessein; & je l'aurois renouvelé, au mépris de toutes les instances & de toutes les considérations de Perès, si mon emportement ne m'eût laissé assez de raison pour comprendre que j'allois m'ôter toute espérance de faveur du côté de la cour. Perès qui remarqua mon trouble, & qui en redouta les suites, me fit faire lui-même cette réflexion. Je me fis une mortelle violence pour modérer mon ressentiment jusqu'à l'arrivée du maure.

La réponse des corsaires fut plus ferme que je ne m'y attendois. Ils me faisoient faire un reproche amer de ma frayeur ou de mon in-

constance; & n'en paroissant pas moins résolus de se faire justice par les armes, ils me déclaroient qu'ils étoient aussi peu capables de se laisser tromper par l'artifice qu'intimider par les menaces ou par la force. Cette bravade irrita Perès. Il me crut dégagé de tous les scrupules qui m'avoient arrêté ; & jugeant que dans quelque dessein que nos ennemis persistassent, il nous seroit plus aisé de les mettre à la raison en pleine campagne qu'en les attendant sous nos murs, il fut d'avis de les prévenir par une prompte & vigoureuse attaque. La chaleur où j'étois encore, m'auroit fait goûter toutes les propositions de combattre. Nous sortîmes avant que la nuit fût obscure. Nos ennemis, qui étoient à peu de distance, ne furent point déconcertés de notre approche. Ils essuyèrent du moins nos premiers coups ; mais l'impétuosité de nos gens eut bientôt jeté l'épouvante parmi les maures. Nous leur vîmes prendre la fuite avec autant de lâcheté qu'ils avoient marqué de présomption. Quelques corsaires, qui se défendirent plus courageusement, furent pris les armes à la main. Je me crus obligé à quelques sollicitations pour leur sauver la vie; mais Perès les crut indignes de quartier. Il fit allumer un

grand feu, à la lumière duquel ils furent pendus ſur le champ de bataille.

Nous paſsâmes toute la nuit dans le même lieu. Le lendemain, ayant fait divers détachemens pour battre la campagne, nous fûmes aſſurés qu'il ne nous reſtoit plus d'ennemis à combattre. D'ailleurs les troupes que le gouverneur avoient mandées, ſe trouvèrent raſſemblées avant le milieu du jour, & nous nous vîmes aſſez forts pour n'avoir plus rien à craindre de la ſurpriſe. Perès n'attendit point que je lui propoſaſſe de retourner à la cour. Il partit; & rien n'égalant ſa diligence, il fit le voyage en quatre jours : mais au lieu de me ramener Helena, il m'apportoit un ordre de me rendre moi-même à Maroc. Le roi, charmé de la jeune italienne, avoit témoigné quelque déſir de la conſerver, ſur-tout en apprenant de Perès même, que ce n'étoit point à lui qu'elle avoit appartenu. Mon généreux ami avoit employé toutes ſes inſtances pour obtenir qu'elle me fût reſtituée, & l'hiſtoire de ma paſſion n'avoit pas été ſans force pour toucher le cœur du monarque. Enfin ſe laiſſant fléchir par ce récit, il avoit ſouhaité pour unique ſatisfaction de voir en faveur de qui il exerçoit ſa bonté; & Perès, qui jugeoit de

moi par les yeux de l'amitié, s'étoit persuadé que ma présence ne pouvoit servir qu'à le confirmer dans cette disposition.

Le service que nous avions rendu à la ville ne nous laissant rien à craindre pour notre vaisseau, nous prîmes le chemin de Maroc, avec une suite composée de l'élite de nos gens. Le bruit s'étoit déjà répandu que nous avions sauvé Trina du pillage, & nous nous en ressentîmes sur la route par les caresses que nous reçûmes des maures. Mais en approchant de la capitale, une trahison contre laquelle nous n'étions point en défense, nous exposa au plus triste de tous les malheurs. Vingt-cinq ou trente de nos corsaires, qui s'étoient rassemblés avec quelques habitans du pays, qu'ils avoient pris pour leurs guides, nous surprirent dans un lieu fort désavantageux, & nous tuèrent six de nos gens avant que nous eussions le tems de nous reconnoître. Nous sentîmes, Perès & moi, tout le besoin que nous avions de notre courage. S'il fit des prodiges de valeur, je ne fus pas moins heureux à le seconder; & le reste de nos soldats, qui étoient véritablement à toute épreuve, se conduisirent avec tant de prudence & de résolution, que nous fîmes perdre à nos ennemis l'espérance de nous vaincre. La mort

de nos six hommes, & de deux autres qui eurent ensuite le même sort, étoit déjà vengée par celle de vingt-deux de nos assassins. Le reste de ces misérables prit la fuite, & nous ne nous arrêtâmes pas long-tems à les poursuivre. Mais entre les morts qui étoient restés sur le champ de bataille, je reconnus un des corsaires qui étoient venus me proposer le pillage de la ville, & qui conservoit encore un reste de vie. Je l'interrogeai sur le dessein qui avoit rassemblé sa troupe, & qui l'amenoit si proche de Maroc. Il me répondit, en me demandant la vie pour prix de sa sincérité, que leur espérance étoit de trouver quelqu'occasion de réparer leurs affaires par le vol, dans le voisinage de la capitale; & qu'ayant appris de quelques maures qu'ils avoient rencontrés, que nous étions sur la même route, ils avoient pris la résolution de nous attaquer pour venger leurs compagnons, & de nous ôter la vie s'ils le pouvoient par le même supplice. Je lui tins parole, en le faisant porter dans une maison qui se trouva sur le chemin, où je donnai quelqu'argent pour le faire traiter. Cet homme fit dans la suite pour mon honneur autant que j'avois fait pour sa vie.

Cependant, nous arrivâmes aux portes de Maroc, d'où Perès se détacha pour obtenir la

permiſſion d'y entrer avec nos gens. Cette précaution n'étoit qu'une déférence volontaire ; car les habitans, qui étoient déjà informés de l'obligation qu'on nous avoit à Trina, nous reçurent moins avec la haine qu'ils portent aux chrétiens, qu'avec la tendreſſe qu'ils croyoient devoir à leurs meilleurs amis. Nous obtînmes le même accueil à l'entrée du palais. Perès, qui vouloit me faire paroître avec quelque dignité, avoit recommandé ſecrètement à nos gens, de me rendre les marques d'honneur qu'il croyoit propres à faire le plus d'impreſſion ſur les maures. Il me montra don Antonio, ſon ancien rival, & ſon mortel ennemi, qui ne pouvant éviter de paroître devant nous, par les devoirs d'un emploi que de nouvelles lâchetés lui avoient fait obtenir, s'efforçoit de ſe dérober à nos yeux en tenant la tête inceſſamment tournée. Perès ne ſe défioit point que la haine de ce renégat nous préparât encore un cruel obſtacle. Nous fûmes introduits à l'audience du roi, qui nous traita l'un & l'autre avec beaucoup de diſtinction : mais, après m'avoir interrogé long-tems ſur les circonſtances de mon amour & de mes aventures, il me dit qu'en promettant à Perès de me rendre Helena, il avoit ignoré que je fuſſe d'une profeſſion qui m'interdiſoit le commerce des femmes ;

que si c'étoit un crime pour moi de violer mes engagemens, il ne voyoit pas comment il pouvoit éviter lui-même de se rendre fort coupable en me donnant l'occasion & le pouvoir de satisfaire d'injustes désirs ; & qu'après bien des réflexions, il s'étoit déterminé à m'offrir tout ce qui me paroîtroit propre à me dédommager d'un bien qu'il se croyoit obligé de retenir.

Perès, presqu'aussi troublé que moi d'un discours si peu prévu, rappela tout ce qu'il avoit d'esprit & de hardiesse, pour faire sentir au roi que sa parole étoit indépendante de mes devoirs, & qu'ignorant d'ailleurs quels étoient mes desseins pour l'avenir, un prétexte si foible ne pouvoit justifier son changement. Il me convenoit si peu d'ouvrir la bouche pour ma propre défense, que j'en abandonnois le soin à mon ami, sans compter que dans la consternation où j'étois, j'aurois tiré peu de secours de mon esprit & de mon éloquence. Cependant, après avoir fait valoir la difficulté par de nouvelles raisons, le roi changea de discours avec autant d'indifférence que s'il eût regardé la question comme décidée. Perès me conjura, en françois, de ne m'échapper à rien qui pût rendre sa négociation plus difficile ; & suivant ce prince dans

ſes jardins, il continua de ſe prêter à tous les ſujets dont il lui plut de l'entretenir. Pour moi, qui ne me ſentis point la force de faire le ſacrifice de ma douleur à la complaiſance, je rejoignis mes gens, ſans ſavoir ce que j'allois devenir avec eux. Mais un officier qui avoit déjà reçu l'ordre de nous loger, s'offrit de me conduire au lieu qui m'étoit deſtiné, & répondit à la crainte que je lui marquai de ne pas retrouver aiſément mon ami, qu'on auroit le même ſoin pour lui lorſqu'il ſortiroit du palais.

L'eſpérance de Perès, en s'attachant à ſuivre le roi, étoit non-ſeulement de le rappeler à ſes promeſſes & de lui reprocher une infidélité ſi honteuſe, mais de ſavoir de lui-même qui nous devions accuſer de notre diſgrâce. Quoiqu'il fût naturel de penſer que c'étoit un crime de l'amour, il ſe perſuada que le perfide Antonio y avoit eu quelque part; & cette penſée fit renaître toute ſon indignation contre un ennemi ſi mépriſable. Dans le tems qu'il s'occupoit ainſi de mes intérêts, la même idée me vint à l'eſprit; elle me fit former auſſi-tôt les plus furieux projets de vengeance. Je ne contins point aſſez mon reſſentiment pour n'en pas communiquer une partie à l'officier qui me conduiſoit, & ſa réponſe flatta la violence

de mes transports. Il parut charmé de pouvoir se livrer à la haine & au mépris qu'il portoit à don Antonio. Ces deux sentimens, me dit-il, étoient ceux du public, qui n'avoit vu qu'en gémissant un homme si vil & si odieux emporter, par les plus honteuses bassesses, des biens & des emplois qui avoient été refusés au mérite; & sans savoir ce qui animoit contre lui ma colère, il me garantit le suffrage & l'appui de tous les honnêtes gens dans tout ce que j'entreprendrois pour sa ruine. Nous n'avions pas quitté cet entretien, lorsque Perès, arrivant du palais, confirma mes soupçons par les lumières qu'il venoit de recevoir. Il avoit eu l'adresse de tirer de la bouche même du roi, l'aveu des mauvais offices qu'Antonio nous avoit rendus. Ce n'étoit point contre Perès que sa malignité osoit s'exercer; le passé l'auroit rendue suspecte: mais jugeant les intérêts de mon ami communs avec les miens, il avoit entrepris de le chagriner en causant ma honte ou ma perte. Enfin, profitant de l'inclination qu'il avoit remarquée à son maître pour Helena, il lui avoit persuadé de me proposer l'alternative, ou de renoncer à ma maîtresse par les raisons que j'ai rapportées, ou d'embrasser le mahométisme pour m'en assurer la possession.

Perès ajouta néanmoins qu'il ne défeſpéroit pas de ramener l'eſprit du roi. Il avoit obſervé que c'étoit moins une paſſion qu'un goût pour la figure & les agrémens d'Helena, qui lui faiſoit ſouhaiter de la retenir dans ſon férail ; & l'alternative même à laquelle il ſe réduiſoit volontairement ne marquoit pas des déſirs bien empreſſés. Quoique je diſtinguaſſe aſſez dans ce diſcours ce qui ne devoit être attribué qu'au déſir de me conſoler, je me remis de toutes mes eſpérances au zèle & à la tendreſſe de mon ami. Il rejeta la propoſition que je lui fis, de tenter l'enlèvement d'Helena. Songez, me dit-il, que nous ſommes éloignés de la mer, & que le paſſage ne nous ſeroit pas libre à Trina. Il ne goûta pas davantage le deſſein que je lui marquai de me venger d'Antonio par les armes : c'étoit irriter le roi ; & quelle utilité avois-je à recueillir du ſang d'un lâche & d'un perfide ? Mais il me conſeilla de ſurmonter au contraire tous mes reſſentimens, & de paroître à la cour avec un air de politeſſe & de ſatisfaction, qui pût me concilier la bienveillance du roi & l'eſtime de tous les grands. Sans m'expliquer ſes principales vues, il m'aſſura qu'il avoit en réſerve une voie qu'il ne vouloit tenter qu'à l'extrémité, mais dont il croyoit le ſuccès infaillible.

La néceſſité me força de me rendre à ce conſeil, autant que la confiance dont je ne pouvois manquer pour Perès. Les ſoins que je pris pour plaire me réuſſirent mieux que je n'avois oſé l'eſpérer; je me vis bientôt recherché & careſſé de toute la cour. Le roi même prit pour moi un goût qui ſe déclaroit continuellement, par l'honneur qu'il me faiſoit de m'admettre à tous ſes plaiſirs. Il me parloit ſouvent d'Helena ; & je commençai enfin à bien augurer de l'amuſement qu'il ſe faiſoit de me tenir dans l'incertitude, en me donnant quelquefois à chercher un troiſième parti entre les deux qu'il m'avoit propoſés : mais cette familiarité, & le bruit qui s'étoit répandu de ſon alternative, produiſirent un funeſte effet ſur mon honneur. Nous avions laiſſé nos trois chevaliers à Trina, avec deux tiers de nos gens. Ils apprirent avec la promptitude ordinaire de la renommée, & peut-être par la malignité d'Antonio, que le roi m'avoit propoſé d'embraſſer ſa religion; & cette nouvelle prenant bientôt un autre tour dans la bouche du public, on conclut du long ſéjour que je faiſois à Maroc, & des careſſes que j'y recevois de toute la cour, que j'avois ſacrifié ma religion à l'amour. Les trois chevaliers ne purent entendre ce récit ſans indignation : trop prompts

à le croire, ils prirent enfemble la réfolution de fe dérober fecrètement avec mes gens & mon vaiffeau, & ils allèrent porter à Malte l'affreufe nouvelle de mon changement.

Nous apprîmes leur départ, fans en foupçonner la caufe ; & Perès, auffi piqué que moi de leur trahifon, ne put l'attribuer d'abord qu'à l'impatience qu'ils avoient eue de quitter un lieu barbare où nous paroiffions nous oublier. Mais je reçus ce trifte éclairciffement du corfaire à qui j'avois confervé la vie fur la route de Maroc, & qui s'étant heureufement rétabli, ne trouva point de reffource plus fûre que de venir m'offrir fes fervices. Je les acceptai, fur l'apparence qu'il portoit d'un foldat intrépide ; & l'ayant envoyé auffi-tôt à Trina pour approfondir les motifs & la conduite de nos fugitifs, il me rapporta ce qui n'y étoit plus ignoré de perfonne, que les chevaliers s'étoient emportés contre moi avec tant de violence, que le gouverneur irrité de leurs difcours, qu'il prenoit pour autant de blafphêmes, leur avoit ordonné de fe retirer dans leur vaiffeau ; qu'ils avoient mis à la voile le jour fuivant, & que perfonne ne s'étoit mêlé de les arrêter.

Toute la force de ma paffion ne m'empêcha point de fentir l'importance de ce mal-entendu ;

j'en marquai mes alarmes à Perès. Il confessa qu'il ne pouvoit m'arriver rien de plus cruel; & pensant aussi-tôt au remède, il n'en vit point d'autre que de hâter notre départ pour aller détruire nous-mêmes un bruit qui lui étoit aussi injurieux qu'à moi : mais il comptoit en même tems que ma foiblesse ne me permettroit point de partir sans Helena. Il me le proposa néanmoins, avec la promesse de revenir aussitôt sur nos traces. Comptez, me dit-il, qu'ici non plus que dans les autres parties du monde, on n'arrache point les faveurs d'une femme par des moyens violens. L'âge du roi d'ailleurs semble vous garantir qu'il ne prendra point pour votre maîtresse, une passion qu'il n'a pas conçue dès le premier moment. Il a mille femmes dont il ne fait pas plus d'usage ; vous retrouverez Helena dans l'état où nous la laissons. Ces raisons avoient pu modérer mes craintes depuis que je l'avois perdue, & le fond que je faisois sur sa tendresse avoit toujours éloigné des idées qui n'auroient été que trop propres à me jeter dans l'extrémité du désespoir; mais je me considérois ici beaucoup moins qu'elle. Quand j'aurois pu me résoudre à quitter un pays où je la laissois au pouvoir d'un autre, je me représentois quelles seroient sa consternation & sa douleur en apprenant mon départ, & je pré-

voyois que si l'on vouloit entreprendre quelque chose sur son cœur, ce seroit de mon absence qu'on se feroit contre moi les plus fortes armes. Les corsaires m'avoient paru bien moins redoutables pour elle, qu'une cour où l'on n'étoit point sans politesse & sans galanterie. L'intérêt de ces brigands étoit de la conserver, suivant leur usage, pour en tirer un plus grand prix de ceux qui l'auroient achetée de leurs mains; au lieu qu'en supposant le roi revenu des plaisirs de l'amour, comme son âge devoit le faire penser, j'avois à craindre autant de rivaux qu'il y avoit de seigneurs galans à la cour. Non, non, dis-je, à Perès, vous ne me forcerez point de m'éloigner d'Helena. Vous m'aimez; vous ne voulez pas me réduire au désespoir. Trouvons quelque voie qui puisse accorder l'honneur & l'amour. Demeurez donc seul ici, reprit-il, tandis que je ferai le voyage de Malte, & j'emploierai toutes sortes de moyens pour vous justifier. J'interrompis ce cher ami : Ah ! vous ne m'abandonnerez pas, lui dis-je, dans les circonstances de ma vie où le secours de l'amitié m'est le plus nécessaire. Vous ne partirez point sans Helena & sans moi. Vous l'obtiendrez du roi qui vous aime ; vous me la rendrez, & vous me serez plus cher que jamais. Je l'embrassois en lui

parlant avec cette ardeur. Ne voyez-vous pas, continuai-je, que notre ſeul retour à Malte fera tomber tous les bruits qui auront bleſſé notre honneur ? Perès m'interrompit à ſon tour. Il eſt toujours cruel, me dit-il, qu'ils ayent pu ſe répandre ; le meilleur remède ſuppoſe un mal qu'il auroit été plus heureux d'éviter. D'ailleurs, je ceſſe de vous flatter, reprit-il, & je veux que vous connoiſſiez votre ſituation. Je me croyois ſûr de la liberté d'Helena ; & le roi ſe défendoit ſi foiblement que je touchois au fruit de toutes mes inſtances, lorſqu'Antonio l'eſt venu ruiner par ſes pernicieux conſeils. En louant la généroſité de ce prince, qui conſentoit à ſe priver d'un objet agréable pour ſatisfaire deux étrangers qu'il eſtime, il lui a repréſenté que cette grâce méritoit d'être attendue, & qu'il gagneroit doublement en nous retenant à ſa cour avec Helena. Il a fait notre éloge ; il a promis au roi qu'en paſſant quelques années à Maroc, nous y laiſſerions des traces de notre ſéjour par une infinité de bons uſages que nous ne manquerions point d'y introduire. Enfin il lui a fait un portrait ſi flatteur de notre mérite, que les louanges de ce malheureux nous deviennent aujourd'hui plus funeſtes que ſa haine. Auſſi viennent-elles de la même ſource, ajouta Perès,

Perès, & je me défie plus que jamais de ce que tant d'artifice nous prépare à l'avenir.

Cependant, reprit-il encore, nous nous voyons comme fixés dans cette ville, aussi long-tems du moins que vous ne serez pas capable de partir sans être accompagné d'Helena. Le roi m'a même fait entendre que n'espérant plus de vous engager dans sa religion, il vous accorderoit volontiers la vue de votre maîtresse, à la seule condition que nous passerions quelques années à sa cour. Tout me paroissoit si cruel dans cet éclaircissement, j'y trouvois tout si terrible, & pour l'amour & pour l'honneur, que m'abandonnant à la fureur dont je me sentois enflammé contre Antonio, j'en tirai assez de force pour cacher mon dessein à Perès. Voyez le roi, lui dis-je en étouffant dans mon cœur tous les transports qui cherchoient à éclater; pressez-le avec tous les droits que vous donne sa faveur. Méditez bien sur une situation si délicate, avant que de m'expliquer vos derniers conseils. Je suis résolu de les suivre. Si je ne lui promettois rien de contraire à mes sentimens, j'étois bien éloigné de lui découvrir tout ce qui se passoit dans mon ame. La vengeance m'occupoit uniquement. J'étois résolu de chercher Antonio, & d'éteindre tous mes ressentimens dans le

ſang de ce perfide. La haine publique dont je le ſavois chargé me garantiſſoit autant d'approbateurs qu'il y avoit de courtiſans à Maroc. Ce n'eſt point d'ailleurs ma raiſon & ma prudence que je cherche à juſtifier, puiſque tous les mouvemens dont j'étois agité étoient autant d'égaremens & de tranſports.

Je quittai Perès avec une eſpèce de calme, dont il n'y avoit qu'un excès de paſſion qui pût me rendre capable. Je connoiſſois la demeure de don Antonio ; j'allai ſeul obſerver ſa porte. J'y demeurai long-tems à l'attendre ; & le voyant ſortir enfin avec une ſuite nombreuſe, je m'approchai d'un air tranquille pour le raſſurer contre toutes les craintes qui ſaiſiſſent le cœur d'un lâche. Mon eſpérance étoit de l'engager à faire un tour de promenade avec moi, & de prendre le premier moment où je pourrois me trouver à l'écart. Mais à la première propoſition que je lui fis de l'entretenir, il me preſſa d'entrer chez lui, où j'aurois une parfaite liberté. Je me repentis de m'être ouvert trop tôt ; & ne pouvant apporter que de mauvaiſes excuſes, je pris le parti de le ſuivre. La vue de ſon jardin, qui ſe préſentoit en entrant, me rendit l'eſpérance ; je le priai de m'en faire connoître les beautés. Mais peu attentif à ce qu'il s'em-

pressa de me montrer, je ne cherchois qu'un endroit qui plût à ma fureur. Je crus l'avoir trouvé derrière une charmille fort épaisse. Défends-toi, traître, lui dis-je, en mettant le sabre à la main ; c'est ici que tu recevras le châtiment de tous tes crimes. Il demeura tremblant à me regarder. Défends-toi, repris-je, & n'espère aucun quartier ; il faut que tu meures. Choisis de périr en lâche, ou de te défendre en homme d'honneur. Son épouvante redoubloit, jusqu'à lui ôter la force de répondre. Peut-être se flattoit-il de me faire rougir de mes propres avantages, & d'obtenir grâce de la honte que je devois ressentir de tuer un ennemi si méprisable. Mais le transport où j'étois me rendoit le cœur incapable de compassion ; je l'aurois mis en pièces, s'il n'avoit employé que sa lâcheté pour me toucher. Je l'en menaçois d'une voix terrible : il se jeta à mes genoux ; & tirant de son sein une petite croix qu'il m'offrit en alongeant le bras, il me conjura, par ce signe de la religion, de lui accorder la vie, ou le tems de se préparer à la mort. Je ne sais quel nom je dois donner à l'impression que ce spectacle fit sur moi. Mon respect pour la religion n'étoit pas le plus vif de mes sentimens ; la chaleur de mon

âge, les paſſions qui me tyranniſoient, mille habitudes fort oppoſées aux idées communes de la religion, ne me diſpoſoient pas beaucoup à me laiſſer vaincre ou attendrir par la vue d'un crucifix. Cependant je demeurai comme immobile à ce ſpectacle ; & laiſſant tomber le bras dont je ſoutenois mon ſabre, je m'attachai quelques momens à conſidérer un malheureux, dont la piété même me ſembloit le comble de ſa lâcheté. Ce fut de cette idée que je pris occaſion de lui reprocher ſon infamie ! Miſérable, lui dis-je; eh ! qui te force de vivre dans une religion que tu dois déteſter ſi tu es chrétien dans le cœur ; ou de quel front m'oppoſes-tu des armes ſi reſpectables, ſi tu es tel que ton habit & ta ſituation portent à le croire ? Il gardoit un ſilence qui venoit de ſa frayeur beaucoup plus que de ſa honte ; & ma fureur reprenant ſon cours, quoiqu'il continuât de me préſenter des deux mains ſon crucifix, ſous lequel il ſe tenoit comme à couvert, je lui aurois arraché mille fois la vie s'il ne s'étoit hâté de parler au premier ſigne qu'il me vit faire pour lever le bras. Epargnez ma vie, me dit-il d'une voix tremblante ; & je vais reconnoître auſſi-tôt ce bienfait par un ſervice qui ſurpaſſera toutes vos eſpérances. Je

connois vos peines, continua-t-il ; & peut-être ai-je à me reprocher d'y avoir contribué : mais je vous offre un prompt remède. Je vous rends Helena, avec les moyens de quitter l'Afrique ; & je ne vous demande pour prix de mon zèle que la liberté de vous suivre.

Une propofition fi peu attendue réveilla toute mon attention. Je fentis le danger d'être trompé ; mais j'étois dans un lieu fi écarté, que ne craignant point d'être entendu, je pris le parti de m'expliquer librement. Infame, repris-je du même ton, je rirois de ma propre crédulité, fi j'étois capable de me fier à tes promeffes. Cependant fonge que je fuis maître de ta vie, puifque je puis te l'arracher au milieu de tes gens, & que tes précautions ne peuvent te mettre plus à couvert que tes accufations & tes plaintes. Nous fommes feuls ; je me fais violence pour te pardonner : mais fonge à ce que tu me propofes ; & compte qu'après me l'avoir fait accepter, il n'y a que ta mort ou l'exécution de tes promeffes qui puiffe me fatisfaire. Il les renouvela, de l'air le plus propre à me perfuader qu'elles étoient fincères. Je lui fis quitter la pofture où il étoit. Nous reprîmes notre promenade, qu'il me pria lui-même de continuer pour m'expliquer le fond de fon

dessein. Le roi, me dit-il, aux plaisirs duquel il s'étoit rendu nécessaire, avoit tant de confiance à sa fidélité, qu'il se trouvoit le maître d'ouvrir & de fermer l'entrée de son palais. Son emploi, qui se nommoit *Ostanga*, répondoit à celui de gouverneur ou concierge de nos maisons royales. Il me garantissoit non-seulement de me procurer la satisfaction de voir Helena, mais de me faire passer avec elle une partie du jour ; & lorsque je serois déterminé à partir, il me la livroit sur le rivage de la mer, sans autre obstacle que ceux que je serois naître moi-même à ses services. Avec quelque ardeur que je souhaitasse de revoir ma maîtresse, je ne m'arrêtai point à cette espérance; mais venant tout d'un coup au dénouement : Quand puis-je partir avec elle, lui dis-je ? Cette nuit même, me répondit-il sans balancer, si vous avez un vaisseau prêt à vous recevoir. Je demandai des explications pour une offre si précise. Il m'apprit qu'il avoit acheté une terre sur le bord de la mer, & qu'il pouvoit y conduire Helena avec d'autant plus de sûreté, qu'en supposant même qu'on s'apperçût de sa fuite & de la mienne, ce ne seroit jamais de ce côté-là qu'on penseroit à chercher nos traces. Cet arrangement me parut si simple, qu'après

avoir renouvelé les menaces qui pouvoient m'en garantir l'exécution, je ne trouvai plus d'autre difficulté qu'à me procurer un vaisseau. J'avois celui des corsaires à Trina; mais je n'osois me promettre que le gouverneur, après avoir perdu toutes les prétentions qu'il avoit eues sur le nôtre, consentît à me l'abandonner sans un ordre de la cour. C'étoit une difficulté sur laquelle je remis à consulter Perès; & laissant Antonio dans des dispositions sur lesquelles il ne me restoit pas le moindre doute, je lui promis tous les secours qu'il sembloit attendre de moi, s'il continuoit de s'en rendre digne.

En le quittant, il me vint à l'esprit que mon corsaire, qui se nommoit *Lirno*, pouvoit contribuer, avec ma recommandation, à me faire obtenir le vaisseau qui lui avoit appartenu. Rien ne l'obligeoit à confesser qu'il étoit du nombre de ceux qui avoient entrepris de ruiner Trina; & mon seul témoignage suffisant pour le faire traiter avec quelque considération, je ne désespérai point qu'il ne pût obtenir la restitution d'un bien que le roi même avoit pensé d'abord à lui conserver. Je le rencontrai assez heureusement, pour lui communiquer mes intentions avant que de rentrer chez moi; & je l'engageai à

préſenter au roi ſa demande, que je lui promis de ſeconder par mes plus fortes inſtances. Ce plan éloignoit encore mon départ, & c'étoit le ſeul chagrin qui m'occupoit en rentrant dans le lieu de ma demeure. J'y trouvai Perès; il m'aborda d'un air empreſſé, & je compris qu'il avoit attendu mon retour avec impatience. Mais j'en avois tant moi-même de lui apprendre ma nouvelle aventure, que, me hâtant de le prévenir, je lui racontai, avec ce qui venoit de ſe paſſer dans le jardin d'Antonio, la promeſſe que j'avois tirée de lui, & les ordres que j'avois donnés au corſaire. Perès, extrêmement ému de mon diſcours, me demanda ſi j'avois bien conſulté la prudence en prenant la moindre liaiſon avec le plus perfide & le plus lâche de tous les hommes; & continuant avec autant de chaleur que j'en avois marqué : Je quitte le roi, me dit-il, à qui je me ſuis peut-être rendu importun par l'ardeur de mes ſollicitations. Il m'a confeſſé que ce n'eſt pas ſa propre paſſion qui lui fait retenir Helena; mais celle d'un homme à qui il doit de la reconnoiſſance, & qui lui a demandé cette jeune perſonne dès les premiers jours de ſon arrivée, pour unique récompenſe de ſon attachement & de ſes ſervices. Le roi s'eſt engagé par des promeſſes, & tout

cė qu'il a fait juſqu'ici en notre faveur ou contre nous, eſt une eſpèce de combat qu'il a ſoutenu continuellement entre le déſir qu'il a de nous obliger, & la fidélité qu'il croit devoir à ſa parole. Enfin, j'ai découvert par l'aveu que mes inſtances lui ont arraché, que c'eſt à don Antonio qu'il nous ſacrifie ; ou plutôt que c'eſt ce traître qui lui a ſuggéré juſqu'à préſent tout ce qu'il a fait pour éluder nos prières. Voyez, ajouta Perès, quelle confiance vous devez à l'offre qu'il vous fait de vous livrer votre maîtreſſe, & ſi vous ne devez pas vous attendre au contraire à vous la voir enlever par quelque nouvelle trahiſon. Toutes mes fureurs s'étant renouvelées à ce récit, je m'emportai en menaces, & je formai de nouveaux projets de vengeance. Mais Perès, pouſſant la pénétration plus loin, crut trouver dans mon aventure même l'explication des vues de notre ennemi. Son deſſein, me dit-il, n'eſt pas de vieillir en Afrique, puiſque ſon changement n'eſt qu'extérieur ; & je ſuis perſuadé que ce qu'il cherche eſt l'occaſion de retourner en Europe avec Helena. Vous verrez qu'il trouvera lui-même un vaiſſeau pour fuir avec elle, & que l'offre qu'il vous a faite n'eſt que pour ſe délivrer des obſtacles qu'il appréhende de votre part, en vous engageant

à le favoriser par la persuasion qu'il travaille pour vos intérêts.

Rien n'auroit arrêté mon transport, si cette réflexion m'eût paru plus qu'une conjecture. Mais Perès ayant du moins approuvé les mesures que j'avois prises avec le corsaire, par l'utilité dont le vaisseau pouvoit nous devenir dans des circonstances imprévues, il obtint de moi que je garderois pendant quelques jours assez de modération pour lui laisser le tems d'approfondir les artifices d'Antonio ; & il consentit même que pour mettre ce perfide à l'épreuve, je feignisse d'accepter l'offre qu'il m'avoit faite de me procurer la vue d'Helena. Je lui en fis la proposition dès le même jour ; mais après m'avoir confirmé sa promesse, & m'avoir marqué jusqu'au moment qu'il vouloit prendre pour m'introduire au sérail, il eut l'adresse d'y faire naître tant de difficultés, que ma visite se trouvoit renvoyée chaque jour au lendemain. Le corsaire obtint dans cet intervalle la faveur qu'il demandoit au roi, & ce prince ne la lui fit point acheter trop cher, lorsqu'il sut que j'y prenois quelque intérêt. Perès, qui avoit arrangé déjà bien des projets sur notre dernier entretien, me conseilla d'engager le corsaire à se mettre promptement en mer sans s'é-

loigner de la côte, & de lui donner même une partie de mes gens, autant pour le mettre en état de défenſe que pour nous aſſurer de ſa fidélité. Il affecta de ne pas m'expliquer davantage une entrepriſe dont il eſpéroit beaucoup de ſuccès; mais la perfidie même d'Antonio nous ſervit mieux que toute notre réſolution & notre adreſſe.

A peine eut-il appris que le corſaire obtenoit la reſtitution de ſon vaiſſeau, que regardant cette occaſion comme le plus favorable incident pour l'exécution de toutes ſes vues, il ſe hâta de le voir ſecrètement, dans l'eſpoir de ſe l'attacher par les plus grandes récompenſes. Lirno n'avoit point d'autre raiſon pour rejeter ſes offres que les engagemens qu'il avoit avec moi; & j'admirai la diſcrétion qui lui fit demander quelques jours pour ſa réponſe, dans la ſeule vue de prendre mes ordres, ſans s'être expliqué néanmoins ſur les liaiſons qu'il avoit avec moi. Il me rendit compte auſſi-tôt du marché qu'on lui avoit propoſé. Antonio ne lui demandoit que de le conduire dans quelque port de France: mais feignant d'être chargé par le roi d'une commiſſion qui exigeoit autant de ſecret que de diligence, il lui avoit expliqué les meſures qu'il vouloit lui faire prendre pour ſon départ.

C'étoit de se rendre sur la côte, à la hauteur de sa terre, d'où il avoit quantité de choses précieuses à faire transporter. Lirno, sans pénétrer plus loin que les apparences, faisoit dépendre de moi sa réponse, & me renouvela les assurances d'un attachement & d'un zèle à toute épreuve.

Dans la première surprise de cette nouvelle, je demeurai si incertain de ce que j'en devois penser, que malgré toutes les défiances de Perès, j'étois porté à croire encore qu'Antonio pouvoit être sincère, & que ses propositions se rapportoient au dessein qu'il avoit de me servir. Rien ne m'attachoit tant à cette opinion, que le désir que je lui connoissois de retourner au christianisme. Quelle apparence, disois-je, qu'en cédant au mouvement de sa conscience, il pense à la charger d'un nouveau crime! Cependant, pour ne rien donner au hasard, je recommandai à Lirno de lui cacher soigneusement les liaisons qu'il avoit avec moi; & lui laissant la liberté d'entrer dans les engagemens qui lui étoient proposés, j'exigeai seulement qu'il m'informât de toutes les explications qu'il recevroit. Mon empressement fut de revoir Perès, à qui j'avois des ouvertures si importantes à communiquer. Mais je rencontrai António, & quel fut mon

étonnement de le voir venir à moi avec toute la vivacité de l'amitié, pour m'apprendre qu'il avoit trouvé un vaiſſeau prêt à partir, & qu'il n'attendoit qu'un ſigne de mes déſirs pour mettre à la voile.

Avec mon imprudente franchiſe, je me livrai à la bonne foi qui éclatoit ſur ſon viſage; & ne me ſouvenant ni de mes propres ſoupçons, ni de l'avis de Perès, je concertai avec lui les moyens de nous dérober ſans faire naître de défiance à la cour. Il me fit un plan ſi aiſé, que ma confiance augmentant à chaque mot, je lui engageai ma parole qu'il pouvoit tout attendre de ma reconnoiſſance. Il me pria de fixer le jour de notre départ, en me laiſſant le maître de toutes les circonſtances. Comme il m'avoit nommé le corſaire, je jugeai à-peu-près, dans quel tems ſon vaiſſeau pouvoit être en mer, & je convins préciſément du jour. La prudence ne nous permettoit pas de nous voir familièrement dans cet intervalle; mais nous réglâmes les lieux & les momens où nous pourrions nous entretenir.

J'emportai tant de ſatisfaction de cette rencontre, que, brûlant de voir Perès, je ne l'abordai qu'avec des exclamations, qui renfermoient autant de plaintes de ſes défiances, que de félicitations de mon propre bonheur.

Il m'écouta tranquillement. Mais quoiqu'embarraſſé d'un détail ſi précis, il ne perdit point l'opinion qu'il avoit de don Antonio ; & notre converſation ſe paſſa dans une diſpute fort animée, où je pris les intérêts de mon ennemi contre toutes ſes préventions. Notre entretien duroit encore, lorſque le corſaire vint l'interrompre. Il m'apportoit des explications d'Antonio, qui lui avoit porté ſes ordres après m'avoir quitté. Je n'y trouvai qu'une ſeule exception aux articles dont j'étois convenu avec lui. Au lieu du ſamedi que nous avions fixé pour l'embarquement, il avoit marqué le vendredi au corſaire. Le ſouvenir de nos conventions m'étoit trop préſent pour me défier de ma mémoire. Je confeſſai mon ſcrupule à Perès. Il en conclut tout d'un coup que j'étois le jouet d'un traître, & que nous avions beſoin de toutes nos précautions pour nous défendre de ſes impoſtures.

J'aimois mieux croire encore que ma mémoire s'étoit trompée, que de reconnoître don Antonio pour un perfide. Cependant Perès, qui remarqua le zèle & l'attachement du corſaire, lui recommanda de m'avertir conſtamment des ordres qu'il recevroit d'Antonio, & ſur-tout de ne pas le recevoir que nous ne fuſſions rendus nous-mêmes à ſon bord.

Il ſe paſſa quelques jours, pendant leſquels Antonio ne me parla que pour confirmer ſes promeſſes. Perès, à qui tout étoit ſuſpect, preſſentoit les diſpoſitions du roi ; & ne découvrant rien qui lui marquât la moindre intelligence avec notre ennemi, il prit le parti de demander à ce prince la permiſſion de s'éloigner pendant quelques jours avec moi, pour une partie de chaſſe qu'il nous ſuppoſa dans les montagnes. Le jour dont j'étois convenu avec Antonio étoit le dernier de la même ſemaine. Je fis entendre à ce perfide que notre deſſein étoit de tromper la cour, pour nous rendre le vendredi au ſoir à ſa maiſon de campagne. Il parut ſatisfait de cet arrangement ; & triomphant déjà de notre crédulité, il ſe flattoit d'être bien loin en mer avant que nous fuſſions arrivés chez lui. Vous reverrez Helena, me dit-il affectueuſement ; j'aurai la douceur d'avoir réuni deux cœurs qui s'aiment, & je vous devrai mon repos & mon ſalut éternel, ſi vous êtes fidelle à vos promeſſes.

Horrible perfidie ! le traître ne penſoit qu'à me tromper. Mais étant convenus avec Lirno du jour & du lieu où nous devions nous rendre à bord, nos meſures furent priſes avec tant d'ordre & de juſteſſe, que nous y fûmes

avec dix ſoldats qui nous reſtoient, la nuit même qui précédoit le jour marqué par Antonio. Nous trouvant les maîtres par le nombre de nos gens, autant que par la fidélité du corſaire, nous ne fîmes plus difficulté de lui découvrir le fond de nos deſſeins ; il nous promit ſon ſecours avec la même chaleur. Nous ignorions encore les précautions qu'Antonio pouvoit prendre pour aſſurer ſa fuite ; mais quel nombre, quelles forces auroient été capables de nous alarmer ? Le vent nous ſervit avec tant de bonheur, qu'étant arrivés avant le jour dans le lieu que le corſaire avoit déjà reconnu, je n'eus point d'autre inquiétude que l'impatience de voir paroître Helena. Un bruit, parti du rivage, nous avertit qu'il falloit faire avancer la chaloupe : c'étoit le ſignal dont on étoit convenu. Lirno ſe détacha lui-même pour aller recevoir les ordres d'Antonio, mais ce fut après nous avoir renouvelé ſes ſermens. Je me retirai avec Perès, pour ne paroître qu'au moment où nous ſerions sûrs du ſuccès de notre entrepriſe. Il ſe paſſa quelques heures avant que les richeſſes d'Antonio fuſſent tranſportées : mais chaque partie que nous en voyions arriver redoubloit notre confiance pour le corſaire, & nous ne pûmes douter

douter à la fin qu'il ne fût prêt d'arriver avec Antonio & Helena.

Ils arrivèrent enfin. Si je m'étois retiré pour satisfaire Perès, j'avois laissé mon valet de chambre sur le tillac, avec ordre de m'avertir des moindres évènemens. Il accourut à moi. Helena, me dit-il, est à bord avec don Antonio : mais elle est baignée de larmes, & chaque pas qu'elle a fait lui a coûté un soupir. Ah ! tu crois m'annoncer un sujet de douleur, m'écriai-je ; mais tu ne comprens pas ce que c'est que ces précieuses larmes. Je concevois effectivement que la triste Helena se croyant au pouvoir d'un ravisseur, & séparée de moi pour jamais, donnoit cette tristesse & ces pleurs au désespoir de sa situation. Je ne consultai pas Perès pour sortir de la chambre où j'étois; il me suivit. A la voile, dis-je au corsaire Lirno qui venoit au-devant de moi. Il me demanda de quel côté il devoit tourner, quoique je lui eusse déjà donné ordre de nous conduire à Barcelone. Mon dessein étoit de remettre mon cher Perès dans sa patrie. Mais j'avois expliqué secrètement mes intentions au corsaire ; & Perès qui lui avoit demandé quels ordres il avoit reçus de moi, lui avoit recommandé au contraire de prendre sa route, non vers Malte, où il étoit persuadé que je ne

devois point paroître fans précaution, mais vers l'île de Gorze, d'où il efpéroit de pouvoir ménager ma paix avec le grand-maître. Lirno, qui ne reconnoiffoit que moi pour fon capitaine, n'ofoit fe déterminer fans être fûr de ma volonté. Suis les ordres de Perès, lui dis-je, fans favoir ceux qu'il en avoit reçus ; & m'élançant vers Helena que je venois d'appercevoir, je la jetai par ma préfence, par ma voix, par mes careffes, dans le même tranfport où j'étois. Nous demeurâmes un quart-d'heure embraffés. Tout l'équipage, Perès même nous regardoient avec admiration. Antonio feul, effrayé, furpris, confterné jufqu'à perdre la voix & le mouvement, tenoit les yeux baiffés, & fembloit moins attentif à nous qu'aux noires réflexions dont il étoit poffédé. Cependant, incertain encore s'il devoit nous craindre, ne fachant s'il falloit attribuer notre rencontre au hafard, & fi c'étoit nous ou lui qui avoient quelque droit fur l'obéiffance de Lirno, il employa la reffource des lâches, qui eft de tenter s'ils peuvent infpirer quelque frayeur à ceux qu'ils redoutent. Rien ne pouvoit me paroître fi furprenant que de l'entendre élever la voix, & prendre même le ton de l'autorité & de la menace. On n'en ufe avec cette indifcrétion, me dit-il, que dans

un lieu où l'on eſt le maître : où eſt Lirno, s'écria-t-il? Et ſe tournant vers quatre eſclaves eſpagnols, qui compoſoient toute ſa ſuite, & qui étoient peut-être d'autant plus diſpoſés à le ſervir qu'ils lui devoient la liberté, il leur donna ordre, en eſpagnol, d'arracher Helena de mes bras, & de la conduire dans la chambre qu'il ſuppoſoit prête à la recevoir. Ils s'avancèrent avec aſſez de hardieſſe. Perès, qui n'étoit qu'à deux pas, s'offrit à eux de l'air dont il avoit gagné des batailles, & les rendit immobiles d'un ſeul mot qu'il prononça dans ſa langue : Arrêtez, miſérables ! Ils n'oſèrent répliquer. Pour moi, qui avois moins jeté les yeux ſur eux que ſur Antonio, dont j'étois prêt à punir l'inſolence, je fus arrêté par la frayeur même que je vis imprimée ſur le front de ce perfide ; & dédaignant de lui enfoncer mon poignard dans le ſein, ou de le précipiter dans les flots, je pris tranquillement Helena par la main pour la conduire vers la maîtreſſe de mon ami, qui l'attendoit avec autant de frayeur que d'impatience. Elle avoit ſuivi conſtamment l'heureux Perès, avec peu de trouble & d'interruption dans leurs amours.

Le vent enfloit déjà nos voiles, & ſans compter le fond que je faiſois ſur Lirno, nos

gens qui étoient au nombre de vingt-deux, nous assuroient un empire absolu dans le vaisseau. Les matelots des corsaires n'étoient que dix ou douze, qui avec l'attachement qu'ils avoient pris pour nous tandis qu'ils étoient sous nos ordres, étoient entrés tout d'un coup dans les sentimens que Lirno n'avoit pas manqué de leur inspirer. Je chargeai néanmoins un de mes gens de prendre soin d'Antonio & de sa suite. Mais à peine l'avois-je perdu de vue, qu'ayant compris qu'il étoit au pouvoir de ceux qu'il avoit voulu trahir, le désespoir, qui étoit seul capable de lui tenir lieu de courage, lui fit éviter jusqu'à la vue de Lirno, qu'il regardoit comme l'auteur de sa disgrâce. Il s'assit dans un coin du tillac, contre un tas de cordages ; & ne souffrant pas même que ses esclaves, qui se rangèrent autour de lui, ouvrissent la bouche pour lui parler, il demeura comme abîmé dans la considération de son infortune. Au milieu de la joie où je sentois nager mon cœur, le récit qu'on me vint faire de sa situation m'auroit inspiré de la pitié, & je pensois à le faire traiter du moins avec quelque sorte de bonté. Mais le juste Perès me représenta que des crimes de la nature des siens ne méritoient pas même les sentimens naturels de la compassion. Abandonnez-le à lui-même, me dit-il ; nous

lui remettrons ſes richeſſes au premier port, & nous ſerons délivrés pour jamais d'un infame.

Helena nous racontoit pendant ce tems-là toutes les peines qu'elle avoit eſſuyées depuis notre ſéparation, & les dernières alarmes où l'avoit jetée ſon enlèvement. Ce n'étoit ni du gouverneur de Trina, ni du roi même, qu'elle avoit appréhendé des inſultes & de la violence; ils l'avoient traitée au contraire avec toutes les attentions qu'on doit à la jeuneſſe & à la beauté. Mais à peine avoit-elle été connue d'Antonio, qu'elle n'avoit pas été tranquille un moment. Fier de l'amitié du roi, & de l'eſpérance que ce prince lui avoit donnée de l'obtenir pour ſon férail, s'il pouvoit ſe dégager honnêtement de nos inſtances, il avoit pris avec elle le ton d'un amant qui ſe croit déjà ſûr de ſa conquête; & dans la liberté qu'il avoit de la voir à tous les momens du jour, il l'avoit miſe vingt fois dans la néceſſité de ſe défendre avec ſes ongles, ou de ſe procurer du ſecours par ſes cris. Le roi, à qui elle en avoit fait ſes plaintes, avoit toujours traité cette licence de badinage. Enfin, lorſque ce prince avoit paru prêt à ſe laiſſer fléchir par nos ſollicitations, & qu'Antonio avoit joint à cette crainte celle que je

lui avois inspirée par mes menaces, la malheureuse Helena s'étoit vue exposée à tous les caprices d'un traître, qui n'avoit plus cherché qu'à s'assurer sa possession par toutes sortes de voies. L'occasion qu'il avoit cru trouver dans le secours du corsaire étoit devenue pour nous une faveur extraordinaire de la fortune, parce qu'elle lui avoit fait perdre sans doute des idées beaucoup plus noires, dont nous n'aurions pu arrêter l'exécution. Il s'étoit servi néanmoins, pour engager Helena à le suivre, de la même feinte par laquelle il se flattoit de m'avoir trompé; c'est-à-dire, que lui ayant appris qu'il agissoit de concert avec moi dans le dessein de sa fuite, & l'ayant même persuadée de sa bonne foi par un billet qu'il m'avoit engagé à lui écrire, cette tendre fille n'avoit pas douté, en s'échappant du sérail, qu'elle ne dût se trouver à l'instant dans mes bras. Mais à peine s'étoit-il cru maître de son sort en arrivant à sa maison, qu'il lui avoit déclaré à qui elle devoit appartenir; de sorte qu'en se rendant au vaisseau, où il avoit fallu de la violence pour la conduire, elle s'étoit regardée comme la proie d'un perfide qui la tenoit pour le reste de sa vie dans le plus odieux esclavage.

Les transports de notre joie furent propor-

tionnés à tant de peines & de dangers. Nos pertes nous touchoient peu, & j'étois ſans embarras pour la reſtitution de mon vaiſſeau, lorſque ma paix ſeroit faite à Malte. Il ne nous manquoit que les trois dames turques, dont nous ignorions même le ſort. Elles étoient demeurées comme en partage au gouverneur de Trina ; & n'ayant pas conçu, Perès & moi, qu'elles euſſent rien à ſouhaiter de plus heureux, nous n'avions fait aucune ſollicitation pour leur liberté. Il étoit peut-être entré quelque reſſentiment de cette indifférence dans la fuite précipitée des trois chevaliers qui étoient partis avec notre vaiſſeau. Mais il devoit être aſſez égal pour trois femmes deſtinées au férail par leur naiſſance & leur religion, d'être au pouvoir des maures ou des turcs. Tandis que nous étions dans cet entretien, un bruit extraordinaire que nous entendîmes ſur le tillac m'y fit monter avec Perès. Nous eûmes peine d'abord à nous en faire expliquer la cauſe, dans la confuſion qui règnoit parmi nos gens. Cependant nous apprîmes qu'Antonio venoit de ſe précipiter dans la mer. Quelques matelots s'étoient jetés auſſi-tôt dans la chaloupe, avec l'eſpérance de le ſauver malgré lui. L'obſcurité étoit ſi profonde, que je ne me promis pas beaucoup de

ſuccès de leurs ſoins. J'exhortai néanmoins tous les autres à ne rien épargner pour le ſecourir, & je propoſai même une récompenſe conſidérable pour celui qui lui conſerveroit la vie. Perès ne marquoit pas moins d'empreſſement que moi, & nous paſſâmes plus d'une heure à joindre nos propres efforts à ceux des matelots. Mais nous perdîmes enfin l'eſpérance, & nous crûmes, l'un & l'autre, avoir accordé beaucoup plus que nous ne devions au ſeul ſentiment de l'humanité. Ses quatre eſclaves, qui s'étoient agités avec un zèle fort ardent, s'aſſemblèrent autour de moi pour m'apprendre les circonſtances du déſeſpoir de leur maître. Il avoit rejeté les ſervices & les alimens que je lui avois fait offrir, & ſon ſilence avoit duré pendant quelques heures avec la même obſtination. Appelant enfin ſes eſclaves, il leur avoit diſtribué, me dirent-ils, quelques pièces d'or qu'il avoit ſur lui; il leur avoit ordonné de s'éloigner de quelques pas, & ſans ajouter un ſeul mot, il s'étoit tourné vers la mer où il s'étoit laiſſé tomber comme une maſſe de plomb. Cette fin nous auroit paru fort ſupérieure à l'idée que nous avions de ſon caractère, ſi l'un des quatre eſclaves ne m'eût pris à l'écart un moment après, pour m'avertir de me défier de ſes compagnons. Je

le pressai de s'expliquer. C'est un bonheur pour vous, reprit il, que vous ne soyiez pas resté dans votre chambre au bruit qui s'est répandu de la mort de mon maître. Ils avoient ordre de prendre ce moment pour vous ôter la vie, dans l'opinion que tous vos gens se rendant sur le tillac, ils vous trouveroient sans secours & sans défense; & pour ne vous rien cacher, ajouta-t-il, don Antonio ne s'est pas jeté dans la mer; il est dans un coffre dont il a fait jeter la charge, & se flattant qu'après que nous l'aurons défait de vous & de don Perès, il gagnera facilement les corsaires par l'offre d'une partie de ses richesses, il attend le succès d'une entreprise qu'il n'a pas osé tenter lui-même.

Quelque terrible que fût cet avis, il me le parut moins que plaisant, par la précaution que la lâcheté d'Antonio lui avoit fait prendre. Je le communiquai aussi-tôt à Perès, qui loin de faire arrêter les trois esclaves, comme je l'aurois cru nécessaire à notre sûreté, se contenta d'attacher autour d'eux six de nos gens les plus résolus, avec ordre non-seulement d'observer toutes leurs actions, mais de les tuer au moindre signe de trahison ou de violence. Il dédaigna même de tirer de la situation d'Antonio, l'amusement qu'elle auroit pu nous procurer; & voulant essayer seulement si les escla-

ves eſpagnols étoient capables de la témérité qu'on leur attribuoit, il me fit conſentir à les laiſſer deux ou trois jours dans l'opinion que leur ſecret étoit ignoré. Nous remarquâmes effectivement qu'ils cherchoient l'occaſion de s'approcher de nous, & qu'ils prenoient les momens où nous étions mal accompagnés. Celui qui m'avoit découvert leur complot avoit ordre de ne rien changer à ſa conduite; & chaque jour il me rendoit compte non-ſeulement de ce qui s'étoit paſſé entr'eux, mais de l'entretien qu'ils avoient eu pendant la nuit avec leur maître, à qui ils tâchoient alors de rendre ſa ſituation commode. Cependant lorſque nous fûmes aſſurés que leur deſſein ſe ſoutenoit conſtamment, Lirno, à qui nous n'avions pu le cacher, nous preſſa ſi vivement de lui abandonner le ſoin des précautions, que nous nous en repoſâmes ſur lui. Il s'y prit avec la dureté d'un corſaire. S'étant fait accompagner, ſans affectation, par quelques-uns de ſes gens, il demanda ce que c'étoit que ce coffre qui étoit reſté ſur les ponts avec quelques autres parties du bagage d'Antonio. Ses eſclaves qui n'en étoient pas éloignés, lui répondirent qu'il étoit de l'équipage de leur maître. Il le prit bruſquement, & le pouſſant d'un coup de pied dans la mer, il termina, par cette prompte

expédition, les jours d'un malheureux dont nous étions fort éloignés de souhaiter la mort. Les esclaves osèrent hasarder quelques plaintes indiscrètes dans le premier mouvement de leur confusion ; il en prit droit de les faire traiter avec la même rigueur. Qu'on me précipite ces misérables, dit-il à ses gens. Ils entreprirent en vain de résister ; & ce qui nous causa un vif regret, celui qui nous avoit servis fut confondu avec les trois coupables.

Limo crut se faire honneur à nos yeux d'une si tragique exécution : mais nous la condamnâmes sincèrement, & nous fûmes même portés à croire que le zèle de nous servir y avoit eu moins de part que l'espérance de profiter de la dépouille de notre ennemi. Le vent continuoit de nous être si favorable, que nous fûmes dans trois ou quatre jours à la hauteur de Malte. L'ordre de Perès avoit été suivi ; & loin de m'en plaindre, j'en avois marqué une vive reconnoissance à mon illustre ami. Tout ce qu'il accordoit à mes intérêts étoit autant de perdu pour les siens, & je ne m'occupois qu'à chercher par quels services ou par quels bienfaits je pouvois répondre à tant de générosité & d'amitié. Cependant, à mesure que nous approchions de l'île de Gorze, où Lirno avoit ordre d'aborder, les justes sujets

qui me faisoient trembler à la pensée de mon retour, se renouveloient beaucoup plus vivement dans ma mémoire : lorsqu'en joignant aux circonstances de mon départ l'opinion qui n'avoit pu manquer de se répandre de mes aventures d'Afrique & de mon apostasie, je me représentai ce que j'avois à redouter de la sévérité du grand-maître, je balançai si je ne devois pas renoncer tout-à-fait au dessein de reparoître à ses yeux; mon étonnement étoit même que Perès ne m'eût encore marqué là-dessus aucune alarme. Il craint, disois-je, de me causer trop de frayeur; car en supposant qu'on revienne de l'horrible prévention de mon changement, & que ma jeunesse fasse fermer les yeux sur ce qui semble mériter plus d'indulgence, le premier sacrifice qu'on croira devoir exiger, ne sera-t-il pas celui d'Helena? C'est elle qui m'a attiré mes premières humiliations; son nom est aussi connu à Malte que le mien. On me l'enlèvera : on croira me rendre un bon office, en me guérissant de l'amour malgré moi. Qui sait si sa mère, revenue de Naples, & trop bien informée de mes aventures, n'excitera pas la sévérité du grand-maître par ses cris? Ma perte est certaine, ou plutôt celle d'Helena, qui entraînera infailliblement la mienne. Ces réflexions, dont la vérité me

ſembloit augmenter à chaque coup de vent qui nous pouſſoit vers le port, me firent naître une des plus folles réſolutions dont on ait vu juſqu'ici l'exemple dans ma conduite. Piqué du ſouvenir qui ſe renouveloit de la hauteur avec laquelle j'avois été traité par le grand-maître, agité par mes craintes, plus enflammé que jamais par l'amour, je ne perdis point l'envie de prendre terre dans l'île de Gorze : mais je me propoſai, en arrivant, d'y cacher mon nom ; d'envoyer Lirno à Malte pour y demander la reſtitution de mon vaiſſeau; de le charger de ma croix pour la remettre aux officiers de l'ordre, en leur proteſtant que je me croyois dégagé de toutes ſortes de liens par le traitement inſupportable que je me ſouvenois d'avoir reçu ; de prendre chez mon banquier environ vingt mille francs, dont les termes étoient échus, pour la penſion que je m'étois réſervée, & d'aller m'établir avec Helena, non en Eſpagne, non à Naples, non dans les états de Junius, ou dans quelqu'autre lieu qui me fût déja connu ; mais dans les Indes occidentales, où j'avois appris depuis un an, par les nouvelles publiques, que la France formoit tous les jours de nouveaux établiſſemens. Cette idée ſe préſenta d'une manière ſi riante à mon imagination, que m'y

attachant aussi-tôt comme au seul parti que j'eusse à choisir, je mis seulement en délibération si j'en ferois un mystère à Perès : mais outre que je ne pouvois lui cacher les démarches que j'avois à faire dans l'île de Gorze, je fis réflexion que ma route étant le long de l'Espagne, j'avois un service de plus à lui rendre, en le conduisant dans le port où il voudroit aborder. Quoique je dusse m'attendre à lui voir combattre ma résolution, je me fortifiai tellement dans celle de rejeter tous les conseils qui ne s'accorderoient point avec mes idées, que je crus pouvoir m'exposer aux graves représentations de Perès.

Il comprit néanmoins, à mon embarras, que j'avois quelque chose d'extraordinaire à lui communiquer; il m'écouta, les yeux baissés. Mes premières ouvertures furent accompagnées d'un air timide : mais ma hardiesse & ma chaleur augmentant à mesure que j'avançois, je lui fis un admirable plan de toutes mes vues, & je le terminai même par des regrets de n'avoir pas une fortune assez bien établie pour lui offrir une retraite avec moi. Avec quelque vivacité que je lui eusse fait ce récit, mon embarras me reprit en le finissant, & ce ne fut pas sans inquiétude que j'attendis sa réponse. Il leva enfin les yeux sur moi; mais j'y découvris au-

tant de douleur & de compaſſion que de tendreſſe, & ſes premiers termes furent quelques exclamations qui renfermoient un mêlange de ces trois ſentimens. Cependant je fus comme irrité de voir les apparences ſi contraires à mon attente; & le chagrin que j'en eus diſſipant toutes mes craintes, j'interrompis bruſquement le diſcours qu'il commençoit, pour lui dire que j'avois quelque regret de m'être ouvert à lui, & qui s'il n'approuvoit pas mes deſſeins il étoit inutile de nous arrêter à d'autres explications. Je l'aurois même quitté ſur le champ, pour me délivrer de cette contrainte: mais il m'arrêta par la main; & prenant un ton plus tranquille, il me conjura de l'écouter. Ses réflexions ne furent d'abord que des lieux communs de ſageſſe & d'honneur, par leſquels il s'efforça d'établir, ſans aucun rapport à ma conduite & à mes deſſeins, que tout ce qui n'eſt pas fondé ſur deux principes ſi néceſſaires, rend inutiles la grande naiſſance, la fortune & les meilleures qualités de l'eſprit & du cœur. Je prévoyois l'application de cette morale: il la fit bientôt ſans ménagement. Un projet tel que le mien, me dit-il, entraînoit la ruine abſolue de ma réputation, & m'alloit rendre mépriſable aux yeux mêmes de mes amis: & reprenant tous les degrés par leſquels j'étois par-

venu au bord du précipice où il me voyoit prêt à tomber, il se reprocha amèrement d'y avoir contribué par l'approbation qu'il avoit donnée à mes foiblesses. Ne croyez pas, reprit-il, qu'elle ait été sincère. C'est une aveugle amitié qui m'a fait chercher tous les moyens de vous satisfaire, aussi long-tems que je n'ai vu dans votre conduite que les désordres qui peuvent être pardonnés à l'ardeur de la jeunesse. Quoique sans goût pour les plaisirs qui vous enivrent, j'ai porté la complaisance jusqu'à m'en procurer de la même nature, pour vous faire trouver plus de douceur dans les vôtres. Si je n'ai pu vous retenir toujours dans les bornes de la bienséance, je me flattois du moins qu'après les avoir passées, vous ouvririez quelque jour les yeux sur votre devoir, & que vous justifieriez les espérances qui m'avoient fait porter la complaisance à cet excès. Mais vous êtes donc résolu, continua-t-il, en me regardant avec fierté, de mettre le comble à vos égaremens? J'avoue qu'un ton si différent de celui de l'amitié, & si opposé même à celui qu'il avoit toujours pris avec moi, me jeta dans une confusion dont il ne me fut pas aisé de revenir. J'avois conçu pour lui presque autant de respect que de tendresse; & tant de preuves que j'avois reçues de son

attac hemen

attachement étoient un autre lien qui étoit capable de me servir de frein. Cependant je me voyois comme insulté par un homme à qui je ne devois aucun compte de ma conduite; &, ce qui me paroissoit encore plus piquant, je croyois m'appercevoir qu'il abusoit, pour me traiter avec cette hauteur, d'une espèce de soumission que j'avois toujours eue pour ses conseils. Il me fut impossible de résister à cette idée. Mon cœur, enflé de son ressentiment, se soulagea par quelques plaintes, qui ne dûrent pas avoir plus de douceur pour Perès, que ses reproches n'en avoient eu pour moi. Il en parut frappé jusqu'à quitter ma main qu'il tenoit encore, & à se reculer quelques pas. Il ne répliqua pas néanmoins directement à ce qu'il y avoit de brusque dans ma réponse. Mais reprenant son discours, & donnant plus de force encore à ses regards: Savez-vous, me dit-il, que c'est l'intérêt de mon honneur que j'ai à soutenir autant que le vôtre? savez-vous que la honte dont je vous vois résolu de vous couvrir, retombe directement sur moi? Vous me croyez donc aussi insensible que vous à la réputation? Vous croyez que je compte pour rien l'estime d'un ordre où je me suis fait d'illustres amis, & où je me suis peut-être attiré quelque considération par ma

naiſſance & par mes ſentimens? Non, non, reprit-il, je n'ai ni folie, ni paſſion qui m'aveugle. L'amitié m'a pu faire oublier bien des devoirs; mais je ſais à quelles bornes elle doit s'arrêter : & je vous déclare, ajouta-t-il en élevant la voix, que ſi mes prières, mes inſtances, ſi le cri de l'honneur ne vous rappellent point à vous-même, nous n'aurons pas plutôt touché la terre que je révèle votre deſſein à tous ceux qui voudront l'entendre; & j'exhorterai même le commandeur de l'île de Gorze à vous faire arrêter pour vous livrer auſſi-tôt entre les mains du grand maître. Cette menace me fit frémir. J'aurois porté la main ſur la garde de mon épée, ſi je n'euſſe été retenu par la vue de pluſieurs de nos gens, qui commençoient à s'aſſembler au bruit, & qui avoient déjà les yeux ſur nous. Je ne dis que deux mots à Perès, & ce fut la fureur qui me les dicta : Traître, je ſaurai te prévenir. Songe qu'en touchant au rivage, il faut défendre ta vie ou m'arracher la mienne. Lui ayant tourné le dos ſur le champ, j'ignorai l'impreſſion que cet outrage fit ſur lui, & j'allai me renfermer dans ma chambre, d'où je fis défendre à mes gens qu'on lui laiſſât la liberté de m'approcher. Il ſe préſenta néanmoins à ma porte; & ſurpris de l'ordre qu'il y trou-

va, il ne prit le parti de se retirer qu'après s'en être fait expliquer toutes les circonstances.

J'étois pendant ce tems-là au comble de la fureur ; & loin de me repentir de ce qu'elle m'avoit fait dire, j'en sentois redoubler à chaque moment les transports. Il me vint à l'esprit de faire jeter Perès sur le rivage, & de tourner aussi-tôt mes voiles vers l'Amérique ; car la confiance que j'avois à Lirno me faisoit regarder son vaisseau comme le mien, & faisant même réflexion que la dépouille d'Antonio me dédommageoit abondamment de tout ce que je pouvois laisser derrière moi, je ne sais comment je pus résister à cette pensée : mais je serois mort de honte, si j'étois parti sans faire sentir à Perès que je ne savois point m'effrayer des airs hautains d'un espagnol, & que si nous n'avions pas les mêmes idées de l'honneur, j'étois capable de soutenir vigoureusement les miennes. Il s'est donc flatté, disois-je, de me persuader que l'amour est un crime, & que je me déshonore en cherchant à vivre tranquillement avec une femme que j'aime. Ah ! je le félicite de ces belles idées, & de la complaisance à laquelle il attribue son commerce amoureux. Mais je pense, moi, que s'il y a quelque honte à vivre avec une femme,

c'eſt lorſque cette liaiſon n'eſt pas excuſée par l'attachement du cœur, & que le plaiſir animal eſt le ſeul attrait qui nous détermine : & pour le reſte, je lui ferai connoître que ſi je prends le parti de renoncer aux armes, ce n'eſt pas que je ne ſache quelquefois me ſervir de mon épée. Lirno, qui fut averti de notre différend, ſe hâta de m'en venir demander l'explication. Je lui déclarai en général que j'étois irrité contre Perès, & que s'il avoit quelque envie de m'obliger, il falloit retenir tous nos gens à bord en arrivant à Gorze, & ſe préparer à toutes ſortes d'événemens. Il me jura une fidélité ſans réſerve. Dès le même jour, nous entrâmes heureuſement dans le port. Il falloit que la colère, ou plutôt l'intérêt de mon amour, eût fait une étrange altération dans mon caractère, puiſqu'un intervalle de plus de quatre heures n'avoit rien diminué de mes tranſports, & que, loin de rétracter les ordres que j'avois donnés à ma porte, je les avois répétés avec une nouvelle obſtination chaque fois que Perès s'y étoit préſenté. Toutes mes réflexions étoient noires; l'amitié me ſembloit éteinte dans mon cœur juſqu'à n'en plus reconnoître aucune trace. Un aveugle deſſein de me venger d'une menace qui ne me ſortoit point de l'eſprit, & d'en arrêter

promptement les effets, étoit la ſeule idée qui m'occupât, & qui réglât tous mes mouvemens & toutes mes réſolutions..

A peine fûmes-nous entrés dans le port que, me repoſant ſur les ordres que j'avois donnés à Lirno, je ſortis de ma chambre avec une agitation furieuſe ; & joignant Perès, qui étoit à ſe promener ſur les ponts, je lui propoſai de deſcendre avec moi dans la chaloupe. Quel eſt votre deſſein? me répondit-il, d'un ton fort doux. Je vous l'expliquerai, repris-je bruſquement. Il demeura quelques momens à balancer. Je le preſſai par des reproches qui n'étoient pas plus ménagés ; enfin, conſentant à me ſuivre, il deſcendit après moi. Lirno, embarraſſé, ſe préſenta pour m'arrêter par ſes inſtances. Je lui ordonnai d'un ton abſolu de ne pas ouvrir la bouche, & je fis retourner de même quelques-uns de mes gens qui ſe diſpoſoient à m'accompagner.

Nous gagnâmes le rivagè, conduits ſeulement par deux matelots. Je ne prononçai pas un mot dans le paſſage; & Perès, morne & penſif, garda le même ſilence. Il n'y eut de ſa part ni de la mienne aucune marque d'attention ni de politeſſe en ſortant de la chaloupe. Nous avions pris terre à quelque diſtance de la ville. Je montrai à Perès le chemin que nous devions

prendre; mon deſſein étoit de nous dérober à la vue du vaiſſeau. Il continua de me ſuivre ſans me faire la moindre réponſe. Nous arrivâmes à peu de diſtance, dans un lieu où nous commencions à nous trouver à couvert. Comme il n'avoit pu méconnoître mon deſſein, il me pria d'arrêter avant que de nous engager plus loin; & me regardant d'un œil où je voyois quelqu'apparence de joie contrefaite, il me demanda où je prétendois donc le conduire.

Cette fauſſe tranquillité me parut un nouvel outrage. Nous y touchons, lui dis-je : un moment va décider qui de nous deux conduira l'autre au grand-maître; mais je ſuis ſûr, ajoutai-je, en affectant un ton auſſi libre que le ſien, que ce n'eſt pas vif que je lui ſerai livré par un traître. Je vis changer tout d'un coup ſon viſage, & l'air de la plus profonde douleur prendre dans ſes yeux la place de celui qu'il avoit affecté. O dieu ! qu'entends-je, s'écria-t-il ? quoi, ce nom odieux a pu ſortir deux fois de votre bouche? Chevalier, reprit-il avec moins d'émotion, je ſacrifie tous mes reſſentimens à l'amitié; mais expliquez-moi donc d'où vient ce tranſport, & ce que vous méditez ici contre votre ami. Loin de me ſentir appaiſer par cette modération, je n'y crus voir

que l'insulte d'un homme qui se croyoit supérieur à moi par l'expérience des armes, & qui n'avoit différé si long-tems à s'expliquer que pour me faire sentir la confiance avec laquelle il se laissoit engager dans toutes sortes d'aventures. Cependant, comme il s'étoit arrêté, & qu'il sembloit s'attendre que j'allois entrer dans quelque discussion, je le pressai encore d'avancer : mais il se posta ferme dans le lieu où il étoit; & commençant par mille noms tendres, qui étoient prononcés avec une vive ardeur, il me demanda ouvertement si j'étois bien résolu d'attaquer sa vie. Quoique je crusse lire sur son visage une partie de ce qui se passoit dans son cœur, il y avoit trop d'amertume dans le mien, pour me trouver capable de revenir tout d'un coup à la tranquillité qu'il m'auroit fallu pour entrer dans les explications qu'il paroissoit demander. Celui qui m'a menacé de me trahir, lui dis-je, a dû s'attendre à toutes les extrêmités de ma vengeance. Vous trahir ! m'interrompit-il : ah ! chevalier, que vous me connoissez peu ! & me rappelant toute sa conduite depuis que nous faisions profession d'être amis, il me força de convenir en moi-même qu'elle n'avoit été qu'une suite continuelle de sacrifices qu'il avoit faits à l'amitié. Mais c'est vous,

reprit-il avec douceur, qui ne semblez occupé qu'à vous trahir vous-même. J'ai employé mille fois tous les droits que me donnoit une longue familiarité, pour vous ouvrir les yeux sur le tort que vous avez fait à votre fortune & à votre gloire. Tant que j'ai cru qu'il pouvoit être réparé, je me suis consolé de l'inutilité de mes soins. Votre retour à Malte me faisoit mieux espérer de l'avenir; & quoique la nécessité de mes affaires me rappelle en Espagne, vous me voyez oublier mes propres intérêts pour emporter la satisfaction d'avoir servi à rétablir les vôtres. Ils peuvent l'être encore; ils ne vous obligent pas même d'abandonner cette Helena qui vous est si chère. Combien ne trouverons-nous pas de voies pour vous la conserver avec bienséance? Etes-vous le seul qui ayez de l'attachement pour une maîtresse? on ne s'en est offensé que par l'éclat des dernières circonstances. Vous êtes jeune, votre profession étoit récente; quel scandale au milieu de Malte, & sous les yeux du grand-maître! Mais votre retour, & quelques justes ménagemens, peuvent réparer toutes les impressions du passé. Qu'ai-je donc pu penser, continua-t-il, & quelle a dû être l'amertume de mon cœur, en vous voyant former une résolution insensée, dont la honte rejaillit également sur

vous & sur moi ? Que dis-je ! vous m'en avez parlé comme d'un projet invariable, & que vous étiez à la veille d'exécuter. Etoit-ce par des conseils & par de simples instances, que je pouvois espérer de vous ramener à la raison ? Vous me seriez peut-être échappé en touchant à terre. J'ai tenté de vous effrayer par ce qui m'est venu de plus terrible à l'esprit ; & si je ne suis point capable de vous trahir, je ne vous dissimule point encore que je le suis de tout entreprendre pour vous empêcher de courir à votre perte.

J'avois eu le tems de réfléchir pendant ce long discours sur des motifs si clairement exprimés ; & le souvenir des obligations que j'avois à Perès agissant aussi vivement sur mon cœur que ses explications présentes, je revins assez de mon emportement pour sentir ce que je devois à son amitié. Cependant un reste de fierté ne me permettant pas de lui laisser voir ce changement, je lui demandai seulement, en baissant les yeux, quels étoient donc ces moyens qui lui paroissoient si sûrs, pour me rétablir dans l'esprit du grand-maître en conservant Helena. Etes-vous capable, me répondit-il, de reprendre assez de confiance à mon amitié pour m'en abandonner le choix & la conduite ? Je parus balancer à cette

queſtion; mais honteux à la fin de ne pas répondre aux ſentimens d'un homme, dont la droiture & la générosité m'étoient ſi bien connues, j'écartai en un moment tous les nuages qui couvroient encore mes yeux: Perès, lui dis-je, en me jetant à ſon cou pour l'embraſſer, je ſerois indigne de l'air que je reſpire, ſi je ne vous croyois pas le plus fidèle & le meilleur de tous les amis. Je ne vous ai que trop outragé par mes défiances. Venez, je me livre à vous, & je vous abandonne ma vie & mon honneur, ſi vous me conſervez Helena. J'étois touché juſqu'aux larmes de mille mouvemens qui s'étoient élevés dans mon cœur. Il ne déſira point d'autre marque de ma ſincérité; & m'embraſſant à ſon tour avec cette nobleſſe qui donnoit de la dignité à ſes moindres actions, il me confeſſa que je l'avois mis à la plus rude épreuve où il eût jamais vu ſon courage.

Nous retournâmes ſur le champ au vaiſſeau. Il m'expliqua, en marchant, quelles avoient été ſes vues lorſqu'il avoit pris le parti de m'accompagner juſqu'à Malte. Il ne falloit pas douter, me dit-il, que l'opinion que les trois chevaliers auroient répandue de mon apoſtaſie n'eût achevé de me perdre dans l'eſprit du grand-maître; & la prudence ne me permettoit

pas de reparoître à Malte ſans précautions. Auſſi avoit-il approuvé l'ordre que j'avois donné à Lirno de s'arrêter dans l'île de Gorze. J'y pouvois demeurer ſous quelque déguiſement, tandis qu'il ſe rendroit à la cour, où il ſe promettoit que ſon témoignage & celui de tous ſes gens ſuffiroit pour diſſiper les plus noires imputations. A l'égard d'Helena, il me propoſa de la lui confier, pour la mettre pendant quelques ſemaines dans un couvent. Sa penſée étoit, qu'en me voyant arriver ſans elle, on perdroit aiſément le ſouvenir d'une galanterie paſſagère, & qu'après avoir ſatisfait pendant quelque tems aux apparences, il me ſeroit facile de la tirer de ſa retraite, ſoit pour entreprendre avec elle quelque nouveau voyage, ſoit pour l'entretenir à Malte avec plus de décence & de diſcrétion.

Je ſentis renaître toutes mes peines à la propoſition d'abandonner Helena. Cependant j'étois trop avancé pour faire à Perès un outrage plus ſenſible que jamais, en lui marquant de la défiance. Je réſolus de ne pas mettre de réſerve à mon conſentement, & je conçus qu'en effet ſes vues pouvoient avoir tout le ſuccès qu'il me faiſoit eſpérer. D'ailleurs le zèle que je connoiſſois à Lirno pour mon ſervice, étoit une autre raiſon qui pouvoit ſoutenir

ma foibleſſe ; &, s'il faut le confeſſer à ma honte, je penſai d'avance à mettre ce corſaire dans ma confidence.

Notre abſence avoit été ſi courte, que les gardes du port n'ayant point encore eu le tems de nous venir reconnoître, Perès me conſeilla de me faire conduire vers eux avant leur arrivée, & de me faire paſſer pour un étranger qui avoit demandé d'être mis à terre, en paſſant à la vue de l'île. Il me laiſſa le ſoin de compoſer quelque hiſtoire qui rendît cette imagination vraiſemblable ; & me priant de lui renvoyer ſur le champ la chaloupe, il ſe promit de reprendre le large avant qu'on pût ſe procurer aſſez d'informations pour deviner qui j'étois. Je ne partis néanmoins qu'après avoir communiqué notre projet à Helena ; elle n'y conſentit qu'en répandant des larmes. Lirno, que j'admis à cet entretien, me renouvela ſes ſermens. Enfin, je quittai le vaiſſeau en faiſant ſouvenir Perès, que je croyois faire plus pour lui par cet excès de confiance, que je n'avois fait par tous mes ſervices, & qu'il n'avoit fait lui-même par des preuves ſi conſtantes de la plus généreuſe amitié.

Il me fut aiſé de prendre le nom que je voulus choiſir, & de donner la couleur que

je crus la plus favorable à mon aventure. Les gardes du port s'empressèrent peu pour reconnoître le vaisseau lorsqu'ils le virent retourner vers la mer. Je demeurai dans l'île avec deux de mes gens, dont le courage & la fidélité étoient à l'épreuve. Je satisfis, sans affectation, à toutes les questions du commandant; & feignant d'avoir besoin de quelques jours de repos avant que de passer à Malte, j'eus la liberté de me retirer dans un hôtellerie. J'y entrai, avec une espèce de négligence, qu'on porte dans un lieu où l'on se croit absolument inconnu. Cependant, au premier pas, je me sens étroitement embrassé; & mes yeux me font reconnoître le commandeur Junius. Je lui rendis ses caresses, avec mille marques de la joie que j'avois de le revoir : mais l'ayant conjuré aussi-tôt de ne pas prononcer mon nom, & de feindre qu'il me connoissoit pour un officier françois, je fus aussi surpris qu'il le paroissoit, de m'entendre demander la même grâce, & dans des termes beaucoup plus pressans que les miens.

Nous passâmes aussi-tôt dans une chambre écartée, & notre empressement fut égal pour apprendre les aventures qui en produisoient une si étrange. Je ne lui appris des miennes, que ce que je n'espérois pas de pouvoir lui

cacher. Il admira la reſſemblance de nos deſtinées ; & s'ouvrant avec moins de réſerve, il m'apprit les triſtes évènemens qui l'avoient précipité du trône dans une hôtellerie de l'île de Gorze.

Après nous avoir quittés dans le golfe de Colochine, il s'étoit approché de la côte avec plus de précaution que la première fois. Le rivage étoit couvert de gens armés, que la nouvelle de ſon arrivée & l'attente de ſon retour y avoient aſſemblés. L'ardeur de règner lui avoit fait mépriſer le péril. Il s'étoit offert à cette multitude, qui l'avoit reçu comme ſon maître. C'étoient ſes plus zélés partiſans, que le ſeul bruit de ſon nom avoit excités à le ſervir. Il s'étoit mis à leur tête ; & ſe faiſant accompagner juſqu'à ſon palais, il y avoit tenu conſeil avec l'élite de la troupe, ſur ce qu'il avoit à craindre de ſon rival. Quelque zèle qu'il trouvât dans ſon parti, il avoit compris que ſon abſence ayant refroidi la plus grande partie de la nation, il ne devoit pas eſpérer que ceux qui s'étoient attachés au nouveau roi, abandonnaſſent facilement ſes intérêts. Cependant, comme il n'y avoit que le courage & la fermeté qui puſſent réparer ſes affaires, il avoit pris le parti de ſe préſenter au camp que ſon rival avoit laiſſé près

de la ville, au risque d'être accablé tout d'un coup par le nombre. Il y avoit été reçu avec des acclamations qui l'avoient animé ; & voyant environ trois mille hommes sous ses ordres, il n'avoit pas douté qu'à mesure qu'il s'avanceroit vers l'usurpateur, son armée ne grossît par la jonction d'une infinité de volontaires. Au milieu de sa marche, & dans le tems qu'il comptoit plus que jamais sur son entreprise, le père de la maîtresse qu'il avoit entretenue long-tems pendant son règne, le joignit à la tête d'une troupe nombreuse qu'il avoit rassemblée pour le servir. Il lui demanda un moment d'entretien, dans lequel il le pressa de lui déclarer les sentimens qu'il conservoit pour sa fille ; & ne balançant point à lui faire connoître ses intentions, il lui promit que s'il se déterminoit à prendre sur le champ la qualité de son gendre, il alloit réunir en sa faveur tous ceux que les intrigues de l'usurpateur avoit détachés de son parti. Junius, se fondant trop sur le zèle de ses gens, avoit rejeté une proposition qui ressembloit trop à la contrainte. Ses idées de célibat, qu'il regardoit comme un engagement indispensable, & sa propre inclination qui ne le portoit point au mariage, lui avoient fait répondre avec trop peu de ménagement au maniote, qu'un

ſujet ne faiſoit point de compoſitions ſi hautaines avec ſon ſouverain. Le fier grec n'avoit point attendu d'autre explication pour ſe retirer ; & par quelque pratique qui étoit demeurée inconnue à Junius, il avoit entraîné après lui non-ſeulement ſa propre troupe, mais encore celle qui s'étoit réunie avec tant de zèle ſous les enſeignes du malheureux monarque. Se trouvant donc abandonné de tous ſes gens, & trop heureux ſans doute de n'être pas livré à ſon rival, il demeura dans l'embarras de chercher un chemin pour fuir. L'idée qui lui reſtoit de notre projet d'Albanie, le fit tourner de ce côté-là; mais ce ne fut qu'avec des peines continuelles & d'affreux dangers, qu'il ſurmonta les obſtacles qui s'opposèrent à ſon paſſage. Enfin, lorſque l'ignorance du pays, & la crainte d'être arrêté, lui faiſoient déſeſpérer de pouvoir traverſer les montagnes, il tomba dans les mains de quelques brigands, qui le forcèrent de s'engager dans leur profeſſion. La néceſſité de défendre ſa vie, plutôt que l'envie de ſe faire honneur de ſon courage, lui fit faire quelques actions ſi déterminées, qu'elles le firent conſidérer de ſes nouveaux compagnons. Il crut ne rien riſquer à leur déclarer qui il étoit ; & cette connoiſſance redoublant en effet

effet leur zèle, il reprit l'espérance de remonter sur le trône avec leur secours. Elle n'étoit pas fondée sur le nombre; mais connoissant le caractère des maniotes, il se persuada qu'il lui suffiroit de paroître avec quelques troupes pour ranimer son parti.

Il retourna, plein de confiance, par les chemins qu'il avoit parcourus avec tant de frayeur. Mais le terme de son règne étoit arrivé. Son malheur lui fit rencontrer l'usurpateur à la tête de son armée. Il fut enveloppé avec tant de diligence, que n'ayant pu se sauver par la fuite, il demeura prisonnier avec tous ses gens. L'infortuné Junius se crut à la dernière heure de sa vie; & son rival ne l'eut pas plutôt reconnu, que dans le ressentiment qu'il conservoit de ses dernières entreprises, il parut disposé à prononcer l'arrêt de sa mort. Cependant il se fit un mouvement parmi les maniotes en faveur d'un homme, qui, loin de les avoir offensés, s'étoit fait aimer de toute la nation pendant son règne. Sans penser à le rétablir dans ses droits, on résolut de le dérober du moins à l'injuste haine de son rival; & les principaux chefs s'étant unis pour demander sa vie & sa liberté, l'obtinrent d'autant plus facilement, qu'une prière de cette nature renfermoit une menace dont le sens

n'étoit pas incertain. Junius fut non-seulement arraché à la mort, mais par une suite des mêmes sentimens, les maniotes prirent la résolution de le renvoyer comblé de bienfaits. Le nouveau roi n'ayant osé s'y opposer, on le conduisit à Maina avec toutes sortes d'honneurs, & l'on équipa un vaisseau pour le transporter dans l'île de Gorze, où il souhaitoit de se rendre avant que de retourner à Malte. Son dessein étoit le même que le mien; c'est-à-dire, que n'osant se présenter à la cour du grand-maître sans avoir détruit les accusations injurieuses dont on avoit noirci son honneur & sa religion, il avoit voulu se mettre en état de faire sa paix dans l'éloignement. Mais à peine son vaisseau s'étoit-il écarté du rivage, qu'un jeune maniote, qui, sans être connu de l'équipage, avoit été reçu à bord en qualité de passager, avoit demandé à l'entretenir en particulier. Sa surprise l'avoit beaucoup emporté sur sa joie, en reconnoissant sa maîtresse, qui s'étoit revêtue d'un habit d'homme pour le suivre. Quoiqu'il eût toujours marqué pour elle un attachement fort vif, la résolution où il étoit de retourner à Malte, s'accordoit mal avec un engagement dont il craignoit mille suites fâcheuses. Le bruit s'étant répandu depuis long-tems qu'il étoit marié,

c'étoit le confirmer, que de revenir accompagné d'une femme dont il ne pourroit se dispenser de prendre soin. Toutes ces idées lui avoient fait mettre beaucoup de froideur dans l'accueil qu'il avoit fait à cette fidelle maîtresse. Cependant ne voyant aucun moyen de s'en défaire, & la présence d'une femme aimable ayant peut-être ranimé tous ses sentimens, il s'étoit déterminé à la recevoir, & il l'avoit à Gorze avec lui.

La réserve avec laquelle je m'étois d'abord expliqué sur ma situation, fut bientôt dissipée par des ouvertures si sincères. Je ne pus cacher à Junius que mes peines, mes inquiétudes, mes craintes étoient de la même nature que les siennes ; enfin qu'il ne falloit qu'un même nom pour deux histoires si ressemblantes. Le seul avantage qu'il avoit sur moi, étoit d'être arrivé depuis huit jours, & d'avoir déjà fait quelques démarches dont il avoit reçu beaucoup de satisfaction. Cependant, comme il étoit aussi inconnu que moi dans l'île de Gorze, & que se servant du ministère d'un italien fidelle qu'il avoit adressé à quelques-uns de ses anciens amis, il avoit feint d'être demeuré en Sicile, d'où il envoyoit son messager à Malte, la diligence de cet agent n'empêchoit point qu'il ne fût

obligé de différer quelque tems à le renvoyer avec les explications qu'on lui avoit demandées, pour donner de la vraisemblance à son éloignement. Ces explications, que le grand-maître avoit lui-même exigées, regardoient un certain nombre de chefs, où l'on réduisoit toutes les accusations formées contre Junius, & sur lesquels on vouloit qu'il se purgeât avant que de s'approcher de l'île. On demandoit s'il étoit vrai qu'il fût marié à Maina, qu'il y eût formé un sérail, qu'il eût embrassé le mahométisme, & qu'il eût entretenu une étroite alliance avec la Porte. Son innocence étant aisée à prouver sur les trois premiers articles, il n'étoit embarrassé que pour le quatrième; mais comme c'étoit le plus foible, & qu'il se croyoit assez excusé par les intérêts de son gouvernement, il se flattoit que sa composition deviendroit fort aisée.

Je n'avois pas une si bonne opinion de la mienne. Junius même, qui se souvenoit de l'éclat que mon amour avoit fait à mon départ de Malte, ne put se persuader aussi facilement que Perès, que le grand-maître fermât jamais les yeux sur un commerce qu'il avoit condamné avec tant de hauteur. Il me fit naître tant de craintes, que mille fois je me

repentis de m'être livré avec si peu de précautions. J'attendis tous les jours des nouvelles, avec une impatience qui me rendoit la vie insupportable. Enfin je vis arriver Lirno, mais dans une chaloupe ; & quoiqu'en entrant au port il affectât un air tranquille pour déguiser son trouble aux spectateurs, je remarquai qu'à mesure que nous nous écartions de ceux qui pouvoient nous observer, il prenoit une physionomie plus sombre & plus embarrassée. Je ne serois pas ici, me dit-il à la fin, si je n'avois cherché que ma sûreté ; & quoique j'aie fait l'action d'un homme d'honneur, je ne me crois pas fort à couvert de la vengeance de votre ordre. J'ai tué les trois chevaliers qui vous ont noirci dans l'esprit du grand-maître. A peine ai-je eu le tems de me jeter dans ma chaloupe, & si je puis espérer d'être ici tranquille, ce ne peut être que par la témérité que j'ai eue de risquer le passage. On ne me soupçonnera point de m'être exposé à la mer avec deux matelots ; & si l'on me cherche, ce sera sans doute dans l'île de Malte. Personne en effet ne s'étoit imaginé, en le voyant arriver au port, qu'il vînt de plus loin que de quelques maisons qui étoient au bord de la mer, & l'on

ne s'étoit point arrêté à examiner s'il étoit étranger.

Le récit de son aventure m'apprit toutes les obligations que j'avois à son zèle. Il n'avoit pas quitté de vue Helena jusqu'au moment où Perès l'avoit placée dans un monastère; & cette entreprise s'étoit exécutée avec une discrétion pour laquelle je leur devois une reconnoissance presqu'égale. Mais quoiqu'il n'eût point d'autre commission, & qu'il laissât à Perès le soin de me justifier à la cour, il étoit fort bien entré dans mes intérêts, en publiant en divers endroits de la ville, tout ce qu'il avoit cru propre à détruire les bruits qu'il y trouvoit répandus. Apprenant que les trois chevaliers continuoient de me noircir, & qu'ils prenoient même droit de mon absence pour ruiner ce que Perès avoit déjà fait en ma faveur, il avoit employé la récrimination contr'eux, en s'emportant beaucoup contre la lâcheté qu'ils avoient eue de m'abandonner, & en leur reprochant, comme un vol, l'autorité qu'ils s'étoient attribuée sur mon vaisseau. Leur passion pour les dames turques n'avoit point été oubliée; & saisissant peut-être mieux que moi la vérité de leur aventure, il n'avoit

pas balancé à faire passer leur départ précipité pour un effet de leur ressentiment, & leurs accusations pour une basse vengeance de la froideur avec laquelle j'avois souffert qu'on retînt leurs maîtresses. Il fut impossible que ces déclamations demeurassent longtems inconnues aux trois chevaliers ; ils en parlèrent avec la supériorité qu'ils se croyoient sur un homme dont ils connoissoient la profession. Mais ne cherchant qu'un prétexte pour leur faire une querelle ouverte, il se fit rendre témoignage, par diverses personnes, de quelques termes injurieux qui leur étoient échappés contre lui, & c'en fut assez pour le porter à leur faire un défi. Quoiqu'il les fît appeler séparément, le lieu qu'il leur marqua fut le même, & la distance du tems ne fut que d'une demi-heure. Ils se trouvèrent successivement au rendez-vous, & Lirno eut le bonheur de les tuer tous trois. Cependant son courage auroit eu peu d'utilité pour ma justification, si l'un d'eux n'eût conservé assez de vie pour demander les secours de la religion. Lirno avoit appelé quelques passans, sur qui il s'étoit reposé de ce soin, tandis que prenant un chemin écarté pour se dérober aux poursuites, il avoit gagné son vaisseau. Il y avoit confié son aventure à ses

gens, qui avoient preſqu'autant d'intérêt que lui à cacher ſa fuite ; & dans l'impoſſibilité de mettre auſſi-tôt à la voile, il étoit deſcendu dans la chaloupe avec deux matelots, qui avoient riſqué leur propre vie pour l'amener dans l'île de Gorze.

Il ignoroit quelles avoient été les dépoſitions du chevalier qu'il avoit laiſſé mourant ; & ſe reprochant même le mouvement de compaſſion qui l'avoit porté à lui envoyer du ſecours, il regrettoit de ne l'avoir point achevé. Mais quoique je ne pénétraſſe pas plus que lui les avantages que je devois tirer de cet incident, & qu'il me ſemblât au contraire que, s'il avoit quelque choſe à redouter, ce n'étoit que de la dépoſition de l'ennemi qu'il avoit épargné, je condamnai un regret qui bleſſoit l'humanité, & je l'accuſai de déshonorer, par un reſte de férocité, la nobleſſe que je remarquois d'ailleurs dans le fond de ſon caractère. Sans me réjouir de la mort de mes ennemis, qui me diſpenſoit néanmoins d'expoſer quelque jour ma vie pour tirer raiſon de leur injuſtice, je lui demandai ce que Perès avoit fait pour moi. Il l'ignoroit, & les explications que ce cher ami avoit eues avec le grand-maître, étoient encore ſecrètes ; mais il avoit ſu, comme le public,

que mon vaiſſeau, qu'il avoit redemandé en mon nom, lui avoit été rendu dès le jour qui avoit ſuivi ſon arrivée.

Junius, que je ne fis pas difficulté d'appeler à notre conſeil, admira beaucoup la hardieſſe & la fidélité du corſaire. Connoiſſant néanmoins avec quelle ſévérité le duel eſt défendu à Malte, il lui auroit conſeillé de recommencer plutôt à confier ſa vie aux flots, pour gagner, à toutes ſortes de riſques, l'Italie ou la Sicile, que de demeurer expoſé à des recherches qu'on pouſſeroit infailliblement juſques dans l'île de Gorze, lorſqu'on les verroit inutiles à Malte. Mais le ruſé corſaire ſe repoſoit ſur ſes gens, à qui il avoit recommandé de le venir prendre dès la nuit ſuivante. Comme il étoit réſolu de partir auſſitôt, il me pria de lui marquer quelque lieu où il pût me rejoindre, dans le déſir où il étoit de s'attacher conſtamment à mon ſervice. Je ne pouvois raſſembler trop de gens braves & fidelles. Ainſi, quoique je ne viſſe point aſſez clair dans l'avenir pour compter ſur mes propres deſſeins, le ſeul déſir de me conſerver les droits qu'il m'accordoit ſur lui, me fit nommer le port de Meſſine, où je penſois à me rendre au commencement du printems.

Il me demanda auſſi mes ordres pour la dépouille de don Antonio ; cette queſtion m'embarraſſa. Quoique je n'y prétendiſſe aucune part, j'avois quelque peine à m'expliquer ſans la participation de Perès ; & ſi quelqu'un devoit profiter d'un ſi riche butin, c'étoit lui ſans doute, après tant d'infortunes & de pertes, que la haine d'Antonio lui avoit cauſées. Cependant je crus devoir juger de ſes ſentimens par les miens, ou plutôt j'avois trop de preuves de ſa générosité, pour ne pas prévoir qu'il dédaigneroit une proie dont il n'auroit l'obligation qu'au malheur d'autrui. Notre principe avoit toujours été de nous enrichir, s'il étoit poſſible, aux dépens de nos ennemis, mais les armes à la main, & par les voies dont notre profeſſion nous faiſoit un devoir contre les infidelles. Après quelques réflexions, je pris donc le parti d'abandonner à Lirno les richeſſes dont il m'offroit la diſpoſition ; & dans le deſſein où je le voyois de me ſervir, je ne doutai point qu'elles ne tournaſſent à mon avantage, par l'uſage qu'il en feroit pour s'équiper mieux, & pour augmenter ſes forces. Il admira mon déſintéreſſement, & ce fut un nouvel aiguillon pour ſon zèle.

En conſidérant, pendant le reſte du jour,

la ſituation de ma fortune & les fondemens de mes eſpérances, je me livrai aux regrets de me ſéparer d'un homme dont le ſecours pouvoit m'être à tous momens néceſſaire; & peut-être eus-je encore la foibleſſe de me repentir d'avoir abandonné mes affaires à la conduite de Perès. L'amour m'échauffant plus que jamais, je faiſois réflexion que dans les ſentimens que je connoiſſois à mon ami, je ne pouvois être excuſé d'imprudence, puiſqu'autant qu'il étoit porté à favoriſer ma paſſion, s'il trouvoit le moyen de la concilier avec mon devoir, autant je devois craindre qu'il ne ſe joignît lui-même au grand-maître pour la combattre, & pour m'en arracher l'objet, s'il ſe perſuadoit une fois qu'elle étoit incompatible avec ma fortune & mon honneur. J'étois ſi troublé de cette imagination, que dans pluſieurs momens j'aurois volontiers fait avertir Helena de repaſſer dans l'île de Gorze, & je ſerois parti ſur le champ avec elle & Lirno pour fuir à jamais tous les ennemis de mon bonheur & de mon repos. Vers le milieu de la nuit, Lirno, qui avoit marqué cette heure à ſes gens, & qui penſoit à les aller joindre à l'entrée du port, ſe leva pour me dire le dernier adieu. Les tourmens de mon cœur redoublèrent ſi vivement à cette ſéparation,

que je ne pouvois lui permettre de me quitter. Je l'arrêtai pour lui répéter cent fois mes derniers ordres, & j'étois encore dans un combat d'autant plus difficile à soutenir, que je m'efforçois en même tems de cacher mon agitation, lorsque nous fûmes avertis qu'il entroit un vaisseau dans le port. Lirno, alarmé, s'imagina que c'étoit le sien, & que ses gens ayant mal compris ses ordres, alloient l'exposer à quelque danger par leur imprudence; mais nous ne fûmes pas long-tems dans cette inquiétude. Etant allé moi-même au port, la première personne que j'y apperçus fut Perès. Il me reconnut aussi dans l'obscurité; & m'embrassant sans précaution, il me parut affecter d'élever la voix pour me faire connoître par mon nom. Je lui fis remarquer aussi-tôt son imprudence; mais recommençant avec la même affectation, il me fit juger aisément qu'il m'apportoit d'heureuses nouvelles.

Vous êtes libre ici, me dit-il enfin, & vous le serez à Malte quand il vous plaira d'y retourner. Le grand-maître oublie les anciens sujets de plainte, & rend justice à votre innocence sur les dernières accusations. Enfin, vous pouvez reparoître à la cour avec toutes vos espérances. Quelque joie que je ressentisse de ce discours, je l'interrompis pour

lui demander ce qu'il avoit fait d'Helena. Elle eſt dans un couvent, reprit-il, avec tout l'agrément & toute la ſûreté que vous pouvez déſirer; mais ſa ſanté ayant ſouffert quelque altération par les fatigues de nos voyages, elles s'eſt trouvée aſſez mal dès le lendemain de notre arrivée. C'étoit empoiſonner ma joie. Je ne voulois pas différer un moment à partir, & j'accuſois déjà Perès de l'avoir abandonnée dans cette ſituation. Mais reprenant un ton plus grave : Je me reproche, me dit-il, de ne vous avoir point caché ſa maladie; & je n'y aurois pas manqué, ſi je ne vous avois cru capable d'un peu de modération. Il m'aſſura qu'il n'y avoit rien qui dût m'alarmer pour ſa vie; mais quand le danger auroit été plus grand, ajouta-t-il, je devois conſidérer que je ne pouvois lui procurer des ſecours ouverts, ni donner des marques éclatantes de l'intérêt que je prenois à ſa ſanté, ſans ruiner tout ce qu'il venoit de faire heureuſement pour me rétablir dans l'eſprit du grand-maître. Il me rappela ce que je lui avois promis, & ce que je me devois à moi-même. Enfin, m'ayant répété avec ſerment que la vie d'Helena ne couroit aucun danger, il me déclara que dans la crainte où je le mettois de me voir trahir mes propres intérêts par quelque

indiſcrétion, il exigeoit de mon amitié que je demeuraſſe à Gorze, jusqu'au rétabliſſement de ma maîtreſſe.

Quoique je ne puſſe rien lui refuſer après le nouveau ſervice qu'il venoit de me rendre, je me flattai de le faire changer de penſée, en lui promettant toute la modération qu'il déſiroit. Le commandant, auquel il fut conduit, nous auroit gênés par ſes politeſſes, ſi nous ne l'avions priés de nous laiſſer libres pendant le reſte de la nuit. Je n'oubliois pas que Lirno avoit beſoin de notre ſecours pour rejoindre ſes gens; & Perès, qui les avoit rencontrés à quelque diſtance du port, lui conſeilla de ne pas perdre un moment pour regagner ſon vaiſſeau. Il nous raconta néanmoins, avant ſon départ, dans quelles diſpoſitions il avoit laiſſé la cour. Le chevalier à qui Lirno avoit procuré de l'aſſiſtance après l'avoir bleſſé mortellement, s'étoit cru obligé, en expirant, d'expliquer les motifs qu'il avoit eus avec ſes compagnons, pour me noircir par une imputation à laquelle il confeſſa qu'ils avoient trouvé peu de vraiſemblance. La cauſe de leur reſſentiment étoit celle que Perès s'étoit imaginée. Après avoir ſouffert impatiemment dans notre navigation, que nous euſſions paru condamner leurs prétentions ſur les trois dames turques,

ils avoient perdu toute mefure en nous voyant réfolus à Trina de ne rien entreprendre pour la liberté de trois femmes, dont les intérêts n'avoient rien de commun avec les nôtres. Dès ce moment nous étions devenus leurs ennemis; & s'ils avoient attendu fi long-tems à fe déclarer, ce n'avoit été que pour chercher un prétexte à la fuite qu'ils méditoient. Ils avoient faifi le premier, fans l'approfondir; & le défir de s'avancer s'étant joint au mouvement de la vengeance, ils s'étoient flattés qu'en arrivant à Malte, ils obtiendroient facilement du grand-maître la poffeffion d'un vaiffeau qu'ils auroient comme fauvé des mains des infidelles. Ils avoient été trompés dans cette efpérance, car mon vaiffeau avoit été confifqué au profit de l'amirauté; mais leur dépit croiffant par ce mécompte, ils avoient continué de s'emporter avec plus de chaleur contre l'apoftafie qu'ils m'avoient attribuée. Perès n'ayant pas fait éclater fon deffein en arrivant, ils avoient pris droit encore du filence qu'il gardoit avec tout autre que le grand-maître, pour répandre fourdement qu'il n'auroit point eu tant de modération s'il n'étoit venu plaider la caufe d'un coupable; & le témoignage du corfaire & de mes gens n'avoit paffé dans leur bouche que pour une apologie

mendiée. Cette confeſſion du chevalier ne fut d'abord qu'un acte ſecret de religion; mais le prêtre qu'on avoit appelé pour l'entendre, lui fit une loi indiſpenſable de la rendre publique, en la répétant devant pluſieurs témoins. Elle fut rapportée au grand-maître avec toutes les circonſtances qui pouvoient lui donner du poids. Son penchant le portant déjà à ſe laiſſer perſuader par le témoignage de Perès, dont il connoiſſoit la droiture & l'honneur, il déclara non-ſeulement qu'il étoit convaincu de mon innocence, mais qu'il croyoit les trois chevaliers juſtement punis. Cependant il n'avoit pas trouvé moins étrange qu'un corſaire eût oſé pouſſer ſi loin la hardieſſe; & l'ordre de l'arrêter avoit été publié à ſon de trompe dans toutes les parties de l'île, d'où l'on ne pouvoit s'imaginer qu'il fût parti, tandis qu'on voyoit encore ſon vaiſſeau dans le port.

Ainſi Lirno ſe trouvoit le réparateur de ma réputation, & Perès m'exhorta à lui rendre toute la reconnoiſſance que je lui devois à ce titre. Ce fut un motif auſſi puiſſant que ſa générosité, pour lui faire approuver le parti que j'avois pris d'abandonner toute la dépouille d'Antonio à ce fidelle corſaire. Nous prîmes ſoin de le faire conduire avant la fin de la nuit juſqu'à ſon vaiſſeau. Je l'aſſûrai en le quittant

quittant que j'oubliois sa naissance & sa profession, pour ne considérer en lui qu'un des plus braves hommes du monde ; & formant d'autres vues sur son attachement, je le fis souvenir du rendez-vous que je lui avois donné à Messine.

Dans la nécessité de commencer par les intérêts les plus pressans, Perès n'avoit encore donné à Junius que les marques ordinaires de la joie qu'on sent de retrouver un ami : mais en apprenant ses aventures & les raisons qui l'arrêtoient à Gorze, il ne douta point que nous ne pussions tous deux nous rendre utiles à sa justification. Cependant une autre réflexion lui fit dissimuler cette pensée ; dans le dessein qu'il avoit formé de me faire passer quelques jours de plus à Gorze, il crut que la compagnie de Junius seroit un motif de plus pour m'y faire consentir. Il le prit à l'écart pour lui communiquer ses vues ; & l'ayant engagé à s'unir à lui, ils réussirent de concert à me faire promettre que je différerois huit jours à me rendre à Malte. Il sembloit, dans cette conduite, que Perès pénétrât l'avenir, & qu'il vît clairement tous les effets qu'il devoit attendre de sa prudence.

Il retourna lui-même à la cour, non-seulement pour me satisfaire par les soins que je le priai d'aller prendre d'Helena, mais pour

commencer à servir Junius sans l'avoir averti de son dessein. Son absence ne surpassa point le terme qu'il m'avoit fixé. J'employai tout le huitième jour à l'attendre sur le rivage. Junius, qui gardoit moins de ménagement depuis les nouvelles qu'il avoit reçues, n'avoit pas fait difficulté de m'accompagner; & quoiqu'il ne s'attendît à rien moins qu'au bonheur qu'on lui venoit annoncer, la seule amitié lui faisoit partager mon impatience. Enfin, Perès s'offrit à nos yeux. Le vent n'avoit jamais été si favorable à mes désirs. Le vaisseau fut au port en un instant; & Perès, sautant sur le rivage, nous apprit dès les premiers mots, à Junius que sa paix étoit faite avec le grand-maître, à moi qu'Helena étoit parfaitement rétablie.

Cher ami, m'écriai-je avec transport, ma vie suffira-t-elle pour m'acquitter de tant de bienfaits? La reconnoissance de Junius n'éclatant pas avec moins d'ardeur, il eut peine à suffire à nos caresses & à nos embrassemens. Il n'y avoit plus d'obstacles qui pussent retarder notre départ. La maîtresse de Junius fut amenée sur le champ au vaisseau; & Perès qui n'ignoroit point quelles étoient de ce côté-là les craintes de Junius, le soulagea encore, en lui permettant de loger cette femme avec

ſon eſpagnole, & de ſe faire paſſer pour ſon amant. Nous revîmes Malte avec des emportemens de joie. Il n'auroit manqué à mon bonheur que de trouver Helena ſur le port, & de lui voir ouvrir les bras pour m'y recevoir. Mais Perès, quoique raſſuré contre l'impatience qui m'avoit fait rompre toutes meſures pendant ſa maladie, m'avoit fait promettre encore que je ſerois du moins quinze jours ſans entreprendre de la voir; & la néceſſité de prendre l'air pour ſe rétablir étoit un prétexte ſi naturel, qu'on ne pouvoit trouver étrange qu'elle ſortît alors de ſon couvent. Vous la verrez ainſi par intervalles, me dit-il; & ſi vous êtes capable de quelque modération, vous déroberez votre intrigue aux yeux de tout le monde juſqu'au moment de votre départ. Il viendra un tems, ajouta-t-il, où la longueur de ce commerce formera une eſpèce de preſcription qui le fera reſpecter; ſur-tout ſi vous le ſoutenez ſans déſordre, & ſi vous continuez d'ailleurs de vous attirer une juſte conſidération par vos ſervices. Je lui demandai s'il avoit entendu parler de la Rovini. Elle étoit revenue à Malte, me dit-il, depuis la fuite de ſa fille; mais après y avoir attendu long-tems mon retour, elle avoit pris le parti

de se retirer en Italie, où elle vivoit d'une petite pension de son ancien amant.

Perès avoit ménagé notre réception avec tant de prudence, que, loin d'être exposés à quelques reproches, nous ne trouvâmes que de la bonté dans le grand-maître. Toute la cour étant entrée dans les mêmes dispositions, on évita de rappeler des souvenirs qui pouvoient nous chagriner ; & les premiers jours de notre arrivée furent autant de fêtes, dont tout le monde sembloit partager la joie. Junius eut la satisfaction de voir le secret de son intrigue bien établi par la complaisance de Perès, & son caractère lui promettoit beaucoup de tranquillité dans ses amours. J'ai connu peu d'hommes aussi simples dans les manières, & d'une si grande modération dans les sentimens. Soit goût naturel, soit qu'il eût acquis l'amour du travail sur le trône des maniotes, il se plaisoit à faire de ses propres mains jusqu'à ses habits & ses perruques ; de sorte que se livrant à cette occupation pendant une partie du jour, on n'étoit pas porté à s'imaginer qu'il passât l'autre avec une maîtresse. Perès qui avoit occasion de le voir plus particulièrement que moi, m'a raconté qu'il l'avoit surpris quelquefois dans son travail, & qu'ayant mis à la fin sa maîtresse dans le même goût, ils

s'occupoient ensemble à coudre ou à tresser des cheveux.

J'anticipe sur mes aventures, car dans le tems que Junius jouissoit si paisiblement de ses amours, il s'étoit déja fait une étrange révolution dans tous mes sentimens. Perès eut une peine extrême à m'assujettir aux bornes qu'il m'avoit prescrites, & les quinze jours que je lui avois accordés me parurent d'une longueur qui me fit trouver la vie fort ennuyeuse. Cependant, comme il m'étoit permis de recevoir des lettres d'Helena, & de lui faire rendre les miennes, je me consolois par la douceur de lui expliquer mes tendres sentimens. Après avoir employé le jour dans la société de mes amis, je me dédommageois le soir de cette violence, en me rendant proche de son couvent, où je passois souvent la nuit entière à penser au seul objet dont j'étois possédé, à me figurer au moindre bruit, que c'étoit elle que j'entendois; enfin, où je faisois mes délices de m'imaginer seulement que je respirois le même air. Cette vie que je menai pendant quinze jours, avoit augmenté l'ardeur de mes sentimens jusqu'à me persuader qu'Helena étoit l'unique bien pour moi. J'aurois sacrifié pour elle ma vie & ma fortune. En un mot, je me croyois à la perfection de l'amour,

Avec quelle chaleur n'avertis-je point Perès que j'étois à la veille du jour dont nous étions convenus! Combien ne lui fis-je pas valoir ma fidélité & ma patience! Vous êtes satisfait, lui dis-je ; mais je ne vous accorderois pas un quart d'heure de délai, dût-il m'en coûter tout ce que j'ai de cher & de précieux. Il ne chercha point à reculer l'exécution de sa promesse. Helena étoit prévenue sur notre rendez-vous; le lieu qui s'offroit naturellement étoit l'appartement de la dame espagnole : j'y passai le jour entier, quoiqu'Helena n'y dût être amenée que vers le soir. J'étois plein d'elle, je ne parlois que de ses charmes & des transports que j'allois ressentir en la voyant. Je priai le ciel d'anéantir les heures qui retardoient son arrivée. Elle parut enfin; ou plutôt apprenant qu'elle montoit l'escalier, je commençois à me précipiter vers la porte, lorsque Perès l'ouvrit & me présenta une jeune personne qui fut absolument inconnue pour moi. Je demeurai interdit, en cherchant à quoi cette plaisanterie pouvoit aboutir. Je voyois une fille de la taille & de l'âge d'Helena; mais j'avois vu peu de visages qui m'eussent paru aussi désagréables : une peau difforme, les yeux louches, une blancheur fade & dégoûtante. En fixant néanmoins mes regards sur



Sa maladie l'a un peu défigurée, et je ne l'ai pas reconnue tout d'un coup.

ce fantôme, je ne laiſſois pas d'y démêler quelque choſe qui ne m'étoit point étranger. J'allois marquer mon étonnement à Perès, & lui demander pourquoi je le voyois ſans Helena; mais il prévint ma queſtion & mes plaintes : Je vous la rends, me dit-il, & vous n'avez pas eu plus d'empreſſement qu'elle pour cet heureux moment. Sa maladie l'a un peu défigurée, ajouta-t-il, & je ne l'ai pas reconnue tout d'un coup; mais l'amour pénètre au travers de tous les voiles, & vous reconnoiſſez ſans doute votre chère Helena. En réfléchiſſant depuis ſur ce diſcours, j'aurois ſoupçonné Perès d'une cruelle ironie, s'il ne m'avoit proteſté avec mille ſermens que ſon intention étoit droite & ſincère. Quoiqu'il n'eût pas ignoré que la maladie d'Helena avoit été la petite vérole, & qu'il me l'eût même appris en partant de l'île de Gorze, il n'avoit pas ſu qu'elle eût été abſolument défigurée par ce cruel ennemi de la beauté; & ce n'étoit que du même jour qu'il s'en étoit inſtruit par ſes propres yeux. Pour moi, qui n'aurois pas été plus abattu d'un coup de foudre, je demeurai quelques momens à conſidérer l'objet de ma tendreſſe, & je cherchois dans ſes traits quelques reſtes de l'image que j'en conſervois encore au fond du cœur. Un froid inexprimable,

qui me glaçoit le ſang à meſure que cette nouvelle figure ſembloit effacer l'autre, m'empêcha d'ouvrir les bras pour l'embraſſer. Cependant la bienſéance me porta enfin à lui faire quelques careſſes. Je m'aſſis près d'elle; je tâchai de rappeler le ſouvenir de mes anciens ſentimens, pour ſuppléer à ceux que mon cœur me refuſoit.

Helena ne s'apperçut pas tout d'un coup de cette altération : elle n'attribua ma retenue qu'à la préſence de nos témoins; & quelques légers complimens qu'elle me fit ſur le changement de ſon viſage, lui parurent ſuffiſans pour réparer toute l'impreſſion qu'il avoit pu faire ſur moi. Nous ſoupâmes avec nos amis, & je m'efforçai pendant le repas de me rendre maître du trouble qui croiſſoit continuellement dans mon cœur. On s'imagina qu'on n'avoit point de meilleur ſervice à me rendre que de me laiſſer ſeul avec ma maîtreſſe : je ne me refuſai point à l'occaſion; & quand une longue privation de toutes ſortes de plaiſirs n'auroit pas rendu ma ſenſibilité plus facile à renaître, les careſſes paſſionnées d'Helena ne m'auroient pas permis de demeurer ſans mouvement auprès d'elle. La nuit ſe paſſa dans un mêlange d'indifférence & d'ardeur, auquel je n'ai point de nom à donner; mais lorſque le

jour vint m'apprendre encore mieux que la lumière des bougies, ce qui me restoit à la place de ce que j'avois perdu, je ne pus résister au dégoût que je ressentis de ce spectacle. Je me tournai de l'autre côté; & feignant d'être pressé du sommeil, il n'y eut ni instances ni caresses qui pussent me faire quitter cette situation. Helena fut forcée de se lever par l'arrivée de nos amis, qui lui reprochèrent sa paresse : mais je continuai de garder la posture où j'étois, & fermant les yeux avec obstination, je persuadai à tout le monde que j'avois effectivement besoin de repos.

Quelles étoient mes réflexions dans ces cruels momens! Quoi! disois-je, une passion qui s'est fortifiée par tant d'épreuves & par une si longue durée, un amour si tendre & si constant, pourroit s'éteindre par un accident qui n'étoit au pouvoir d'Helena ni au mien? Mais les plus justes reproches que j'étois porté à me faire & que je croyois mériter, n'empêchoient pas que je ne sentisse au fond de mon cœur la vérité du changement que je condamnois. Quelle ressource contre une inconstance si peu volontaire? Je ne mettois point en délibération si j'abandonnerois une maîtresse que j'avois si tendrement aimée. Non, non, je ne serai jamais insensible à son bonheur, disois-je

j'emploierai une partie de ma fortune pour assurer la sienne : mais où trouver un remède contre le dégoût qui m'a saisi? Et me rappelant tout ce que j'avois entendu dire de la fidélité & de la constance, je m'accusois de n'avoir pas assez compris que l'amour doit être effectivement sujet à changer, lorsqu'il n'a pour objet que des qualités extérieures qui dépendent des accidens du hasard. Je me suis rempli de la figure d'Helena, disois-je encore; je n'ai pas porté mon admiration plus loin que les charmes de son visage : il falloit approfondir son caractère, y démêler ce qui étoit capable de flatter mon esprit & ma raison; j'y trouverois peut-être aujourd'hui de quoi me soutenir contre les funestes impressions que son visage fait sur mes yeux. Est-il trop tard, ajoutai-je; & pourquoi ne ferois-je pas du moins cet essai?

Je me crus assez fort de cette idée pour commencer aussi-tôt mon entreprise. Je me levai, avec la résolution de me rapprocher d'Helena, pour étudier son caractère, & tout ce que le charme de mon amour & du sien m'avoit empêché d'examiner dans un si long commerce : je conçus qu'il me faudroit tenir les yeux plus souvent fermés qu'ouverts; mais la vue étoit-elle donc le seul

de mes ſens dont je puſſe eſpérer du plaiſir ? Comme ma maîtreſſe n'avoit point encore de ſujet déclaré de me croire changé pour elle, ma préſence ne la gêna point, & mes moindres attentions ſuffiſoient au contraire pour l'entretenir dans une erreur dont rien ne ſembloit propre à la faire ſortir. Perès fut le ſeul à qui je jugeai à propos de m'ouvrir; il m'écouta avec diverſes marques d'étonnement: mais, ſans lui laiſſer le tems de me répondre, je joignis à cette confidence le deſſein où j'étois de rappeler mon cœur à l'amour par une autre voie, & je le priai de m'aider lui même à découvrir dans Helena toutes les qualités qui pouvoient me faire oublier la perte de ſes charmes. Il me promit ſes ſervices avec le même zèle que je lui avois toujours trouvé pour mon bonheur.

C'étoit un eſpoir chimérique dont je me repaiſſois; & Perès, qui en jugeoit mieux que moi, ne ſe diſpenſoit de me déclarer ſon opinion que pour me laiſſer le tems de m'en convaincre par l'expérience. Outre qu'Helena n'avoit pas reçu de ſa mère une éducation qui eût été capable de former beaucoup ſes ſentimens, que toutes les perfections de ſon ame ſe réduiſoient à la douceur, il ſavoit que ſi l'amour ne conſulte pas toujours les ſens

pour s'insinuer dans un cœur, il est bien rare aussi qu'il s'en ouvre l'entrée malgré eux; c'est-à-dire, que si la beauté n'est pas nécessaire aux femmes pour se faire aimer, il faut du moins qu'elles n'ayent rien de révoltant pour les yeux & pour les autres sens. Il prévit donc que mon dessein n'aboutiroit qu'à me tourmenter par de vains efforts; & peut-être le regarda-t-il comme une espèce de réparation que je voulois faire à ma maîtresse, pour l'insulte que je lui faisois en cessant malgré moi de l'aimer.

L'application que j'apportai tous les jours suivans à pénétrer le caractère d'Helena, supposoit bien encore des assiduités & des soins; mais elle les trouva si différens des marques ordinaires de ma tendresse, qu'elle ouvrit bientôt les yeux sur le changement de mon cœur. Sa tristesse & ses larmes furent d'abord les seuls interprètes de ses regrets : elle me regardoit d'un air consterné, sans avoir la force, ni peut-être la hardiesse de se plaindre. Me voyant sourd à cette sorte de reproche, elle fit éclater enfin ses soupirs; & ce qu'elle n'osa me dire à moi-même, elle prit le parti de le confier à Perès. Quelque satisfaction qu'il eût au fond du cœur de me voir délivré du plus grand obstacle qu'il eût toujours

appréhendé pour ma fortune & ma réputation, il ne refusa point à la triste Helena les consolations & les secours qu'elle sembloit lui demander. En lui avouant que je n'étois plus le même, il lui conseilla d'employer, pour se rétablir dans mon affection, des voies indépendantes de la beauté, telles que la douceur, la gaieté, la complaisance ; & lui souhaitant peut-être d'autant plus de succès, qu'une passion de cette nature n'étoit plus redoutable pour mon honneur & ma sagesse, il lui donna toutes les instructions qu'elle eût pu recevoir du plus fidèle de ses amis.

Il m'avertit néanmoins de ce qu'il avoit concerté avec elle : loin de me mettre en défense contre l'entreprise d'Helena, je résolus de la seconder par mes propres efforts, & j'y ajoutai tous les motifs que je pouvois tirer de mille sermens par lesquels je m'étois engagé à l'aimer toute ma vie. Inutile projet! Je me faisois la violence de passer des jours entiers près d'elle; & sa présence, qui avoit été longtems un aiguillon si vif pour mes tendres désirs, n'avoit plus de pouvoir que pour les éteindre. Elle s'appercevoit d'un effet si contraire à ses espérances. La gaieté qu'elle affectoit, & que Perès lui avoit recommandée avec tant de soin, l'abandonnoit alors malgré elle ;

elle tomboit dans un ſilence morne, qui me faiſoit connoître toute la force de ſes agitations : mais je ne lui demandois pas même la cauſe de ſon chagrin ; je craignois également & de m'engager dans des diſcuſſions qui m'auroient trop embarraſſé, & de m'attirer ſes plaintes, que l'aſſiduité qu'elle me trouvoit encore à la voir avoit juſqu'alors ſuſpendues.

Cependant il étoit impoſſible qu'un orage ſi long à ſe former n'éclatât point avec beaucoup de violence. Je paſſois une partie du jour, & ſouvent des jours entiers, avec Helena; mais je n'y avois pas paſſé une ſeule nuit depuis la première. Mes careſſes ſe réduiſoient d'ailleurs à des attentions vagues, telles que je les avois pour la maîtreſſe de Perès & pour celle de Junius. Elle ſentit trop vivement mon indifférence, pour ne ſe pas laſſer d'une ſi longue & ſi cruelle contrainte; elle n'attendit pas même que je fuſſe ſeul avec elle, parce qu'elle avoit remarqué, ſans doute, que toute mon attention étoit de l'éviter. Après avoir commencé par verſer un torrent de larmes, elle me demanda, en préſence de Perès & de l'eſpagnole, s'il étoit donc vrai que j'euſſe ceſſé de l'aimer, & que je m'en priſſe à elle de quelqu'altération que la maladie avoit cauſée dans ſes traits ? Cette queſtion, à

laquelle je ne m'attendois point, me jeta dans un embarras beaucoup plus grand que le ſien. Cependant quand le déſir de la ménager auroit pu me rendre capable de recourir à quelque détour, la honte d'employer l'artifice & la diſſimulation devant Perès & ſon eſpagnole, qui connoiſſoient le fond de mes ſentimens, ſuffiſoit pour me forcer d'être ſincère. Ainſi, ſans conſidérer ſi la dureté n'étoit pas un plus grand crime, je répondis naturellement que l'exécution de mes promeſſes, ou ; ſi elle vouloit leur donner un autre nom, que la fidélité de mes ſermens, n'étoit plus en mon pouvoir; que mon cœur toujours capable des mêmes ſentimens ne ſouhaitoit rien avec tant de paſſion que de les ſatisfaire : mais qu'il étoit vrai, comme je le confeſſois malgré moi, qu'il ne ſe tournoit plus vers elle avec le même penchant ; qu'à quelque cauſe qu'il lui plût d'attribuer mon inconſtance, c'étoit elle-même qui devoit arrêter le cours d'un mal dont j'avois aſſez de regret pour m'en plaindre; en un mot, que je ne me ſentois coupable de rien, & que j'étois auſſi affligé qu'elle de mon changement.

Quoique mon embarras eût rendu le ton de mon diſcours aſſez bruſque, Helena ſe contraignit encore ; & reprenant avec plus d'eſ-

prit que je ne lui en avois reconnu depuis que j'avois cessé de l'aimer, elle me demanda quel prix elle devoit donc attacher aux sentimens que j'avois eus pour elle, s'ils avoient dépendu d'un objet aussi fragile que la beauté? & de tant de caresses dont j'avois pris plaisir à la combler, ne se souvenoit-elle pas que la moitié n'avoit pas été adressée à son visage? Cependant, ajouta-t-elle, c'est la seule partie de moi-même que la maladie ait défigurée. Elle avoit sans doute médité cette objection, car paroissant s'en applaudir, elle s'arrêta pour attendre ma réponse. Malheureusement il ne s'en présenta point à mon esprit que je crusse propre à la satisfaire, ni dont je fusse satisfait moi-même. Ainsi, le même trouble qui avoit déja rendu ma première apologie trop dure, me fit répondre sans ménagement que je n'avois jamais démêlé l'origine de mes sentimens, mais que s'ils avoient été tels qu'elle paroissoit le croire, il devenoit fort heureux pour moi d'en être délivré.

J'ignore ce qu'Helena put trouver de plus piquant dans cette réponse que dans la première : mais la fureur s'allumant tout d'un coup dans ses yeux, elle me reprocha ma perfidie avec tant d'amertume & de violence, que les forces lui manquant, après les avoir épuisées

épuisées par un torrent d'injures, elle tomba sans connoissance & sans sentiment. Je pris d'elle tous les soins que je crus devoir à la reconnoissance autant qu'à l'humanité. Cependant cette scène me faisant prévoir à quoi je devois m'attendre à l'avenir, je déclarai à Perès que mon dessein n'étoit pas de la revoir, & que j'allois lui faire une pension honnête, dont je lui laisserois la liberté de jouir dans quelque lieu du monde qu'elle voulût choisir. Je quittai l'appartement malgré les efforts qu'il fit pour m'arrêter; & retournant chez moi, je fis dresser, dans la meilleure forme, un acte par lequel je lui faisois, pour toute sa vie, quatre mille livres de rente, qui étoient environ la dixième partie de mon revenu : je ne différai point à le lui envoyer, & je ne doutai pas même que cette libéralité ne servît bientôt à la consoler.

Mais, dans le même tems, il se passoit une autre scène qui étoit capable de ruiner tout le fruit que j'espérois de cette résolution. Perès pensoit de jour en jour à retourner en Espagne, où ses affaires l'appeloient nécessairement : je lui avois promis de le conduire à Barcelone; & notre dessein, à la fin de l'hiver, étoit de prendre le corsaire Lirno à Messine, pour nous mettre en état de ne rien craindre des afriquains sur notre route. Avec quelque

constance qu'il eût paru attaché à son espagnole, il avoit fait réflexion que c'étoit une mauvaise suite à traîner en Espagne, & que sa fortune l'appelleroit bientôt à d'autres engagemens. Il ne s'y étoit pas pris aussi brusquement que moi pour faire goûter son départ à sa maîtresse; & tirant de fort loin la nécessité de leur séparation, il lui avoit fait entendre que ne pouvant résister aux raisons qui le rappeloient dans sa patrie, son espérance étoit qu'elle conserveroit de la fidélité pour lui pendant son absence. C'étoit lui déclarer qu'il étoit résolu de la quitter, & qu'il ne lui promettoit pas de revenir. Clementia, dont je ne devois pas tarder si long-tems à faire connoître le nom, n'avoit point approfondi tout d'un coup les desseins de son amant; & ne s'appercevant d'aucun changement dans sa conduite, elle avoit attendu qu'il fût absolument déterminé pour lui déclarer ses propres sentimens: mais dans la situation où j'avois laissé Helena, il arriva, malheureusement pour Perès, que dans les soins qu'il prit d'elle, après qu'elle fut revenue de son évanouissement, il compta parmi les raisons qui devoient servir à la consoler, la ressemblance de son sort avec celui de Clementia: Vous voyez, lui dit-il, par l'exemple de votre amie & par le mien, que ces

ſortes d'engagemens ne ſont pas faits pour durer éternellement; je pars inceſſamment pour l'Eſpagne, & le chevalier eſt réſolu de m'y conduire. Je laiſſe une femme que j'ai uniquement aimée, & dont la ſituation ne me ſera jamais indifférente : vous vivrez enſemble, ajouta-t-il, & comptez que nous ne vous laiſſerons point dans un état qui puiſſe vous faire regretter trop vivement notre abſence.

Il croyoit ménager tout à la fois ſes intérêts & les miens. Clementia, qui ne l'avoit jamais entendu parler ſi ouvertement de ſon départ, & qui avoit l'image de mon inconſtance devant les yeux, ne put porter plus loin le reſſentiment qu'elle nourriſſoit depuis quelques jours. Elle ſe joignit à ſa compagne pour s'emporter contre notre ſexe, & pour nous accabler tous deux des plus horribles injures. Perès, auſſi troublé que moi d'un incident qu'il n'avoit pas prévu, ne vit point de meilleur parti que de ſe retirer. Ce fut dans cette conjoncture que l'acte de ma penſion fut préſenté à Helena, avec un nouveau compliment que je lui faiſois faire ſur le regret que j'avois des cruelles raiſons qui avoient rompu notre commerce. Tout ce qui venoit de ma part dans un moment ſi tumultueux, fut regardé comme un préſent funeſte. Clementia, qui avoit pris quelqu'af-

cendant ſur elle par ſon âge & par ſon expérience, lui conſeilla de rejeter juſqu'à mes bienfaits ; & n'ignorant point les ménagemens que j'avois à garder dans ma profeſſion, elle lui inſpira des projets de vengeance dont elle eſpéra de faire retomber une partie ſur ſon amant.

Perès n'avoit pas manqué de ſe rendre chez moi, pour me communiquer ſon aventure : il ne put me la raconter ſans rire ; & quoiqu'il ne fût pas moins diſpoſé que moi à faire tout ce que l'état préſent de ſa fortune lui permettoit pour l'avantage de ſa maîtreſſe, il étoit ſi réſolu de ne pas ſe charger d'elle en partant pour l'Eſpagne, qu'il compta pour rien ſes fureurs. Il ne ſe défioit pas plus que moi des excès où la vengeance pouvoit emporter deux femmes paſſionnées ; & lorſqu'il eut appris ce que je venois de faire pour la mienne, il me proteſta que, n'ayant point de revenu fixe en Italie, ſur lequel il pût aſſigner une penſion à Clementia, ſon deſſein étoit de lui abandonner tout ce qu'il avoit acquis dans nos courſes, ſans ſe réſerver d'autre reſſource que mon ſecours pour faire le voyage d'Eſpagne. Quoique le généreux Perès ne ſe fût jamais fait une étude d'accumuler des tréſors, ſa part du ſeul butin que nous avions enlevé dans notre ſeconde campagne, étoit montée à plus de vingt

mille écus; & les ayant laissés à Malte en se remettant en mer avec moi, cette somme n'étoit point altérée.

Pendant que nous faisions prendre cette forme à nos arrangemens, on me rapporta l'acte qu'Helena avoit refusé. Elle avoit accompagné ce refus de plusieurs termes outrageans, qu'elle avoit recommandé à mon laquais de ne pas oublier dans le récit qu'il me feroit de sa commission. Perès, aussi surpris que moi, voulut tenter si ses bienfaits ne feroient pas reçus avec plus de reconnoissance : il fit porter à son espagnole un écrit signé de sa main, par lequel il lui faisoit une cession libre & sans réserve de tout ce qu'il possédoit à Malte, en expliquant la nature & la valeur de chaque partie de ce présent. Il eut comme moi l'affront de se le voir renvoyer. Nous ne pûmes prendre ce double refus que pour un excès de fierté & de dépit; & quoique nous eussions droit peut-être de nous croire dispensés d'insister, nous résolûmes d'attendre que cette chaleur fût diminuée pour leur renouveler nos propositions.

Quelques jours se passèrent, pendant lesquels, si nous ne parûmes point chez nos dames, nous ne cessâmes pas du moins de les faire traiter avec la même libéralité & les

mêmes attentions : mais je fus informé le premier qu'il s'étoit préſenté deux femmes au grand-maître, & qu'on leur avoit entendu prononcer notre nom avec beaucoup de plaintes & de larmes. Il nous parut ſi certain que ce ne pouvoit être que nos maîtreſſes, que, dans l'inquiétude du tour qu'elles auroient donné à leurs accuſations, nous prîmes le parti de ne pas attendre que le grand-maître nous fît appeler : notre défenſe étoit ſi facile, & dans les idées mêmes que le grand-maître avoit entretenues long-tems, il devoit lui être ſi agréable d'apprendre que mon intrigue étoit abſolument rompue, que nous nous préſentâmes à lui ſans aucune marque d'embarras. Il ne nous reçut point d'un air ſi libre ; & nous ayant témoigné ſeulement qu'il ſouhaiteroit de recevoir de nous quelques explications, il fit écarter tout le monde pour nous les demander.

Elles furent ſimples. A peine nous eut-il fait connoître de quoi il étoit queſtion, que Perès ſe chargeant de lui répondre, commença toute l'hiſtoire de nos amours, en donnant un tour plaiſant à des aventures dont la plupart n'étoient pas aſſez ſérieuſes pour en recevoir un autre. Outre que nous nous étions fait une réputation d'honneur qui ne permettoit

à perſonne de nous ſoupçonner de mauvaiſe foi, notre procédé étoit ſi droit & ſi noble, que n'ayant à rougir d'aucune circonſtance, nous ne diſſimulâmes pas même notre dernière ſcène, ni les refus que nous avions eſſuyés. Ce détail fit ſur le grand-maître toute l'impreſſion que nous en avions eſpérée. Il y trouva l'éclairciſſement de diverſes accuſations que les deux dames avoient formées avec d'autant plus de malignité & de noirceur, qu'en changeant la nature des faits, elles nous expoſoient effectivement à paroître fort criminels aux yeux d'un juge moins ſage & moins éclairé. Notre ſéjour à Fez & notre familiarité avec les maures, notre projet d'établiſſement dans l'Albanie, celui de ma fuite en Amérique, tout avoit été revêtu des plus odieuſes couleurs : mais le principal de mes crimes étoit la ſéduction & l'enlèvement d'Helena. En relevant le tort que j'avois fait à ſon honneur & à ſa fortune, elle avoit demandé un dédommagement proportionné aux eſpérances que lui donnoient alors ſa jeuneſſe, ſa beauté, & l'honneur qu'elle avoit d'être fille d'un des plus grands ſeigneurs de Naples.

Il nous devint aiſé de concevoir par quel motif elles avoient refuſé nos bienfaits : elles les avoient regardés comme une réparation

trop inférieure aux avantages qu'elles croyoient s'être acquis sur nous ; & l'espagnole même, faisant valoir une naissance dont elle auroit eu beaucoup d'embarras à donner les preuves, exigeoit de Perès qu'il réparât son honneur en l'épousant. Les faits étoient si connus, & des prétentions de cette nature avoient paru si ridicules au grand-maître, qu'après avoir été satisfait par nos explications sur les articles qui l'avoient jeté dans quelqu'embarras, il termina le nôtre en nous déclarant ses intentions. Helena étant de sa dépendance, il me dit que son dessein étoit de la faire conduire dans un couvent qui est à quelques milles de la capitale ; & loin d'accepter les quatre mille francs que j'étois toujours disposé à lui assurer, il borna ma libéralité à deux cents écus, que je m'engagerois à payer annuellement pour sa pension. A l'égard de dona Clementia, il étoit résolu de la faire prier de quitter l'île, & d'abandonner à Perès le soin de ses propres différends.

Je pensois si peu à me prévaloir de la protection du grand-maître, qu'en le quittant, je me proposai d'écrire à Helena, pour lui renouveler toutes mes offres, & lui apprendre même ce qu'elle avoit à craindre de la cour : mais en arrivant chez moi, j'appris

qu'elle y étoit depuis une heure à m'attendre, & qu'elle avoit demandé avec beaucoup d'inſtances qu'on lui procurât la liberté de me voir ſans témoins ; je priai Perès de lui laiſſer cette ſatisfaction. M'étant préſenté ſeul, je lui trouvai le viſage couvert d'un voile : elle ne l'écarta point pour me recevoir ; au contraire, après avoir pris quelques ſoins pour ne laiſſer voir aucune partie de ſa tête, elle s'avança vers moi avec une démarche timide, & me priant d'une voix tremblante de lui pardonner ſa hardieſſe, elle ajouta qu'elle croyoit avoir plus de fond à faire ſur ma bonté, lorſqu'elle déroboit à mes yeux ce qui lui avoit ſi malheureuſement attiré ma haine. J'allois lui proteſter que, loin d'être capable d'un ſi horrible ſentiment, j'étois auſſi diſpoſé que jamais à lui rendre tous les ſervices de l'amitié, ſans m'offenſer même de ce qu'elle avoit entrepris pour me nuire : mais elle m'interrompit par ſes ſanglots. Hélas ! me dit-elle, dans quel affreux déſeſpoir faut-il que vous m'ayez jetée, pour m'avoir fait oublier que vous êtes encore pour moi le plus cher de tous les hommes, & que ma vie eſt un bien que je ſerois trop heureuſe de ſacrifier pour vous ? Hâtez-vous, reprit-elle, de voir le grand-maître, & de lui apprendre que je rétracte tout ce qu'une aveugle fureur m'a

fait prononcer contre vous. Je lui répondis en ſouriant, que la juſtice du grand-maître m'avoit déjà mis à couvert; mais que le péril où elle m'avoit expoſé, m'avoit effrayé beaucoup moins que je n'étois attendri de ſon repentir. Vous me pardonnez donc, reprit-elle? ah! que j'ai le cœur ſoulagé de votre réponſe, & que j'appréhende peu ce qui peut me menacer moi-même, ſi vous conſervez aſſez de bonté pour vous intéreſſer à mon ſort! Et me priant d'expliquer ce que je ne lui avois annoncé qu'à demi, elle ne marqua pas la moindre alarme du deſſein où le grand-maître étoit de la renfermer dans un couvent: Laiſſez-moi le ſoin, me dit-elle, de me dérober à ſes pourſuites; je ne vous demande qu'une grâce avec celle que vous venez de m'accorder: c'eſt d'être ſix ſemaines ſans former d'engagement, & de me promettre qu'à la fin de ce terme vous recevrez ma viſite avec autant de bonté qu'aujourd'hui. Je ne fis pas difficulté de lui engager ma parole: elle me la fit répéter avec les plus fortes expreſſions; & me quittant ſans ajouter un ſeul mot, elle me laiſſa dans une parfaite incertitude du ſens de ſes diſcours & du motif de ſa viſite.

Comme j'étois ſincère en lui promettant de l'amitié, & que j'aurois reſſenti beaucoup de

chagrin de la voir entrer dans un couvent ſans inclination pour la retraite, je craignis qu'elle ne négligeât trop l'avis que je lui avois donné, & que le grand-maître ne la fît peut-être enlever plutôt qu'elle ne s'y attendoit. Un de mes gens à qui je donnai ordre de la ſuivre, pour la preſſer de ſe mettre en ſûreté, me rapporta qu'il l'avoit cherchée inutilement chez dona Clementia, & qu'ayant quitté cette maiſon le jour précédent, on ignoroit ce qu'elle étoit devenue. Cependant le haſard me fit apprendre peu de jours après qu'elle s'étoit retirée chez une de ſes parentes, & qu'elle s'y livroit à des opérations fort dangereuſes. Quelques incommodités, qui étoient le fruit de mes voyages de mer, me faiſoient employer pour ma guériſon un opérateur italien qui étoit arrivé depuis quelque tems à Malte. En me vantant ſon habileté, il me parla d'une cure extraordinaire qu'il avoit entrepriſe, & qu'il ſe flattoit de faire réuſſir heureuſement. C'étoit, me dit-il, celle d'une jeune fille que la petite vérole avoit défigurée, & dont il prétendoit rétablir la peau dans ſa première beauté. Je découvris, en le preſſant, que c'étoit Helena qui s'étoit abandonnée à ſes promeſſes. Dois-je le confeſſer ? cette obſtination à me plaire, fit aſſez d'impreſſion

fur mon cœur, pour réveiller une partie des sentimens que j'avois eus pour elle. Elle m'aime, disois-je ; eh ! quel autre bonheur ai-je attendu de l'amour que celui d'être aimé ? Ne suis-je pas trop heureux qu'elle estime assez mon cœur, pour le vouloir conserver au risque de sa vie ? car l'opérateur ne m'avoit pas caché qu'en répondant de lui rendre toute sa beauté si elle résistoit à la force de ses remèdes, il ne répondoit pas de sa vie si son tempérament se trouvoit plus foible que les secours qu'il vouloit employer. Comme il ne lui avoit pas déguisé le péril à elle-même, je fus attendri de sa résolution, jusqu'à mettre en balance si je ne devois pas lui épargner un danger où j'étois sûr que l'amour l'exposoit plus que la vanité de son sexe, & la reprendre dans l'état où elle étoit, pour lui marquer plus de tendresse & d'attachement que jamais. Mais l'affreuse image qui s'étoit gravée dans ma mémoire, s'y renouvela si vivement au premier pas que je fis pour suivre cette nouvelle idée, que sentant tous mes désirs éteints au même moment, je revins à l'indifférence qui avoit été depuis quelques semaines la disposition habituelle de mon cœur.

Perès ne sortit pas si heureusement du

même embarras. Son efpagnole, auffi emportée qu'on repréfente les femmes de fa nation, comptoit fur la démarche qu'elle avoit faite à la cour, & fe promettoit que le moindre avantage qu'elle en pût tirer, étoit de déshonorer Perès s'il refufoit abfolument de l'époufér. Les remords qu'Helena avoit marqués à leur retour, avoient affoibli fi peu fes défirs de vengeance, que ne voyant pas dans le grand-maître toute la diligence qu'elle avoit efpérée à les fatisfaire, elle étoit réfolue de le preffer par de nouvelles inftances, lorfque l'ordre de quitter Malte lui fut apporté par un sbirre. On lui accordoit huit jours pour les préparatifs de fon départ. La fureur dont elle fut faifie à cette nouvelle, n'empêcha point qu'elle ne gardât quelques mefures avec l'officier du grand-maître. Elle promit d'obéir: mais auffi humiliée qu'irritée d'un fuccès fi contraire à fes efpérances, elle réfolut, dès le premier moment, de fe faire juftice par fes mains; & le triomphe que fon amant obtenoit fur elle, fut une nouvelle raifon de haine qu'elle joignit à la chaleur de fon reffentiment. Perès, qui lui fouhaitoit au fond du cœur tout le bien qu'il ne fe croyoit plus propre à lui procurer, cherchà dès le foir même à la voir; & fon deffein étoit

bien moins de lui reprocher les accufations dont elle avoit tâché de nous noircir, que de concerter avec elle ce qu'il pouvoit faire pour la rendre tranquille & heureufe. Il la trouva feule; elle méditoit fa vengeance. Cependant le retour volontaire d'un homme qu'elle avoit aimé, fufpendit quelques momens fes tranfports. Elle fe donna le tems de l'écouter, & Perès m'a dit vingt fois que n'ayant remarqué dans fes yeux que des apparences de douceur, il avoit admiré combien les femmes font capables de prendre d'empire fur les plus furieux mouvemens de leur cœur, & avec quelle force elles favent déguifer les apparences. Clementia parut lui prêter une attention tranquille auffi long-tems qu'elle fut incertaine de ce qu'il venoit lui annoncer; elle l'engagea même à s'ouvrir entièrement, par diverfes demandes qu'elle lui fit avec la même modération. Mais à peine eut-elle entendu qu'il ne s'oppofoit point à l'ordre du grand-maître, & qu'il ne penfoit qu'à fe défaire d'elle en la comblant de bienfaits, que ne réfiftant plus à l'impétuofité de fa rage, elle fe jeta fur lui avec le dernier tranfport. Clementia étoit une femme de la plus haute taille, & d'une vigueur extraordinaire. Ayant furpris Perès par la vîteffe de fon mouvement,

elle le faifit à la gorge. Quelque vigoureux qu'il fût lui-même, elle le renverfa fi promptement de fa chaife, qu'ayant l'avantage de le tenir fous elle, il fe trouva tout-d'un coup fuffoqué jufqu'à perdre la refpiration. Elle s'en apperçut par le peu de réfiftance qu'il lui fit; & profitant de ce moment pour lui ôter fon épée, elle lui en appuya la pointe fur l'eftomac, en jurant d'un air furieux, qu'au moindre mouvement qu'elle lui verroit faire pour fe défendre, elle l'en perceroit fans pitié.

Cette fituation étoit embarraffante pour un des plus braves hommes du monde, qui n'avoit point de parti à choifir entre une mort inévitable, ou la honte, non-feulement de devoir la vie à une femme, mais de recevoir toutes les conditions auxquelles on voudroit la lui faire acheter. Il demeura immobile fous la pointe de fa propre épée, pour entendre du moins les loix qu'on penfoit à lui impofer. Clementia ne diminuant rien de fa fureur, lui demanda s'il étoit réfolu de l'abandonner. Il répondit indirectement, par des raifons prifes de la néceffité de fes affaires qui le rappeloient en Efpagne, & de la nature de leur engagement, qui n'avoit point été formé pour durer toujours. Il l'a donc été

pour me tromper, reprit la furieuſe Clementia? Eh bien! choiſis entre la mort qu'il dépend de moi de te donner, & les promeſſes que j'exige. Je veux que tu m'aimes toute ta vie. Si je ſuis forcée de quitter cette ville, je veux que tu la quittes avec moi. Afrique, Eſpagne, Italie, tout lieu du monde où je pourrai vivre avec toi, m'eſt égal, & je veux que tu prennes plaiſir à m'y voir. Voilà ce qu'il faut me jurer devant le ciel, ſi tu n'aimes mieux que je te perce le cœur.

Perès avoit eu le tems de partager ſon attention entre ce qu'il entendoit, & les moyens de ſe tirer d'embarras. Toutes ſes réflexions ne lui faiſant point trouver d'autre voie que celle de la ſoumiſſion, il prit le ſeul parti qu'il eût à prendre avec une femme. Il lui promit de l'aimer, & de la voir toujours avec plaiſir. Un ferment de cette nature auroit paru ridicule à toute autre qu'une femme paſſionnée: mais Clementia, trop ſatisfaite de l'entendre, ſentit tout d'un coup expirer ſa haine. Elle auroit embraſſé mille fois ſon amant, s'il ne lui étoit ſurvenu une autre idée qui faillit à détruire toutes ſes eſpérances. Dans le moment même qu'elle baiſſoit le bras pour abandonner l'épée, & que ſes regards déjà changés faiſoient croire à Perès qu'il étoit

étoit à la fin d'une si fâcheuse scène, elle reprit & l'épée & le même air de fureur pour lui imposer une nouvelle condition. Je veux, lui dit-elle encore, que pour confirmer tes sermens, tu viennes passer cette nuit avec moi. Perès, qui voyoit le péril moins pressant, ne put s'empêcher de rire de cette proposition; il y consentit plus sincèrement qu'aux premières. Junius étant arrivé heureusement pour le délivrer de son embarras, il n'eut rien de si pressant que de venir me raconter son aventure. Mais au milieu d'un récit qu'il ne put me faire d'un ton sérieux, il ne me cacha point qu'il sentoit quelque scrupule d'honneur sur ce serment qui lui avoit été arraché par la force. Quoiqu'en le prononçant il eût changé quelque chose aux termes de sa maîtresse, & qu'il pût se sauver à la faveur de l'équivoque, il ne faisoit point réflexion, sans honte, qu'il s'étoit mis dans la nécessité de recourir à de si misérables armes; & je le vis balancer s'il n'etoit pas plus digne de lui de s'en tenir au proverbe, qui traite tous les sermens amoureux d'illusion. Cette excuse ne le satisfaisant point encore, il prit enfin une résolution que je trouvai effectivement plus honorable, & qui me fut un nouveau témoignage de la générosité de son caractère. Ce fut

d'obtenir du grand-maître, sous prétexte que la saison n'étoit pas encore assez avancée pour les voyages de mer, que dona Clementia passât le reste de l'hiver à Malte. Son dessein étoit de se servir de cette faveur même, pour faire entendre à sa maîtresse que leur intrigue étant devenue publique, ils devoient renoncer à se voir jusqu'à leur départ ; & ne doutant point que l'absence n'eût son effet ordinaire sur le cœur d'une femme avec qui le hasard l'avoit plus lié que l'inclination, il se proposoit encore d'y joindre un autre secours, qui étoit d'engager le lieutenant de mon vaisseau, à qui il avoit remarqué quelque inclination pour elle, à la voir fréquemment. Cet officier, qui étoit un jeune maltois sans fortune, n'avoit point assez de délicatesse pour refuser d'en faire sa femme, lorsqu'il verroit joindre à ses charmes le présent que Perès étoit toujours disposé à lui accorder ; & Clementia, lorsqu'elle seroit un peu revenue de ses transports, ne pouvoit refuser sans folie un établissement qui réparoit tout le désordre de sa conduite, pour s'obstiner à suivre un amant avec la seule qualité de maîtresse. Je trouvai tant de vraisemblance & d'honnêteté dans ce plan, qu'il m'en fit former un de la même nature en faveur d'Helena.

J'avois à mon ſervice un Provençal de fort bonne mine, qui me tenoit lieu tout à la fois de valet de chambre & de maître d'hôtel; homme d'ailleurs qui ne manquoit ni d'eſprit, ni d'éducation. Je devois des récompenſes à ſon attachement. Ce n'étoit pas ravaler trop Helena, dont la mère n'étoit qu'une bourgeoiſe de Malte. Je réſolus, en les mariant, d'attacher à la vie de l'un & de l'autre les quatre mille francs que j'avois deſtinés à ma maîtreſſe, & je ne remis pas plus loin que le même jour à faire cette ouverture à mon valet; il la reçut comme ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux. Quoique je n'eſpéraſſe rien de l'entrepriſe de l'opérateur, le moindre changement ne pouvoit être qu'un avantage pour Helena, & ce n'étoit point à la beauté que mon valet s'attachoit. J'eus tant de ſatisfaction de ce projet, qu'entrant avec la même ardeur dans celui de Perès, je lui promis de ne rien épargner pour les faire réuſſir tous deux dans le même tems. Il eut la complaiſance de revoir Clementia la nuit ſuivante. La joie qu'elle en reſſentit, & les aſſurances qu'il lui donna que l'ordre du grand-maître ſeroit révoqué, la diſposèrent à ſe priver de ſes viſites. Perès ne manqua point de m'apporter le lendemain cette heu-

reuſe nouvelle ; nous crûmes notre liberté & notre repos bien établis.

Six ſemaines ſe paſsèrent avec beaucoup de tranquillité. Mon lieutenant, qui avoit accepté fort ardemment nos propoſitions, s'étoit attaché à voir Clementia, ſans lui avoir expliqué particulièrement ſes eſpérances. C'étoit le tems où l'opérateur avoit promis que les charmes d'Helena ſeroient réparés. Il lui avoit fait ſouffrir des tourmens inexprimables, qui n'avoient abouti qu'à lui ajouter quelques degrés de laideur : auſſi ſe rendit-elle juſtice. A peine eut-elle appris de ſon miroir qu'elle avoit été trompée par de fauſſes eſpérances, que nous épargnant à tous deux la viſite dont nous étions convenus, elle prit le parti de m'écrire. Sa lettre étoit un modèle de raiſon & de modeſtie. Elle déploroit le malheur qui m'avoit ſéparé d'elle ; mais confeſſant qu'elle n'étoit plus propre à inſpirer de l'amour, & qu'il lui convenoit encore moins d'y abandonner ſon cœur, elle me prioit, non de lui accorder la penſion que je lui avois offerte, mais de la mettre en état d'entrer dans les vues du grand-maître qui avoit paru ſouhaiter qu'elle ſe retirât dans un couvent. Cette douceur fit aſſez d'impreſſion ſur moi, pour renouveler encore une fois toutes les anciennes traces de

ma passion. Mais ce terrible visage, qui m'avoit guéri malgré moi, revint encore à ma mémoire, & me rendit aussi-tôt le même service.

Cependant n'en étant pas moins attaché à mon projet, & ne prenant même la résolution d'Helena que pour le dernier effet de son désespoir, je me hâtai de lui répondre que je la priois de ne rien précipiter, & que j'avois sur elle des vues qui convenoient mieux à son honneur. Je ne sais de quoi elle se flatta, mais elle promit d'attendre tranquillement mes ordres. Les informations qu'elle eut la curiosité de prendre en même tems sur la situation de Clementia, lui firent naître l'envie de la revoir. J'ignorois, & Perès ne savoit pas mieux que moi, ce qui avoit causé leur séparation. Nous apprîmes bientôt néanmoins par mon valet de chambre, à qui je permis de voir assidument Helena, & qui, dans l'opinion où elle étoit qu'il la voyoit de ma part, en étoit reçu avec beaucoup d'honnêteté & de complaisance, qu'elle n'avoit point eu d'autre raison que l'emportement continuel où elle voyoit sa compagne, & que le remords de leurs accusations. Mais les nouvelles idées dont elles trouvoient de la douceur à s'entretenir, ayant servi à rétablir leur amitié & leur commerce, elles se communi-

quèrent leurs espérances, & elles recommencèrent à se conduire par des délibérations communes. Comme mon lieutenant les voyoit avec beaucoup d'assiduité, & que mon valet, ou, pour lui donner un meilleur nom, que mon maître d'hôtel ne leur faisoit pas moins assidument sa cour, il fut impossible que dans des entretiens continuels ils ne s'ouvrissent point sur les sentimens de leur cœur. Il arriva aux deux amans de faire trop éclater leurs prétentions, & l'appui même qu'ils avoient dans la faveur de Perès & dans la mienne. Clementia ne s'y trompa point : elle déguisa ses idées; & ne craignant rien sur le champ de la pénétration d'Helena, elle remit à lui expliquer plus tranquillement sa découverte.

La fierté, car après l'idée que j'ai donnée de Clementia, je n'attribuerai point ses fureurs à l'amour, l'idée qu'elle se fit des motifs de son amant, dans un projet où elle crut reconnoître moins d'indifférence que de mépris; enfin mille réflexions noires & funestes qui furent augmentées par la comparaison de ce qu'elle venoit d'entendre avec toute la conduite de Perès, la firent passer tout d'un coup de la tranquillité où elle étoit, à de nouveaux transports de fureur. Elle s'efforça de les inspirer à Helena. Ce ne pouvoit être par

es mêmes raiſons, qu'elles ſe croyoient offenſées. Mon lieutenant n'étoit point un homme dont Clementia pût rougir de ſe voir recherchée : auſſi conçut-elle moins de haine contre lui que contre Perès ; mais pour faire entrer Helena dans ſon reſſentiment, elle lui repréſenta combien je devois la mépriſer, pour lui avoir vanté comme un bonheur de devenir la femme de mon valet. N'étoit-elle pas fille d'un homme de qualité, & la bénédiction du mariage changeoit-elle rien à la nobleſſe naturelle du ſang ? Elle lui fit tant de honte du ſort auquel je la deſtinois, que lui ayant communiqué une partie de ſa fureur, elle la diſpoſa à recevoir toutes ſes impreſſions, & à ne ſe conduire que par ſes conſeils. Le premier deſſein qu'elles formèrent enſemble fut de marquer par quelque inſulte éclatante le mépris qu'elles faiſoient de leurs nouveaux amans. La comparaiſon qu'elles faiſoient d'eux à nous, leur en avoit fait prendre une idée trop déſavantageuſe ; & les regardant comme des gens ſur qui l'égalité où elles avoient vécu avec nous, leur donnoit une eſpèce d'empire, elles ne ſe crurent point obligées à garder beaucoup de meſures pour les humilier : mais un peu de prudence leur auroit fait prendre du moins de meilleures précautions pour leur propre ſûreté.

Dès le lendemain, ayant prié Junius de se trouver chez elles dans le tems qu'elles étoient accoutumées de les recevoir, elles commencèrent avec eux par des airs de hauteur qui ne furent pas compris d'abord par deux amans timides & respectueux, mais qui firent enfin ouvrir les yeux à mon lieutenant. L'amour n'avoit point éteint sa fierté. Quoiqu'il n'eût pas fait difficulté de vivre familièrement avec mon maître d'hôtel, sur lequel il connoissoit mes vues, il fut si piqué de se voir mettre avec lui sur le même rang, par quelques discours où Clementia sembloit confondre leur témérité & leurs conditions, qu'il abandonna aussi-tôt le ton de la galanterie pour se défendre avec beaucoup de fermeté. Elle n'attendoit que ce prétexte pour l'insulter plus ouvertement. Elle implora le secours de Junius contre des insolens qui abusoient de la faveur de leurs maîtres; & quelques gens qu'elle avoit apostés, & qui accoururent à ses cris, entreprirent de chasser les deux amans avec une indigne violence. Mon lieutenant perdit toute la considération qu'il devoit au sexe de Clementia. Le désespoir qu'il ressentit de se voir traité avec ce mépris, par une femme à qui il croyoit faire un sacrifice considérable en l'épousant, lui fit tourner sa ven-

geance contre elle-même. Il avoit été forcé de mettre l'épée à la main pour se défendre; & le seul usage qu'un aveugle emportement lui en fit faire, fut pour en porter un coup mortel à la malheureuse Clementia. Junius songea moins à la venger, qu'à s'opposer à l'augmentation du désordre; & trois ou quatre suppôts sur lesquels elle avoit beaucoup compté, n'osèrent rien entreprendre contre un officier qui ne paroissoit pas disposé à leur céder facilement l'avantage. Tous leurs soins se réunirent autour d'elle, tandis que le lieutenant & le maître d'hôtel ne pensèrent qu'à s'éloigner.

Ils vinrent néanmoins me rendre compte aussi-tôt de ce malheureux évènement. Un succès si humiliant les avoit guéris tous deux de leur passion; & leur empressement fut bien moins de me faire des excuses, que de me demander la liberté de mépriser & de haïr deux femmes qui avoient eu si peu de reconnoissance pour leur attachement. Au milieu de leur récit, je crus distinguer que l'amant d'Helena étoit le moins irrité, & qu'il doutoit encore des sentimens de sa maîtresse, parce que c'étoit Clementia qui en avoit été l'unique interprète.

Cependant Perès n'apprit point le malheur

de cette femme ſans y prendre un vif intérêt; il ſe hâta de la voir. Elle étoit dans un état où l'on n'eſperoit plus rien de ſa vie. Elle parut ſe ranimer néanmoins à la vue de celui qu'elle regardoit comme le premier auteur de ſes peines ; & ſes dernières paroles furent des imprécations contre lui. Il eut aſſez de générosité pour s'en affliger. Je l'avois ſuivi preſque au même moment ; de ſorte que je fus témoin de cette triſte entrevue, ſans que mes exhortations & mes inſtances fuſſent capables d'en adoucir l'horreur. Helena n'avoit pas quitté ſa compagne. Je lui adreſſai un diſcours touchant, où lui remettant devant les yeux ſes véritables intérêts, je lui propoſai ſans détour de recevoir la main de mon maître d'hôtel, avec les avantages que je voulois attacher à cet engagement. Elle ne me répondit que par des larmes, qui furent ſuivies d'une prière à laquelle je m'attendois peu. Puiſque mon inclination, me dit-elle, me portoit encore à la traiter avec bonté, elle me demandoit la grâce de lui laiſſer paſſer auprès de moi le reſte de ſa vie. J'avois une maiſon montée, où les ſoins d'une femme attachée à mes intérêts par la reconnoiſſance & par l'amour pouvoient m'être de quelque utilité. Elle me conjuroit d'accepter les ſiens, & je ne devois plus être arrêté

par les égards de la bienséance, lorsque le changement de son visage étoit un préservatif si certain contre le scandale. Je lui représentai inutilement qu'elle pouvoit être plus heureuse par les voies que je lui avois offertes; & la trouvant obstinée à me répéter la même prière, je fus si touché de son attachement, qu'en lui accordant ce qu'elle me demandoit de si bonne grâce, j'oubliai la difformité de son visage, pour l'embrasser avec toute la tendresse de mon cœur.

Je me trouvois libre par un soin si particulier de la fortune à m'affranchir de tous les obstacles, que mon premier désir fut de me livrer désormais sans partage aux glorieux devoirs de ma profession. Je ne me croyois pas séparé de Perès aussi long-tems que je ne l'aurois pas remis en Espagne; & la résolution où il étoit d'y retourner, ne diminuoit pas le zèle qu'il avoit pour les préparatifs d'une glorieuse campagne. Mon vaisseau se trouva mieux équipé que jamais au premier vent qui devint favorable à notre départ. Nous quittâmes Malte avec l'applaudissement du grand-maître, qui n'avoit pas ignoré le dénouement de nos aventures. Nos voiles furent tournées vers Messine, où nous devions joindre le corsaire Lirno pour conduire directement Perès en

Eſpagne. Mais par la fatalité qui m'a toujours fait acheter la gloire trop cher, nous n'eûmes pas plutôt perdu de vue la côte, qu'un vent plus impétueux que je n'en avois jamais vu ſur cette mer, nous jeta vers la pointe du royaume de Naples. Nous aurions compté pour rien le déſordre qu'il cauſa dans le vaiſſeau, s'il ne nous étoit pas reſté d'autre ſoin que de le réparer. Mais en croyant nous mettre à couvert dans une rade déſerte que nous avions gagnée avec beaucoup de difficultés, nous nous jetâmes imprudemment au milieu de trois corſaires qui avoient cherché le même abri. Quoique nous fuſſions en état de leur réſiſter par le courage & par le nombre, nous avions été ſi maltraités par la tempête, que nous avions tout à craindre d'une attaque ſi imprévue; & le mouvement que nous vîmes faire à nos ennemis, nous annonça tout-à-coup l'eſpérance qu'ils avoient de profiter de notre malheur. Cependant la violence du vent nous permettant auſſi peu de reculer que notre courage, nous ne fîmes pas une contenance moins ferme. Notre artillerie, qui étoit beaucoup plus forte que celle des trois corſaires enſemble, nous ſervit ſi heureuſement, que nous en coulâmes un à fond dès la première bordée. Les deux autres parvinrent à

nous accrocher des deux côtés. Mais ce partage nous effraya d'autant moins, qu'ayant aſſez de monde pour faire face à l'un & à l'autre, c'étoit un avantage pour nous, dans le mauvais état de notre manœuvre, de pouvoir joindre nos ennemis de ſi près. Auſſi leur valeur ne réſiſta-t-elle pas long-tems à la nôtre; nous en tuâmes une partie, & le reſte ne tarda point à ſe rendre.

Une proie ſi vile n'ajoutoit rien à nos richeſſes: mais c'étoit commencer ſi glorieuſement la campagne, qu'au lieu de nous radouber dans quelque port du royaume de Naples, nous réſolûmes de retourner à Malte, où nous nous flattions de rentrer comme en triomphe. La mer nous parut bientôt aſſez tranquille, pour ne rien craindre de l'état où nous étions. Nous la traverſâmes en effet ſans péril, & notre retour ſurprit tout le monde. La première nouvelle que j'appris au port, fut que le marquis de Leniati, arrivé depuis deux jours avec la mère d'Helena, avoit porté ſes accuſations au grand-maître pour l'enlèvement de ſa fille, & que la cour n'ayant pu rejeter les inſtances d'un homme de cette conſidération, avoit pris le parti de recevoir ſes plaintes. Helena, à qui j'avois laiſſé le ſoin de ma maiſon, s'étoit vue forcée de retourner ſous

la conduite de sa mère ; & l'on me parla si sérieusement de cette affaire, que je délibérai avec Perès, si ma sûreté ne demandoit pas que je m'éloignasse de l'île. Cependant, outre le mauvais état de mon vaisseau, il me fit considérer qu'une fuite si peu mesurée donneroit trop d'avantage à mes accusateurs, & que la faveur du grand-maître s'étant déjà déclarée pour moi, je devois craindre peu qu'il me l'ôtât, pour l'accorder à une femme telle que la Rovini, dont il étoit à présumer que Leniati n'avoit suivi que les impressions. En effet, j'appris dès le même jour, par un billet d'Helena, quelle étoit la source de cette entreprise. Poussée par les conseils de la malheureuse Clementia, elle avoit écrit à sa mère pour se plaindre de mes injustices, & ses plaintes avoient été si touchantes, que la Rovini avoit engagé le marquis par ses larmes à se rendre ouvertement son défenseur. Mais Helena m'assuroit que, loin de se joindre à eux pour me chagriner, elle alloit chercher l'occasion de se dérober à leur vigilance continuelle, résolue de s'aller jeter aux pieds du grand-maître pour s'opposer à leurs accusations, & pour obtenir la liberté d'exercer l'emploi que je lui avois confié dans ma maison.

C'étoit une autre extrêmité, qui pouvoit entraîner de nouveaux embarras. Je pris le parti de me présenter au grand-maître, qui ne me parut pas peu troublé de la néceſſité où il étoit d'écouter Leniati. Sans compter le ſcandale d'une affaire ſi éclatante, il craignoit de ſe voir forcé de me traiter en juge, & la rigueur ne s'accordoit point avec les ſentimens qu'il avoit conçus pour moi. Après m'avoir fait enviſager les ſuites qu'il appréhendoit de ne pouvoir empêcher, il me dit que ne ſuppoſant à la Rovini que l'envie d'obtenir quelques dédommagemens pécuniaires, il me conſeilloit d'aller au-devant de ſes déſirs, en lui offrant plus qu'elle ne pouvoit prétendre. Ce moyen, que je goûtai auſſi-tôt, demandoit une eſpèce de négociation, dont je voulois charger Perès; mais le grand-maître fut d'avis que, pour étouffer plus promptement le ſcandale & les plaintes, je devois joindre la politeſſe à mes offres, en faiſant prier Leniati & ſa maîtreſſe de recevoir ma viſite : j'y conſentis d'autant plus volontiers, que je m'acquérois de nouveaux droits ſur ſa protection, en me conduiſant par ſes conſeils. Je fis avertir auſſi-tôt la Rovini de l'intention où j'étois d'entrer dans toutes ſes vues, & du deſſein que j'avois de la voir.

ſans affectation vers la porte, je méditois le nouveau tour que cet incident m'obligeoit de donner à mes offres. Je fus arrêté par un cinquième ſpadaſſin, qui faiſoit la garde dehors, pour empêcher apparemment que je ne puſſe m'échapper. Quoique je ne penſaſſe point à ſortir ſans avoir expliqué le ſujet de ma viſite, il ſe préſenta bruſquement à ma rencontre, & il m'avertit qu'on ne quittoit point des femmes qu'on avoit offenſées, ſans leur faire une juſte réparation. Le ton dont elle m'étoit demandée me l'auroit fait alors, regarder comme une baſſeſſe. Le nombre de mes ennemis ne refroidit point l'ardeur qui m'enflamma le ſang tout-à-coup; & ne pouvant m'imaginer d'ailleurs que cinq hommes qui portoient une épée, ne fuſſent que de vils aſſaſſins, je fis face avec beaucoup de fierté. Je commençois à me plaindre d'un procédé qui répondoit ſi mal aux vues qui m'avoient amené; & je demandois à la Rovini quel étoit ſon deſſein, en appelant à notre entretien une troupe de gens que je ne connoiſſois pas, lorſque l'un d'eux paſſant derrière moi, s'approcha de la porte pour la fermer. Helena, qui s'en apperçut, m'avertit par un cri de me défier de la trahiſon. J'eus le tems de porter la main ſur mon épée; & ce ſeul mouvement, que j'accompagnai d'un regard,

terrible, arrêta le perfide qui s'étoit approché. Cependant la Rovini, furieusement irritée contre sa fille, ne cessoit de l'accabler d'injures & de coups, tandis qu'un de ses suppôts reprochant leur lâcheté à ses compagnons, fit mine de s'avancer vers moi. Tant de lenteur & d'incertitude m'ayant fait connoître que j'avois affaire à des ennemis peu redoutables, je pris un ton qui auroit peut-être été une nouvelle imprudence, s'ils avoient été capables de me faire partager seulement le péril. Mon épée, sur laquelle j'avois toujours la main, sembloit les tenir en respect; & j'eus le tems de faire un reproche amer à la Rovini de l'indigne traitement qu'elle faisoit à sa fille. On entendit dans cet intervalle la voix de Leniati, qui montoit accompagné de quelqu'un. Ce fut comme un signal pour mes cinq adversaires, qui, tirant aussi-tôt l'épée, formèrent un demi-cercle autour de moi, sans m'approcher néanmoins à la longueur de leurs armes. Je commençai à croire qu'il ne me restoit plus qu'à vendre ma vie le plus cher qu'il me seroit possible; & j'étois prêt même à prévenir mes ennemis, en leur portant les premiers coups, lorsqu'avec Leniati, qui avoit doublé le pas sur quelque bruit qu'il entendoit, je vis paroître Perès. Etant le premier qu'ils apperçurent tous deux, ils furent étrangement

ſurpris de me voir l'épée à la main : mais l'y ayant miſe eux-mêmes, ſans rien comprendre aux plaintes que je leur fis du péril où j'étois, Leniati, qui jeta les yeux ſur mes aſſaſſins, donna toutes les marques d'un extrême étonnement. Eh! qui vous amène ici, miſérables, leur dit-il, d'un air impérieux? quel eſt le deſſein de ce déguiſement, & de cet horrible complot? L'un d'eux répondit timidement qu'il ne l'ignoroit pas. Comment, je ne l'ignore point, répondit-il, d'un ton furieux? ſortez, infames; & fondant ſur eux à grands coups du plat de ſon épée, il les fit deſcendre avec précipitation.

Ce ſont mes gens, me dit-il, en ſe tournant vers moi, qui ſe ſont armés & traveſtis pour quelque deſſein que j'ignore : mais nous l'apprendrons de vous, madame, continua-t-il, en s'adreſſant à la Rovini; & je ſouhaite de ne pas vous trouver auſſi coupable que je le ſoupçonne. Elle demeura ſans réponſe, & dans un embarras qui redoubla la colère de Leniati. Je pris ce moment pour lui déclarer dans quelles intentions j'étois venu; il les ſavoit déja de Perès, & c'étoit le deſſein de ſe prêter à notre réconciliation qui l'avoit amené : mais lorſque j'eus ajouté qu'après l'avoir fait avertir de ma viſite, & lui en avoir fait marquer l'heure,

j'avois été surpris de me voir assiégé chez elle par une troupe d'assassins, à qui il n'avoit manqué que le courage pour m'ôter la vie, il s'emporta jusqu'à tourner contr'elle la pointe de son épée; & cédant enfin aux efforts que nous fîmes pour l'arrêter, il me promit de ne la laisser vivre, qu'à condition de nous révéler le secret d'une affreuse entreprise, où l'honneur lui faisoit craindre qu'on ne l'accusât d'avoir trempé.

Elle ne versoit pas une larme, & le sentiment qui lui fit garder le silence, n'étoit qu'un transport de la plus noire fureur. Forcée néanmoins par les menaces du marquis : Quoi ? lui dit-elle, je n'arracherai pas la vie par mille morts au ravisseur de ma fille, à celui qui l'a rendue telle que je la vois, telle que mes yeux mêmes ont eu peine à reconnoître ? Est-ce à vous à prendre parti contr'elle & contre moi ? Oui, continua-t-elle avec la même furie, j'ai voulu le faire tuer à mes yeux; mais ce n'auroit été qu'après lui avoir arraché des promesses bien supérieures à ses offres, & les lui avoir fait signer le poignard sur la gorge. Votre arrivée sauvera son bien, qui étoit le moindre objet de ma vengeance; mais qu'il se garde de moi, s'il veut sauver sa vie. Je fus peu touché d'une menace, que je

ne pris que pour un accès de fureur : mais Leniati, fort confus d'une aventure dont il prévoyoit que la honte le suivroit à Naples, s'efforçoit de me faire étouffer mes plaintes par ses justifications & ses excuses. Il me raconta comment il s'étoit laissé engager à venir demander justice au grand-maître, du tort que j'avois fait à sa fille. Etant retombé dans l'habitude de vivre avec la Rovini, il avoit eu peu d'inquiétude pour Helena, aussi longtems qu'il m'avoit su passionné pour elle; & lorsqu'elle avoit renoncé volontairement à s'établir par le mariage, il avoit conçu que ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux, étoit de vivre avec un amant dont elle étoit adorée. Mais apprenant ensuite par une lettre de sa main, que non seulement je l'avois abandonnée, mais que je la traitois avec un mépris & une dureté insupportables, il n'avoit pu résister à la tendresse paternelle, & aux sollicitations de la Rovini. Cependant il avoit ressenti une autre surprise, en arrivant à Malte, de la trouver établie dans ma maison, & fort satisfaite en apparence de son sort. Il auroit encore penché à l'y laisser en liberté, si le ressentiment de la Rovini, qui avoit redoublé, en voyant sur le visage de sa fille les traces d'une cruelle maladie, ne l'eût comme

forcée de s'adresser au grand-maître. Il n'avoit pas compté néanmoins, ajouta-t-il, que la trahison & l'assassinat dussent être employés, & bien moins encore qu'on osât suborner ses propres domestiques.

La résolution qu'il prit en jetant sur la Rovini un regard méprisant, fut de demander à Helena, qui ne cessoit point de verser des larmes, pour quel parti son cœur se déclaroit. Il lui jura qu'elle auroit la liberté de le suivre, & qu'elle n'avoit rien à craindre de sa mère. Cette tendre fille leva les yeux sur moi, comme pour chercher dans les miens ce que je lui permettois de répondre. Je ne sais si la compassion & la reconnoissance mirent quelqu'air de douceur sur mon visage; mais le prenant pour un signe que ses désirs étoient entendus, elle accourut vers moi les bras ouverts, & elle saisit ma main, pour marquer à son père de quoi elle faisoit son partage. Il se tourna vers moi: J'entends ce langage, me dit il; & si vous êtes toujours disposé à prendre soin d'elle, je l'abandonne à votre générosité. Qu'elle retourne chez vous dès ce moment. Helena n'attendit point que cette permission fût répétée. Elle se disposoit à prendre le chemin de ma maison, après avoir adressé quelques remercîmens au marquis & à sa mère: mais celle-ci, plus furieuse

que jamais, s'élança ſur elle pour la retenir. On ne m'arrachera point ma fille, s'écria-t-elle d'un ton terrible; & toi, reprit-elle, en s'adreſſant au marquis, toi qui t'attribues le droit de diſpoſer d'elle, apprends que tu n'as que celui que j'ai voulu te donner ſur elle & ſur moi, & qu'une miſérable penſion, que je rougis d'avoir acceptée, ne me rendra jamais ton eſclave. Piqué de ce reproche, qui n'étoit pas tout-à-fait ſans juſtice, Leniati lui répondit d'un ton bruſque, qu'il rougiſſoit lui-même d'avoir eu trop de bonté pour elle; & cette nouvelle ſcène alloit devenir plus terrible que celle dont nous ſortions, lorſque le ciel m'inſpira une penſée qui calma tout d'un coup l'orage. Aimez-vous aſſez votre fille, dis-je à la Rovini, pour ſouhaiter de vivre avec elle? Je vous offre, comme à elle, une retraite dans ma maiſon : vous vous ſouvenez que c'étoit mon ancien projet; mes diſpoſitions n'ont pas changé. Elle m'interrompit : J'accepte vos offres, me dit-elle, moins pour le plaiſir de vivre avec ma fille, que pour rompre tout commerce avec ce monſtre. Elle parloit de Leniati, qui ne fit que ſourire de cet emportement. Loin de s'oppoſer à ma propoſition, il trouva que c'étoit ce qui pouvoit arriver de plus heureux pour elles & pour moi-même.

J'aurois pu lui repréſenter que l'honneur ne m'en faiſoit pas une loi plus qu'à lui, & que nos devoirs étoient à-peu-près les mêmes : mais l'envie de terminer une affaire qui me chagrinoit, & l'utilité même que je pouvois tirer, dans mon abſence, de deux femmes dont les intérêts deviendroient communs avec les miens, me fit recevoir ſon conſentement & celui de la Rovini, comme une faveur.

Le bruit de ce traité s'étant auſſi-tôt répandu, le grand-maître en fut ſi ſatisfait, qu'il en prit occaſion de faire publiquement mon éloge. Toutes les erreurs de ma jeuneſſe ſe trouvèrent ainſi réparées par un ſacrifice, qui en étoit comme l'expiation. Les commandeurs les plus vieux & les plus rigides m'accablèrent de careſſes ; ils tirèrent un heureux préſage de la victoire que j'avois remportée ſur moi-même : & mon départ, qui ne fut différé que juſqu'au rétabliſſement de mon vaiſſeau, fut accompagné des félicitations & des vœux de toute la cour.

Ce ne fut pas ſans eſſuyer encore quelques diſgrâces de la mer & du vent, que je gagnai Meſſine. Perès admirant que je n'euſſe jamais entrepris de navigation où je n'euſſe été maltraité par quelque tempête, m'exhortoit à me repoſer du ſoin de le conduire en Eſpagne,

ſur Lirno, qui nous attendoit dans ce port, & à renoncer à la mer, où j'avois acquis, me dit-il, aſſez de gloire, pour me borner aux occupations tranquilles de la cour : mais je n'avois plus dans le cœur de ſentiment plus vif que celui de l'amitié. Que ne devois-je point à un ami ſi généreux & ſi fidelle ? Le plus ardent de mes déſirs auroit été de paſſer le reſte de mes jours avec lui ; & lorſque la néceſſité de nos intérêts nous forçoit de nous ſéparer, je comptois pour un bonheur précieux, tous les momens où je pouvois vivre encore avec lui. Je jurai de ne le pas quitter, que je ne l'euſſe remis dans le ſein de ſa famille. Ainſi, changeant l'ancien projet de m'arrêter au premier port d'Eſpagne, je réſolus de l'accompagner à Madrid, & de-là juſqu'en Galice. L'eſcorte de Lirno nous étoit peu néceſſaire dans un tems où la France avoit ſur nos mers une flotte puiſſante, qui reſſerroit tous les afriquains dans leurs ports. Cependant il nous preſſa de ſi bonne grâce de lui accorder la liberté de nous ſuivre, que nous conſentîmes à faire le voyage avec lui.

Notre navigation ne fut interrompue par aucun obſtacle juſqu'à la hauteur de Minorque, où nous nous regardions déjà comme dans une mer qui appartenoit à l'Eſpagne.

Lirno, qui montoit un vaiſſeau fort léger; étoit ſouvent aſſez loin devant nous; & notre deſſein étant d'aller prendre terre à Cadix, il fut pouſſé par un vent ſi favorable, au paſſage du détroit, que nous le perdîmes de vue. Le haſard lui fit rencontrer un navire eſpagnol qui revenoit richement chargé; & par la pénétration qui ne manque jamais aux corſaires, il reconnut l'importance de cette proie. La qualité d'eſpagnol dans Perès ne lui parut point un motif aſſez fort pour lui faire épargner ſa nation. Il ſe laiſſa emporter par ſon avidité pour le butin; & dans un combat qui dura moins d'un quart d'heure, il ſe rendit maître du vaiſſeau & de plus de cent mille piaſtres qui compoſoient une partie de ſa charge. Cependant à peine fut-il revenu d'un mouvement de chaleur auquel il étoit peut être redevable de ſa victoire, qu'il ſentit l'indécence qu'il y auroit à rejoindre Perès avec la dépouille d'un vaiſſeau de ſa nation. Il n'y en avoit pas moins à nous quitter ſans nous avertir de ſa retraite; & la diſpoſition du lieu ne lui permettoit point d'ailleurs de paſſer ſi près de nous avec ſa proie ſans être reconnu. Il prit une réſolution où il entroit moins de prudence que de hardieſſe. Ce fut de rendre la liberté au vaiſſeau qu'il avoit pris, après

avoir fait tranſporter dans le ſien tout ce qu'il y trouva de richeſſes, & s'être aſſuré ſeulement par les queſtions qu'il fit au capitaine, que le terme de ſa route étoit un port d'Andalouſie. Enſuite, modérant ſa courſe, comme s'il n'eût penſé qu'à nous attendre pour entrer dans Cadix avec nous, il nous diſſimula ſi adroitement ſon aventure, que nous n'en conçûmes pas le moindre ſoupçon. Notre route s'acheva heureuſement; & Lirno, ſûr de la diſcrétion de ſes gens par le ſoin qu'il avoit eu de partager avec eux ſon butin, ſe préſenta au port avec une audace digne de ſa profeſſion.

La difficulté ne fut pas d'y être reçu, parce qu'ayant compté de le joindre à Meſſine pour croiſer avec lui contre les turcs, j'avois eu la précaution de me munir de l'aveu du grand-maître pour deux vaiſſeaux qui paroiſſoient également ſoumis à mes ordres : mais quelque confiance que Lirno pût prendre à la fidélité de ſon équipage, il ne jugea point à propos d'abandonner ſon bord pour nous ſuivre ; & ſurpris même de me voir diſpoſé à quitter le mien pour accompagner Perès, il me déclara que tout ce qu'il pouvoit faire pour me marquer ſon attachement, étoit d'attendre mon retour dans le port de Çadix. Je me ſéparai de lui

avec l'opinion que j'avois toujours eue de son caractère, & la promesse de n'être pas long-tems à le rejoindre. Perès, qui s'étoit d'abord proposé d'aller droit à Madrid, changea ce dessein dans celui de commencer par la visite de ses terres. Il n'étoit pas fâché de me faire prendre une idée de sa grandeur; & les assurances qu'il avoit reçues du roi de Maroc, lui garantissoient qu'il y pouvoit paroître en sûreté.

Nous arrivâmes dans un château qui représentoit fort bien la noblesse d'une des plus anciennes maisons d'Espagne. Perès y fut reçu comme un maître chéri, dont on croyoit depuis long-tems la mort certaine, & qu'on ne put revoir qu'avec des transports de surprise & de joie. Il dépêcha aussi-tôt à Madrid, pour faire pressentir les dispositions de la cour, & la réponse qu'il en reçut surpassa ses espérances. On y conservoit si fidellement la mémoire de ses services, qu'il fut invité à s'y rendre par ceux mêmes qui avoient eu le plus de part à sa disgrâce. Je me fis un plaisir de le suivre, pour être témoin des honneurs qu'on lui destinoit. A peine passâmes-nous huit jours dans ses terres; & nous étant rendus à Madrid, il y fut comblé des bienfaits du roi presque en arrivant. J'avois part aux caresses qu'il recevoit; & toujours attentif

aux plus tendres égards de l'amitié, il n'auroit pas goûté un plaisir s'il ne l'eût partagé avec moi. Mais Perès ne devoit pas jouir long-tems des faveurs de sa fortune, & j'étois destiné à recevoir en Espagne le plus mortel chagrin que j'aie essuié dans toute ma vie.

Au milieu des plus hautes espérances & dans la possession de mille avantages qui avoient déjà commencé à les remplir, on pressa Perès de se fixer par le mariage. Il y marqua d'autant plus de penchant, que m'ayant entendu parler plusieurs fois de mon départ, il crut que le plaisir d'assister à ses noces seroit un engagement qui me retiendroit plus longtems à Madrid. Ceux qui lui avoient proposé de se marier s'empresserent pour lui trouver un parti digne de lui. On lui en offrit plusieurs, qui firent balancer pendant quelque tems son choix. Enfin le même sort qui l'avoit poursuivi si long-tems, le fit tomber sur ce qu'il y avoit de plus odieux en Espagne. La beauté, la naissance & la fortune sembloient réunies néanmoins dans l'objet auquel il s'attacha ; & quoiqu'il fût lui-même au-dessus de la jeunesse, étant aussi distingué par les avantages extérieurs de la figure, que par le mérite & la réputation, il n'y eut personne à la cour qui n'applaudît à l'union de

deux cœurs qui paroiſſoient dignes l'un de l'autre. Il devint aſſidu auprès de ſa maîtreſſe ; & la gravité de ſon caractère le fit excepter des loix qu'on impoſe en Eſpagne aux amans dont la ſageſſe & la retenue ſont ſuſpectes. Je me trouvai lié par conſéquent avec l'objet de ſa tendreſſe, car il n'auroit pas fait un pas ſans me preſſer de l'accompagner. Mon rôle dans leurs entretiens étoit celui d'un ami qui ſait le monde, & qui a l'expérience de l'amour. Je leur laiſſois toute la liberté dont ils avoient beſoin pour ſe communiquer leurs tendres ſentimens ; & ſi j'étois ſouvent appelé à la participation de ces myſtères par ſa maîtreſſe ou par lui-même, je n'abuſois jamais d'une faveur dont je ne me croyois redevable qu'à leur amitié. Cependant les conditions du mariage ayant été réglées, on en diſpoſoit déjà les préparatifs, & le jour étoit fixé pour la célébration. Perès paroiſſoit charmé de ſon choix ; ſa maîtreſſe ſembloit l'être du ſien. J'applaudiſſois aux apparences de leur tendreſſe, & je les félicitois ſouvent d'une ſi heureuſe union. Enfin la veille du jour marqué pour la fête, je fus prié par un billet de la jeune eſpagnole de me rendre chez elle ; & l'heure qu'elle me marquoit, étoit celle où l'on voit le moins de monde en Eſpagne. Il étoit naturel de m'ima-

giner qu'elle m'appeloit avec la participation de mon ami. J'avois dîné avec lui ; quoiqu'elle me recommandât beaucoup de discrétion, je ne pus croire que cette précaution le regardât, & je lui communiquai aussi-tôt le billet que j'avois reçu. Allez, me dit-il ; c'est quelque idée galante qu'elle veut vous proposer pour embellir la fête. Je la trouvai seule, & les mesures que ses gens gardèrent pour m'introduire, s'accordèrent fort bien avec le secret qu'elle m'avoit demandé. Enfin m'ayant reçu d'un air embarrassé, elle parut chercher quelque tems ses expressions. Votre ami, me dit-elle, est l'homme du monde pour qui j'ai le plus d'estime : mais je suis sans tendresse pour lui ; & s'il m'étoit permis de suivre le penchant de mon cœur, je connois quelqu'un à qui je le donnerois tout entier. J'allois lui répondre que le plus solide fondement du mariage est l'estime, & que la tendresse ne tarde guères à la suivre. Elle m'interrompit dès le premier mot : Non, non, reprit-elle, je n'irai jamais plus loin que ce sentiment ; mais s'il est impossible que vous ne vous en soyez point apperçu, si vous avez compris par mes attentions & mes regards, que c'est vous seul qui pouvez faire mon bonheur, & que votre profession est un mortel obstacle qui m'a forcée d'étouffer mon

penchant ; enfin si vous êtes persuadé que je vous aime, vous ne serez pas étonné qu'avant de me livrer à votre ami, je souhaite de vous voir, une fois du moins, tel que j'aurois désiré de vous obtenir pour tout le reste de ma vie. Elle me fit entendre alors que, n'ayant plus que la nuit suivante dont elle pût disposer, elle étoit résolue de m'abandonner les prémices de ses charmes, & de satisfaire des désirs auxquels son état l'obligeroit le lendemain de renoncer. Et profitant du silence où l'excès de mon étonnement m'avoit jeté, elle me garantit que les mesures qu'elle avoit prises, éloigneroient toutes les défiances de Perès, & jusqu'aux moindres soupçons de ceux qui pouvoient prendre quelque intérêt à sa conduite.

Après une si longue expérience des désordres de l'amour, je m'étois persuadé qu'il n'y en avoit point que j'ignorasse, & que toutes les foiblesses d'autrui ne pouvoient être que la répétition des miennes. Mais je fus frappé de la nouveauté, autant que de l'indécence de sa proposition ; & ne pensant point assez à déguiser l'impression que j'en ressentois, je lui répondis trop naturellement que je ne savois manquer ni à l'amitié, ni à l'honneur. Elle ajouta quelques instances, où je commençois

à

voir que le dépit l'emportoit beaucoup fur l'amour ; & me trouvant la même fermeté à me défendre, elle entra dans un mouvement de fureur qui m'obligea de penfer à me retirer. Mais ce fut alors que fa colère & fon indignation montèrent au comble. N'ayant aucune efpérance de pouvoir m'arrêter, elle me jura, dans le moment que je tournois le dos pour la quitter, que je me parois en vain de l'amitié, pour fauver Perès du fort qu'elle promettoit, & que les faveurs que je lui refufois feroient fur le champ le partage d'un autre. En effet dans le tranfport qui l'agitoit, elle appela une efpèce de valet de chambre qui m'avoit introduit, & qui faifoit la garde à fa porte. Il entra au même moment que je fortois. J'entendis l'ordre qu'elle lui donnoit, de fermer la porte fur moi. Quoique je n'euffe rien de fi preffant que de m'éloigner pour délibérer fur cette étrange aventure, un mouvement de curiofité me porta pendant quelque tems à prêter l'oreille. Son dépit étoit encore fi vif, que ne lui permettant de garder aucune mefure, il ne put m'échapper un feul de fes termes. Elle donna ordre à fon domeftique de s'affeoir près d'elle ; & fur quelques difficultés que le refpect lui fit faire, elle lui renouvela fes volontés d'un ton plus abfolu.

Il les exécuta sans doute. Cette ouverture fut suivie de quelques momens de silence. J'aurois souhaité de pouvoir observer jusqu'à leur contenance & leurs regards. Elle reprit enfin presque dans les mêmes termes, qu'elle avoit employés avec moi : Je vous ai toujours aimé, lui dit-elle, & j'ai regretté mille fois que votre naissance & votre condition ne m'aient pas permis de suivre le penchant de mon cœur. Je suis à la veille de mon mariage ; mais rien ne m'empêche encore de satisfaire aujourd'hui ma tendresse. Elle s'arrêta, pour lui laisser deviner apparemment ses intentions. Je frémissois d'horreur ; & si je n'eusse cru la mieux punir, en avertissant Perès de la honte dont il étoit menacé, je serois rentré l'épée à la main, pour étouffer dans son sang ses désirs & son infamie. Cependant ne voulant rien perdre de cette scène, j'attendois quelle seroit la réponse du valet, pour juger de ses progrès, par les témoignages de sa hardiesse & de sa joie. Il ne demeura pas immobile, puisque j'entendis quelque bruit, qui me fit connoître l'ardeur de ses sentimens. Mais dans le tems que je croyois la jeune espagnole au comble de sa honte, quel fut mon étonnement de l'entendre éclater en injures & en menaces ? Misérable, lui dit-elle, qu'oses-tu prétendre ? Quelle est donc ton insolence ?

Quoi ! traitre, tes infames désirs osent se porter sur moi ! Fuis, si tu ne veux pas que j'élève la voix pour te faire punir, & n'aie pas la hardiesse de reparoître à mes yeux.

Ce malheureux se hâta effectivement de sortir ; & l'entendant approcher de la porte, j'eus à peine le tems de gagner l'escalier pour éviter qu'il m'apperçût. Une conclusion si peu attendue jeta toutes mes idées dans une nouvelle confusion. Il me paroissoit certain que les honteuses menaces de l'espagnole étoient demeurées sans exécution ; & je croyois voir clairement que c'étoit le dépit de mes refus, qui lui avoit fait perdre pendant quelques momens tout soin de son honneur, & tout empire sur sa raison. Mais en étois-je moins obligé de rapporter à Perès tant de circonstances, sur lesquelles je ne pouvois démentir ni mes oreilles, ni mes yeux ? Connoissois-je quelque loi de galanterie & de discrétion, qui dût m'empêcher de rendre un service essentiel à mon ami ? Je le cherchai aussi-tôt. Il n'avoit pas moins d'impatience que moi de me revoir, & ses interrogations m'épargnèrent une partie des difficultés que j'appréhendois dans cette ouverture. Il aimoit ; & ce cœur que l'honneur & l'amitié avoient gouverné jusqu'alors, s'étoit laissé prendre aux

charmes de la beauté plus qu'aux attraits de la fortune. Je fus si touché de l'impression que mon discours faisoit sur lui, que j'eus regret de l'avoir commencé. Il étoit trop tard pour le rétracter. Je lui racontai toute son infortune, & j'eus la cruauté d'ajouter que je ne lui avois rien rapporté dont je n'eusse été témoin. Mon cher Perès m'avoua qu'il se trouvoit à la plus rude épreuve qui eût jamais exercé sa vertu. Il fut contraint de s'asseoir, pour se soulager. Je me rendrois digne de tout mon malheur, me dit-il, si je soupçonnois mon ami d'y avoir contribué. Non, je suis témoin, ajouta-t-il, de la conduite que vous avez tenue avec cette perfide, & je n'accuse qu'elle d'un déréglement si monstrueux. Sa couleur étoit changée. Il me regardoit d'un œil éteint; & je voyois dans ses moindres mouvemens une agitation convulsive, qui marquoit l'altération subite de ses forces. Dans le désespoir que je ressentois de sa situation, j'allois lui faire des excuses d'une situation, dont les effets me paroissoient déjà si funestes. Il comprit ma pensée. Ne regrettez point, me dit-il, le service que vous m'avez rendu; il est clair que l'amitié vous en faisoit un devoir. Si j'avois quelque chose à désirer, ce seroit d'être vengé d'un monstre à qui je dois toute ma

haine. Mais je ne veux pas même que mon reſſentiment éclate, & ma ſeule vengeance ſera le mépris. Il me pria néanmoins de faire avertir de ſa part ceux qui s'étoient intéreſſés à ſon mariage, que des raiſons invincibles ne lui permettoient plus d'y penſer. Je pris cette commiſſion moi-même, & je l'exécutai avec des ménagemens qui devoient les ſatisfaire. Cet excès de zèle fut une imprudence. J'en vis quelques-uns, qui ſe contentèrent de me marquer leur reſſentiment par leur froideur. Mais le bruit de mes remercîmens s'étant répandu, avant que j'euſſe achevé mes viſites, deux jeunes gens, qui appartenoient de près à la dame eſpagnole, me déclarèrent pour toute réponſe qu'ils vouloient tirer vengeance, & de Perès qui inſultoit, & de moi qui leur annonçois ſon inſulte. Je ne m'abaiſſai point à leur faire les excuſes de mon ami, que je n'avois pas laiſſé dans une ſituation qui le rendît capable de ſe ſervir de ſon épée. J'acceptai le défi; & m'étant rendu ſeul au lieu marqué pour le combat, je m'animai par le ſouvenir de Lirno, qui n'avoit pas craint de ſe meſurer ſucceſſivement avec trois ennemis. Les miens parurent ſurpris de ſe voir attendus de moi ſeul; ils m'en demandèrent la raiſon. Je ne leur répondis qu'en

mettant l'épée à la main, avec quelques mots qui purent leur faire entendre que je ne me croyois pas trop foible pour deux. Ce fut du moins cette espèce d'insulte, qu'ils firent valoir pour justifier leur procédé; mais si la connoissance médiocre que j'avois de leur langue me fit exprimer imparfaitement ma pensée, elle portoit seulement que dans une querelle, où l'amitié m'engageoit, je ne savois ce que c'étoit que de faire partager le péril à mon ami. Mes premiers coups furent heureux; je blessai celui qui s'offrit pour me combattre, & son second eut d'abord assez d'honneur pour laisser notre différend dans cette égalité. Mais à peine eut-il vu couler le sang de son ami, que violant toutes sortes de bienséances, il fondit impétueusement sur moi, & dans le moment que je parois à l'autre, il me perça d'un coup mortel. Je tombai sans connoissance; la seule générosité qu'ils eurent pour moi, fut de me faire porter à la ville dans l'état où j'étois. Si je revins à moi avant que d'arriver chez Perès, je ne repris point assez de force pour mettre ordre aux circonstances, & pour empêcher qu'on ne l'informât trop tôt de mon malheur. Un domestique dont je m'étois fait accompagner, crut me faire honneur de mon zèle en se hâtant de lui raconter le péril où je m'étois

exposé pour le servir. C'étoit porter le coup mortel au généreux Perès. Il n'apprit point le nom de mes adversaires, & les circonstances de mon combat, sans pénétrer une partie de la vérité. Son cœur n'y résista point : également sensible à l'amour & à l'amitié, il fit des plaintes amères au ciel, qui le frappoit par deux endroits si tendres. En vain s'opposa-t-on à l'ardeur qu'il marqua pour se faire transporter dans mon appartement; je le vis arriver entre les mains de ses gens, aussi pâle & aussi affoibli, que s'il eût essuyé pendant plusieurs jours une maladie violente. Il m'attendrit par son abattement autant que par mille expressions tendres & douloureuses qui lui échappèrent sans ordre. Je n'étois point en état de lui répondre; mais les sentimens de son cœur passoient au fond du mien, & j'éprouvai qu'on peut être aussi sensible au zèle d'un ami, qu'à la passion d'une maîtresse.

J'exigeai néanmoins qu'il fût reconduit dans sa chambre; & sans croire son mal aussi dangereux que le mien, je lui fis une loi de ne me pas troubler par les marques d'une compassion qui ne servoit qu'à redoubler le péril de ma situation. Il fut forcé de céder à mes instances; mais l'obstination qui me fit exiger cette complaisance, fut encore un effet de la malignité de mon sort. Je l'aurois

eu du moins devant les yeux, & de quelque manière que le ciel disposât de sa vie & de la mienne, ç'eût été une consolation pour l'un ou pour l'autre d'expirer entre les bras de son ami. Mais la fortune ne m'accorda pas même cette funeste douceur. Le mal de Perès s'étoit changé en pleurésie : on eut trop de soin de me déguiser sa situation, malgré les informations que je faisois continuellement. Accablé de ses douleurs & des nouvelles qu'il se faisoit sans cesse apporter des miennes, il expira le troisième jour de sa maladie, sans que j'eusse même appris que j'étois menacé de le perdre. Le danger de ma blessure, & une mortelle foiblesse causée par la perte de tout mon sang, faisoit garder autour de moi tant de silence & de ménagemens, qu'on crut me servir en me dérobant la consolation de recevoir les derniers soupirs de mon ami.

Ce ne fut qu'à force de répéter mes ordres, & lorsque je fus hors de danger, que j'obtins les cruels éclaircissemens qui devoient faire la matière éternelle de mes regrets. Ma foiblesse même servit à me défendre contre les excès de ma douleur, à-peu-près comme un roseau se sauve de l'orage qui renverse les arbres les plus puissans. Il ne

me restoit qu'à fuir promptement de l'Espagne, où rien ne se présentoit plus à moi que sous des couleurs sombres & funestes. A peine crus-je pouvoir compter un peu sur mes forces, que perdant jusqu'à la pensée de me venger de mes deux adversaires, je partis pour Cadix, sans avoir pris congé de personne. Mais je n'étois qu'à une journée de Madrid, lorsqu'un courrier qui avoit fait une diligence extrême pour me rejoindre, m'apporta l'ordre de retourner à la cour. Je ne m'y serois pas soumis, si j'eusse été proche de mon vaisseau, & je n'aurois pas différé un moment à mettre à la voile. Dans le centre de l'Espagne, exposé à voir employer la violence pour me forcer d'obéir, je repris le chemin de Madrid, fort inquiet de ce qui avoit porté le roi à me faire rappeler. J'en fus informé en rentrant dans la capitale. Lirno avoit été reconnu à Cadix par quelques-uns des espagnols dont il avoit pillé le vaisseau; le sien avoit été saisi, & lui-même renfermé dans une étroite prison. Sa perte étoit certaine, s'il n'eût employé mon nom pour faire suspendre sa sentence. On avoit informé la cour de cet évènement, & la singularité des circonstances avoit porté le sou-

verain conseil du commerce à se faire amener le criminel à Madrid.

Il y étoit arrivé la veille de mon départ. Mon nom qu'il réclamoit encore, & peut-être les soupçons qui devoient naître naturellement de ma liaison avec un corsaire, faisoient désirer de m'entendre. Je ne me fis pas presser pour paroître dès le lendemain au tribunal de la Justice. Quelques rapports confus n'ayant pu me faire comprendre le fond d'une affaire si nouvelle pour moi, j'eus besoin d'en demander toutes les circonstances, avant que de hasarder la moindre réponse : & ne comprenant pas même, après un long récit, que l'action de Lirno se fût passée depuis notre association, je me flattai d'abord que de quelques crimes qu'il se fût rendu coupable dans l'ancien exercice de sa profession, l'espèce d'engagement qu'il avoit pris au service de l'ordre, pourroit lui attirer quelque indulgence. Mais quel fut mon étonnement d'apprendre enfin ce qu'on avoit su par le témoignage des marchands espagnols & par sa propre confession ? Je désespérai de sa grâce. Cependant la preuve de mon innocence étant si claire, qu'elle dissipa tous les soupçons qu'on avoit eus de mon intelli-

gence, j'eus la liberté d'adresser mes sollicitations à la cour, & de faire valoir la protection du grand-maître, qui étoit expliquée dans les termes de ma commission. Le roi, dont j'intéressai la bonté à m'écouter dans une longue audience, parut disposé à retarder le jugement du tribunal. Je saisis ce moment de faveur, pour lui raconter l'histoire de Lirno, & par quels degrés je l'avois amené jusqu'à me donner l'assurance de l'attacher constamment à mon ordre. Il ne lui manquoit aucune qualité militaire ; la faute même qu'il venoit de commettre étôit si extraordinaire, que pouvant être tournée en badinage, je la représentai comme le reste d'une forte habitude, qui n'avoit pas permis à un vieux corsaire de demeurer oisif & tranquille à la vue d'une proie si riche. Il ne s'en étoit rien dissipé, puisque l'amirauté de Cadix l'avoit fait saisir tout entière ; & le dommage que le vaisseau espagnol avoit souffert, pouvoit être réparé à peu de frais.

Je laissai le roi dans une si favorable disposition, qu'ayant renouvelé mes instances les jours suivans, j'obtins enfin la grâce & la liberté de Lirno. Les conditions furent celles que j'avois comme réglées moi-même; c'est-à-dire, qu'en restituant aux marchands

espagnols leurs piastres & leurs autres effets, Lirno fut condamné à réparer le tort qu'il avoit fait à leur vaisseau, & je lui conseillai de ne pas faire naître de nouvelles difficultés dans la discussion de cet intérêt. Cependant comme ce ne put être l'ouvrage d'un jour, & que son aventure l'avoit rendu fort célèbre à Madrid, le penchant qu'il avoit à s'enrichir du bien d'autrui, le fit retomber dans un autre embarras dont il ne sortit pas moins heureusement. Tout le monde marquant de l'empressement pour le voir, cette curiosité saisit aussi la jeune espagnole qui avoit dû épouser Perès. Avec les motifs publics, elle avoit celui de satisfaire un reste de penchant pour moi, en lui faisant racontér ce qui s'étoit répandu de nos aventures depuis le récit que j'en avois fait au roi. Le déréglement de son imagination lui fit prendre tant de goût à cette variété d'évènemens de fortune & d'amour, qui avoient composé jusqu'alors toute ma vie, que sentant renaître tous les sentimens que mes refus avoient éteints, elle se livra plus que jamais à la force de cette inclination. Un récit vague n'ayant pu rassasier sa curiosité, elle voulut savoir ce qu'étoit devenue cette Helena, qui avoit joué un si grand rôle dans mon histoire, & quelle sorte

de lien je confervois encore avec elle. Lirno, qui avoit appris de moi les dernières fcènes de mon amour, lui donna la fatisfaction qu'elle demandoit. C'étoit l'affurer que j'étois fans engagement; & ne pouvant s'imaginer qu'un cœur accoutumé aux tendreffes de l'amour fût revenu pour toujours à l'indifférence, elle ne défefpéra point qu'après avoir perdu les raifons d'honneur & d'amitié que je lui avois fait valoir, je ne puffe la fubftituer à la place d'Helena.

C'étoit la plus folle imagination qui pût tomber dans l'efprit d'une fille, qui joignoit à la naiffance tous les avantages de la fortune. Mais Lirno, à qui ces aventures paroiffoient réjouiffantes, fe fit un plaifir d'augmenter fa folie par tout ce qu'il put lui repréfenter de plus flatteur pour mon caractère & pour la tendreffe de mes fentimens. Il devint encore plus perfuafif, lorfque l'ayant entendu parler de fon bien, dont la mort de fes parens lui avoit laiffé la difpofition, il conçut qu'en quittant l'Efpagne, elle ne manqueroit pas d'emporter tout ce qu'elle ne feroit pas forcée de laiffer derrière elle. C'étoit réparer la perte qu'il venoit de faire. Un motif fi puiffant rendit bientôt fes confeils victorieux; & de peur de trouver de ma part

quelque obſtacle à ce glorieux deſſein, il lui fit entendre que mille ménagemens que j'avois à garder avec la cour pouvant me faire cacher mes plus tendres inclinations, elle n'avoit point de meilleur parti à prendre, que de ſe rendre à Cadix, où je n'aurois pas les mêmes difficultés à combattre. Ainſi Lirno, toujours rappelé à ſes anciens principes, ne connoiſſoit rien de ſi doux que la rapine & l'enlèvement. Il aida ſi ſecrètement la jeune eſpagnole à ſurmonter tous les obſtacles qui l'arrêtoient, qu'elle ſe trouva prête à partir avant nous. Un voyage qu'elle feignit à ſa maiſon de campagne, fut le prétexte qui couvrit ſa fuite avec un petit nombre de ſes plus fidelles domeſtiques. Lirno ſe chargea de ſon argent & de ſes bijoux, qui formoient un dépôt des plus précieux; & les ayant une fois entre ſes mains, il compta ſans doute qu'ils n'en ſortiroient pas auſſi entiers qu'ils y étoient entrés.

Cependant ſes affaires étant terminées par mes ſoins, je ne penſai qu'à regagner mon vaiſſeau, le cœur toujours plein de triſteſſe & d'amertume. Lirno, qui ſe crut obligé de faire quelques efforts pour y rappeler la joie, m'apprit en chemin qu'il m'avoit préparé une maîtreſſe fort aimable, dont il ſe promettoit

que les careſſes diſſiperoient bientôt mes chagrins. Je marquai beaucoup d'indifférence pour ſes promeſſes ; & les regardant comme un propos haſardé pour mon amuſement, j'arrivai à Cadix ſans y avoir fait la moindre attention. Comme rien ne pouvoit m'y arrêter que la reſtitution du vaiſſeau de Lirno, pour laquelle j'avois déjà fait expédier des ordres, je me rendis ſur ſon bord, où mon étonnement ſurpaſſa toutes les expreſſions, en reconnoiſſant la maîtreſſe de mon malheureux ami. Elle s'y étoit retirée en arrivant à Cadix, par le conſeil & ſur la recommandation de Lirno. Il avoit voulu me ménager le plaiſir d'une agréable ſurpriſe. Son deſſein auroit réuſſi, s'il n'avoit penſé qu'à m'émouvoir ; car je le fus avec plus de violence que je ne m'en ſerois cru capable dans les triſtes ſentimens dont j'étois poſſédé : mais ce ne fut ni l'amour, ni le moindre penchant pour cette paſſion qui cauſa mon trouble. L'image de Perès mourant, & celle d'une perfidie qui avoit été la première cauſe de ſa mort, furent les premiers objets qui ſe préſentèrent à mon eſprit. J'aurois détourné les yeux pour gagner ma chambre, ſans m'informer quel motif avoit amené l'eſpagnole, ſi elle ne m'eût accompagné avec un air d'empreſſement &

d'effronterie qui étoit encore plus propre à me révolter contr'elle. Je lui demandai enfin ce qui pouvoit avoir fait naître une si étrange rencontre. Elle me pria de suspendre ma curiosité, jusqu'à ce qu'elle pût m'entretenir sans témoins. Cette intéressante conversation n'est jamais sortie de ma mémoire.

Je vois, me dit-elle, que Lirno m'a gardé le secret qu'il m'avoit promis, & je lui sais bon gré de cette fidélité. Ensuite reprenant tout ce qui s'étoit passé entr'elle & moi, sans me déguiser même l'emportement imparfait où le dépit l'avoit précipitée après mon refus, elle m'apprit naturellement le dessein que sa passion, le conseil de Lirno & l'opinion qu'elle avoit de mon caractère, lui avoient fait former. Ce que j'admirai le plus dans une ouverture si extraordinaire, fut qu'elle ne pensa point à faire valoir ni le sacrifice qu'elle me faisoit de sa fortune, ni l'aveugle confiance avec laquelle je la voyois prête à se livrer à moi. Il sembloit que ce fût un marché conclu, dont je devois entendre tout d'un coup les conditions; & soit qu'elle fît fond sur mon caractère ou sur sa beauté, l'ardeur avec laquelle elle cherchoit mes regards, marquoit une confiance dans le retour

de mes ſentimens, dont je n'avois jamais vu d'exemple.

Cependant je ſentois mon cœur immobile; & je l'aurois défiée avec tous ſes charmes de l'amollir par la moindre impreſſion. Je me faiſois même un plaiſir, après avoir été ſi long-tems foible, de pouvoir réſiſter aux attaques d'une femme; & cette parfaite inſenſibilité où j'ai paſſé le reſte de ma vie, commençoit à s'établir ſur des fondemens qui ne devoient plus être ſujets à changer. J'avois été comme épuiſé par l'amour & l'amitié; ou du moins les fruits qui m'en reſtoient me paroiſſoient ſi amers, que j'aurois cru trop payer les mêmes plaiſirs par la moindre partie des mêmes peines. Il falloit néanmoins répondre à l'eſpagnole; & rien n'étant capable de me faire manquer aux égards qui ſont dûs à ſon ſexe, ce n'étoit pas un petit embarras que celui de rejeter honnêtement ſes propoſitions. Je pris mes objections du côté de ma fortune, qui n'avoit que trop ſouffert d'un engagement, après lequel je ne pouvois plus en prendre de la même nature, ſans m'attirer infailliblement la diſgrâce du grand-maître & le mépris de mon ordre. Il étoit dur pour moi de me trouver lié par des chaînes ſi peſantes; mais d'ailleurs, quel-

ques charmes que j'eusse trouvés dans les plaisirs de l'amour, j'avois toujours senti que ce n'étoit pas d'une fille de sa naissance que je devois les attendre ; & les loix de ma profession ne me permettant point d'aspirer par les voies de l'honneur à la possession d'un cœur tel que le sien, s'il pouvoit m'être pardonnable de me livrer à quelque foiblesse, c'étoit aux dépens d'une vertu moins précieuse que la sienne. Je la conjurai donc de n'en pas croire si aisément de fausses idées de bonheur & de plaisir ; au contraire, sous quelque prétexte & par quelque voie qu'elle eût quitté Madrid, je lui conseillois de réparer par un prompt retour le tort qu'elle avoit fait à sa réputation, s'il n'étoit encore plus sûr de se retirer dans un couvent, où un séjour de quelques mois effaceroit tous les soupçons que son départ pouvoit avoir fait naître. Elle m'écoutoit avec une attention, dont je m'efforçois en vain de pénétrer le sens. La perte de mon ami ayant comme changé mon caractère, j'étois devenu plus grave dans ma figure, plus circonspect dans mes idées, plus capable même de m'attacher d'une vue ferme à mes réflexions ; & l'héritage que j'avois recueilli du sage Perès étoit un commencement de prudence. Cependant

il m'auroit peu servi à démêler les sentimens de l'espagnole, si elle ne me les eût expliqués avec moins d'obscurité. Soit que la violence de ses passions eût caché quelque altération dans son esprit ; soit qu'elle eût naturellement un fonds de légèreté & de bizarrerie qui nous étoit échappé dans le commerce que nous avions eu avec elle ; soit enfin que le ressentiment de se voir méprisée ne lui fournît point de vengeance plus flatteuse, elle fit un éclat de rire qui alla jusqu'à l'indécence : Je te crois fou, chevalier, me dit-elle, en affectant un air fort libre ; & quand je vois un corsaire tel que toi faire le vertueux & le magnanime, je ris de ton extravagance autant que de ta grossièreté. Pars donc, ajouta-t-elle, & va chercher à Maroc ou à Malte une femme aussi aimable que moi. Où est Lirno, s'écria-t-elle, en se tournant vers la porte. Il étoit à deux pas ; & le respect l'ayant arrêté jusqu'alors, il ne fit pas difficulté de paroître lorsqu'il s'entendit appeler. Voilà donc, lui dit-elle, ce galant chevalier, dont tu m'avois vanté le caractère ? Je te préférerois à lui, si je ne prenois dès ce moment un souverain mépris pour tous les corsaires.

J'essuyai ces injures sans émotion. Lirno,

plus surpris que moi, me demanda en langue *Franque*, si j'avois rendu cette femme tout-à-fait folle. Je lui répondis d'un air beaucoup moins enjoué, que je lui savois très-mauvais gré de m'avoir jeté dans cet embarras ; & ne me croyant point dispensé de rendre à une fille si respectable par sa naissance les devoirs qui convenoient à sa situation, je lui offris la main pour la conduire à la chaloupe. Elle me repoussa avec mépris, & prenant celle de Lirno, elle gagna la terre, sans avoir tourné une fois les yeux vers mon vaisseau. Le souvenir de ma propre aventure me fit appréhender qu'après avoir réussi si mal avec moi, elle ne se laissât gagner par les séductions de Lirno. J'attendis impatiemment le retour de ma chaloupe, & je me rendis au rivage avec une merveilleuse diligence. J'appris d'un des gens de Lirno qu'il avoit pris une chaise dans laquelle il s'étoit fait conduire hors de la ville avec la dame espagnole, & qu'il n'avoit promis d'être de retour à Cadix que deux jours après. Dans quelque lieu qu'elle se fût rendue, je me crus délivré d'un fardeau qui m'avoit causé de l'inquiétude, & je demeurai tranquille en attendant Lirno.

Il revint en effet le second jour : son récit fut simple. Il avoit conduit la dame dans un

monaſtère célèbre, qui n'étoit qu'à dix lieues de Cadix. Elle y étoit entrée, comme ſi le déſir d'y faire une retraite de quelques ſemaines l'eût amenée de Madrid, & l'aveu de ſon nom lui avoit attiré beaucoup de conſidération. Sur la route, elle s'étoit emportée contre moi aux derniers excès, & Lirno me confeſſa qu'il lui croyoit l'eſprit tout-à-fait dérangé. Il l'avoit laiſſée, me dit-il, ſous la protection du ciel, & ſon avis étoit que nous ne devions pas différer à mettre à la voile. Je n'oppoſai rien à ce dernier conſeil, & je ne marquai point non plus de curioſité pour ſavoir le fond d'une aventure dont j'étois bien moins occupé que du perpétuel ſujet de ma triſteſſe. Nous quittâmes le port dès le lendemain. Lirno étoit demeuré ſur mon bord, aſſez ſûr de pouvoir regagner le ſien, lorſque nous aurions perdu de vue la côte. La joie dont il étoit rempli ne put ſe déguiſer longtems. Il commença par me féliciter du parti que j'avois pris de rejeter les ſollicitations de l'eſpagnole. C'étoit un nouvel obſtacle, me dit-il, pour vos courſes militaires & pour l'avancement de votre fortune. C'eſt par la même raiſon, ajouta-t-il, que je ne lui ai pas propoſé de m'accepter après vous. Je m'imagine que dans les alarmes où elle étoit, elle auroit

fait peu de difficulté de me ſuivre. Mais nous avons, reprit-il, en fermant à demi les yeux, de quoi nous conſoler de ſa perte. Je lui demandai quelle acquiſition il avoit faite en Eſpagne. Il s'empreſſa de me raconter les ſoins qu'il avoit pris à Madrid pour engager notre eſpagnole à ne pas partir les mains vides, & la ſimplicité qu'elle avoit eue de lui confier ce qu'elle avoit de plus riche en argent & en bijoux. J'emporte tout, reprit-il, & je vous en deſtine la meilleure part. Je n'ai pas manqué de lui faire entendre qu'elle ne pouvoit quitter trop tôt Cadix, & que le moindre délai l'expoſoit à ſe voir perdue de réputation. Elle eſt partie avec moi. Je lui ai promis de faire porter ſon tréſor au monaſtère, & j'ai feint de laiſſer mes ordres à quelques-uns de mes gens : mais la promptitude de notre départ nous met à couvert, & nous ſommes aſſez éloignés pour ne pas craindre d'être pourſuivis. Ce que je trouvai encore de plus ſurprenant que le fond de cet odieux récit, fut l'air de ſatisfaction & de confiance qui étoit répandu ſur le viſage de Lirno. J'en fus choqué juſqu'à délibérer dans ma première chaleur ſi je ne le ferois pas chaſſer ignominieuſement de mon vaiſſeau. Quelle raiſon avois-je donnée à ce

brigand de me croire capable de partager ses crimes ? Il m'avoit vu exercer à la vérité une espèce de piraterie contre les turcs, & peut-être mettoit-il peu de distinction entre son métier & le mien : mais il ne falloit pas plus d'esprit & de courage qu'il n'en avoit, pour sentir la différence qui devoit se trouver dans nos principes, & je rougissois qu'il eût pu m'en croire de semblables aux siens. Cependant m'étant rendu maître de ce premier mouvement, je me bornai à lui faire honte de son action ; je la traitai de vol infame, & je le pressai de retourner à Cadix, pour renvoyer à l'espagnole son argent & ses bijoux. Loin de se rendre à mes instances, il s'en offensa autant que de mes reproches; & me quittant d'un air brusque, il se fit reconduire sur le champ dans son vaisseau.

Si j'ai quelque chose à me reprocher ici, c'est de n'avoir pas pris le parti de le faire arrêter. Mais je me flattois encore qu'un peu de réflexion sur mes conseils, le ramèneroit au devoir, & j'eus long-tems les yeux attachés sur son vaisseau dans l'espérance de le voir retourner vers le port. Ce qu'il n'étoit pas porté à faire par ses principes, je ne doutois pas que la seule envie de se conserver mon amitié, ne pût l'y résoudre malgré son inclination ;

car je ne lui avois pas dissimulé qu'après le service que je venois de lui rendre à Madrid, & la liaison où j'avois paru vivre avec lui, je croyois mon honneur attaché au sien. En effet, cette pensée agissoit si vivement dans mon esprit, que me croyant perdu de réputation si le vol n'étoit pas réparé, je ne fus pas plutôt sûr qu'il continuoit paisiblement sa route, que je formai la résolution d'employer la force pour l'arrêter, & de périr plutôt que de me laisser déshonorer par son crime. Le vent n'étoit pas assez fort pour me faire craindre que la légèreté de son vaisseau lui fît gagner sur moi beaucoup d'avantage. Je me hâtai de lui envoyer deux de mes gens, avec un ordre précis de retourner à Cadix, & des menaces aussi vives que mon ressentiment, s'il balançoit à m'obéir. Sa réponse fut d'une hauteur qui acheva de m'irriter; je ne balançai point à m'avancer vers lui avec tous les signes qui annoncent le combat, & le fier Limo ne chercha point à l'éviter.

Cependant, au milieu de la chaleur qui m'animoit, je conservai assez de réflexion pour sentir combien il étoit fâcheux encore pour ma réputation d'en venir à cette cruelle extrémité avec un homme dont j'avois tant

vanté l'attachement, & que j'avois choisi pour le compagnon de mes entreprises. Je résolus de renouveler mes instances par une nouvelle députation; il la reçut avec le même orgueil. Qu'on mette donc le feu au canon, dis-je brusquement. Je fus trop bien obéi. La bordée fut si malheureuse pour Lirno, qu'étant alors sur le tillac à donner ses ordres, il fut emporté d'un des premiers boulets. J'essuyai néanmoins la décharge de toute son artillerie, qui me causa peu de dommage; mais ses gens perdirent l'envie de me combattre après la perte de leur chef & ne sachant point le sujet de notre querelle, ils prirent le parti de la soumission. Mes ordres furent donnés aussi-tôt pour gagner Cadix, & l'unique soin dont je m'occupai en arrivant, fut de renvoyer le vol du corsaire au monastère de l'espagnole.

Je regrettai peu le malheur du corsaire, & moins encore l'utilité que j'aurois pu tirer de ses services. Cette aventure m'apprit seulement à compter moins sur des caractères dépravés par l'éducation & l'habitude. La nature avoit donné à Lirno une partie des qualités qui forment les plus grands hommes; mais le genre de vie qu'il avoit mené depuis l'enfance, avoit corrompu toutes ces se-

mences de vertu ; & ce qui lui en reſtoit n'avoit point aſſez de force pour réprimer celle d'une infinité de vices que l'expérience avoit nourris continuellement. Mon embarras ne regarda que la diſpoſition de ſon vaiſſeau. Il ne me fut pas aiſé de décider ſi les droits que j'avois de me l'attribuer, étoient aſſez juſtement acquis ; & le penchant méme de ſes gens à continuer de me ſervir, ne levoit pas tous mes ſcrupules. Je remis le jugement de cette difficulté au grand-maître ; & le long ſéjour que j'avois fait à Madrid, ne me laiſſant rien eſpérer du reſte de la campagne, je ne penſai qu'à reprendre la route de Malte.

L'amour du devoir & le goût de ma profeſſion ſembloient renaître dans mon cœur, à meſure que les obſtacles diſparoiſſoient. Je me trouvai ſi rempli de ces deux ſentimens en arrivant au port, que je ne m'imaginois plus que rien fût capable de les ſuſpendre ou de les troubler. Cependant j'eus encore une occaſion de reconnoître que la vertu demande d'être fortifiée par l'habitude. M'étant rendu droit à ma maiſon, j'y trouvai Helena, qui ne s'attendoit pas ſi-tôt à mon retour. Sa mère étant abſente, j'eſſuyai les careſſes paſſionnées de cette jeune perſonne ; & guéri comme je l'étois de tous mes anciens ſentimens,

rebuté même de sa figure, je ne laissai pas de me trouver si sensible à l'emportement de sa joie, que je me livrai avec elle aux dernières foiblesses. Cet oubli de moi-même dura peu. A' peine fus-je revenu de ma première ivresse, que me faisant un reproche de ce désordre, je n'eus pas besoin d'efforts pour renouveler les résolutions que j'avois emportées à mon départ. Mais Helena n'en demeura pas moins persuadée qu'elle pouvoit reprendre l'ascendant qu'elle avoit eu sur mon cœur, & cette espérance ralluma toute l'ardeur du sien. Je ne pouvois plus être seul un moment; elle observoit toutes les occasions de me surprendre dans ma chambre. En vain affectois-je un air grave & sérieux pour la recevoir; si elle paroissoit modérée pour quelques momens par un accueil si froid, elle trouvoit le moyen de m'échauffer à son tour, & mes résolutions étoient oubliées. Sa mère s'en apperçut avec plaisir. Je voyois briller plus de joie dans leurs yeux, plus d'art & de soin dans leur parure. L'habitude faisant disparoître insensiblement à mes yeux les ravages de la petite vérole, je revenois à trouver le même goût dans tout ce qui avoit flatté mon amour, & je touchai pût-être au point de me retrouver plus tendre & plus passionné que jamais.

Le péril étoit d'autant plus grand, que ne me défiant point de mes dispositions, je croyois accorder beaucoup plus à la passion d'Helena qu'à la mienne ; & je ne la voyois jamais sortir de mes bras, sans m'étonner de la complaisance que j'avois eue de l'y recevoir. Il est vrai que cette réflexion ne m'étoit jamais venue au moment qu'elle y entroit. Ainsi tous mes sentimens alloient reprendre leur cours, & mon imagination m'auroit représenté à la fin une maîtresse plus aimable que jamais, lorsque le souvenir de mes services me fit choisir par le grand-maître, pour ambassadeur de la religion à la cour de. . . . . C'étoit m'ouvrir une nouvelle carrière, où j'entrois d'autant plus volontiers, que mes longues agitations commençoient à me faire souhaiter le repos. Je pris aussi-tôt la résolution de me défaire de mon vaisseau ; & quoique le jugement du grand-maître m'eût été favorable pour celui de Lirno, je ne voulus point profiter de la dépouille d'un malheureux, pour qui j'avois eu quelques sentimens d'amitié. J'abandonnai tout ce qui lui avoit appartenu, à son lieutenant & à son équipage ; & le grand-maître leur laissa la liberté de retourner dans leur patrie, sans autre condition que de ne s'armer jamais contre les

vaiſſeaux de l'ordre. Je ne m'étois ouvert à perſonne de la faveur du grand-maître, & mes préparatifs ſe faiſoient ſourdement. Helena fut peut-être la ſeule qui crût avoir pénétré que je me diſpoſois à quitter Malte. Tous les prétextes que j'avois pris pour la vente de mon vaiſſeau, ne purent la tromper : elle n'étoit plus capable de ſe livrer aux conditions que nous nous étions impoſées, & de vivre tranquille dans ma maiſon, lorſqu'elle ceſſeroit de m'y voir. Elle me prit dans un de ces momens, où elle s'étoit fait un tribut de ma complaiſance, & ſes larmes m'apprirent autant que ſes plaintes ce qu'elle appréhendoit de mon abſence. Je fus plus éveillé par ce reproche que je ne l'avois été par toutes mes réflexions ; & la première fois peut-être, depuis mon retour, j'ouvris les yeux ſur les nouvelles chaînes dont je m'étois chargé. Je ſentis mon cœur beaucoup plus engagé que je ne me l'étois figuré, & je frémis d'un obſtacle que je m'étois formé volontairement. La honte que j'en reſſentis, me fit quitter ma ſituation avec une vivacité qui effraya ma maîtreſſe. Je la laiſſai tremblante, & je gagnois la porte, ſans jeter ſur elle un regard. Cependant la vieille impreſſion des plaiſirs que je venois de goûter avec elle, me fixa au moment que j'étois prêt

à fortir. Helena ! lui dis-je, en me tournant vers elle, pourquoi ne puis-je plus vous préférer à ma fortune, à ma réputation, à mille biens qui m'étoient moins chers que vous, & que je me fouviens de vous avoir autrefois facrifiés ! J'ai le même cœur, ajoutai-je, les mêmes tranfports, & je fuis capable par conféquent des mêmes foibleffes. Mais comblé comme je fuis de vos faveurs, je ne crois point que je doive vous préférer aux établiffemens que le cours de ma vie femble me promettre, & je me ruinerois infailliblement, en recommençant à m'attacher à vous. Jouiffez avec votre mère des douceurs que ma fortune préfente me met en état de vous offrir. Règnez dans ma maifon. Qu'on n'y reconnoiffe point d'autres loix que les vôtres : mais ne vous oppofez point aux efforts que je vais faire pour me dégager éternellement de l'amour, & foyez même perfuadée qu'ils feroient fuperflus.

Je la quittai. Ma paffion étoit peut-être auffi violente qu'elle l'avoit été dans les plus tendres momens de ma vie : mais ma raifon s'étoit fortifiée. Je fermai l'oreille d'avance à toutes les objections que j'attendois d'Helena, quoique je me fentiffe le cœur auffi agité peut-être que le fien.

Elle ne fit éclater aucun tranfport ; mais le

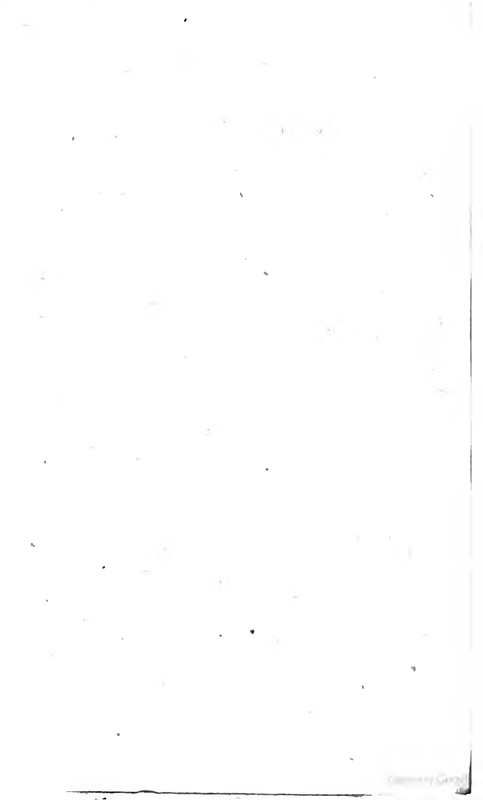
trouble de ses regards, & le changement même de ses traits, marquoient la violence de ses agitations. Après avoir promené long-tems sur moi des yeux incertains, elle en laissa couler quelques larmes; mais elle s'en apperçut, & les essuyant aussi tôt, elle me pria d'entendre un discours, qui ne m'importuneroit pas long-tems, me dit elle, & qui me feroit connoître ses sentimens, comme je venois de lui expliquer les miens. Vous m'avez aimée, reprit-elle, en poussant plusieurs soupirs, & je n'en demande le témoignage qu'à votre cœur : aussi vous ai-je tout sacrifié. La perte même de ma beauté n'est venue que des tourmens de l'absence & des inquiétudes de l'amour. Dans quel état n'auriez-vous pas fait le charme de mes yeux, après avoir pris un empire si puissant sur toutes mes affections? Le ciel permet que vous soyez disposé tout autrement que moi, & c'est sans doute pour mon repos autant que pour le vôtre. Je ne regrette que la foiblesse que j'ai eue de me persuader depuis votre retour, que vous pouviez revenir à moi par d'autres goûts que ceux qui vous y avoient d'abord attaché. Je ne m'explique qu'à demi, parce que je meurs de honte à ce moment, de m'être trompée moi-même par de ridicules espérances. Adieu, ajouta-t-elle, en se levant; j'accepte

le couvent que vous m'avez offert, & j'y vole dès ce moment.

Je fis quelques efforts pour l'arrêter, non que je condamnaſſe ſon deſſein, mais dans la ſeule vue de prendre toutes les meſures qui pouvoient rendre ſon ſort agréable dans la retraite; & je ceſſai même de m'oppoſer à ſon départ, lorſque j'eus fait réflexion que cette vivacité ne changeroit rien à mes ſoins. Je communiquai mon projet à ſa mère, qui ne balança point à l'approuver; & je l'exécutai avec aſſez de nobleſſe pour m'attirer les applaudiſſemens du public.

FIN.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoiſe, rue Chriſtine. 1784.








BIBL